Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Pierre Benoit

LA DAME DE L’OUEST

(1936)

Table des matières

À HENRI BÉRAUD

I

L’année ? Peu importe, je dirai seulement que ce devait être celle où, dans les États de l’Union, les premiers revolvers Colt furent mis en service. Le mien, dont j’étais si fier, m’avait été offert par le vieux Curtiss, au moment de quitter Council Bluffs. Le bonhomme, entre parenthèses, aurait pu garder son cadeau pour lui.

Le lieu ? Peu importe aussi. À l’époque en question, ces paysages se ressemblaient tous. Il y en avait à peine deux ou trois modèles : ou d’interminables prairies, dans lesquelles fuyaient des essaims de minuscules cavaliers rouges, qui avaient assurément leurs raisons pour ne pas se laisser approcher ; ou des montagnes dont le faîte neigeux se mêlait aux nuages sous la lune ; ou des couloirs vertigineux au fond desquels hurlaient des torrents, avec des sentiers latéraux où l’on n’était pas toujours certain que les chariots pourraient garder leur équilibre.

Mon chariot, à moi, était la bonne voiture classique. Il devait bien avoir roulé déjà ses dix ou douze milliers de milles, mais enfin il n’y paraissait pas trop, et ses grincements restaient supportables. Mon avoir de l’époque, je vous prie de le croire, tenait à l’aise derrière ses rideaux de cuir bien tirés. Ce n’était pas cela, naturellement, qui m’aurait donné l’idée de me plaindre. Je savais que parmi les émigrants en train de haleter et de souffler comme moi sur les routes du Grand Ouest, il y avait des pauvres diables moins favorisés.

Tel était sans doute le cas du jeune homme qui avait marché près de moi durant toute cette journée. Il avait dû se joindre à notre caravane à Marmor City, car je ne l'avais pas remarqué avant cette localité-là. Or, il n'était pas de ces gens qui passent aisément inaperçus. Si son habillement ne différait guère de celui de nos compagnons, ses manières en revanche faisaient avec les leurs le plus singulier des contrastes. Je n'avais pas été long à m'en apercevoir, car, sans être un modèle d'éducation, j'ai toujours su distinguer un homme bien élevé d'un goujat, et je suis capable de me conduire en conséquence, à l'occasion. Tout de même, je me rends compte que je n'ai jamais été et ne serai jamais qu'un paysan. John Irving – il s'appelait John Irving – avait, lui, des mains qui en disaient long sur ses occupations antérieures, des mains à avoir toujours ignoré ce que c'est qu'un manche de bêche ou un timon. Et maladroit avec cela, l'animal ! Un des moyeux de sa voiture ayant joué, il avait fallu le renforcer à coups de marteau. C'est moi qui avais dû maintenir la roue, parce que lui, naturellement, il n'en aurait pas eu la force. Naturellement aussi, il avait bien failli m'écraser les doigts. Drôle d'idée, dans ces conditions, me direz-vous, de choisir le Grand Ouest comme endroit où chercher à faire fortune !… Mais il existe en ce bas monde de si curieux numéros !

Il y a une chose qu'il est impossible de contester : il était beau. Moi, je suis grand, et taillé pour ainsi dire à la hache. Lui, il était grand aussi ; peut-être même plus grand que moi. J'avoue également que j'ai eu tort,

quelques lignes plus haut, en mettant en doute sa force. Il en avait, mais pas de la même espèce que moi. La sienne était à base de nerfs, la mienne de muscles. Ce sont des nuances, dira-t-on ? D'accord, mais des nuances qui méritent d'être consignées avec soin, au début d'une histoire qui ne s'est point déroulée tout entière dans un salon.

J'en reviens à la beauté de mon homme. Elle sautait aux yeux. J'en parle avec d'autant plus de liberté que, *primo*, elle m'a bien fait souffrir, et que, *secundo*, je ne goûte guère ce genre d'avantage. C'était une beauté presque féminine, gênante même, en un certain sens. Figurez-vous un visage allongé, un front encadré de boucles châtain, une peau d'une extrême finesse, en un mot tout le contraire de ce que j'étais, moi qui ne passais pourtant pas, en ce temps-là, pour un trop vilain garçon. C'était le regard de ce John Irving, son regard surtout, qui était admirable, un regard scrutateur et doux, qui semblait vous voir en dedans. Comme s'il s'agissait d'un voyage en chemin de fer, mon compagnon consultait à tout bout de champ, avec une sorte d'anxiété, une montre en or, fort jolie, ma foi ! qu'il tirait du gousset de son gilet de chasse. Je constatai qu'à sa main gauche il portait un anneau, d'or également.

C'était moi qui, le premier, lui avais demandé son nom. Il me le dit sans difficulté.

« Et toi, avait-il ajouté, un peu gêné d'être contraint d'employer ce tutoiement dont je m'étais servi comme de juste, comment t'appelles-tu ?

— Evans, William Evans. »

Il parut réfléchir.

« N'y a-t-il pas eu un William Evans, de Pittsburg, qui a été secrétaire du président Buchanan ? Êtes-vous parents ? »

J'eus un gros rire.

« Probable que non. Sans cela, penses-tu que je m'amuserais à venir par ici ?

— Évidemment », murmura-t-il, comme s'il m'en voulait de sa naïveté.

Je le regardai d'un air soupçonneux.

« Mais qu'est-ce que tu viens y faire toi-même, puisque tu as de si belles relations ? »

Il haussa les épaules, et me répondit assez sèchement :

« Je ne connais pas plus que toi ce William Evans. C'est un nom que j'ai vu dans les journaux. J'ai bien le droit de les lire, n'est-ce pas ? »

Ma réflexion avait dû lui être désagréable. Il profita de la première halte pour changer de place dans la marche de la caravane. De trois jours, nous n'eûmes plus l'occasion de nous adresser la parole. C'était tout à fait par hasard, et, je le crois, contre sa volonté, si nous nous étions retrouvés, sa voiture précédant la mienne, au début de la journée, dont je viens de parler.

L'aide que je lui avais apportée, à la suite de l'accident arrivé à la roue de son chariot, l'avait obligé à me remercier. Bon gré mal gré, la conversation s'était engagée de nouveau. Je ne m'étais pas trompé : c'était bien à Marmor City qu'il avait rejoint la caravane des émigrants. Mais la chose ayant eu lieu pendant la nuit, je ne m'en étais pas aperçu.

« Et tu marches comme cela depuis quand ?

— Depuis Springfield, répondit-il, Springfield, tu sais, dans le Missouri. »

J'avais affaire à un homme du Sud ! Je l'aurais juré. Ce n'était pas un motif suffisant, lorsqu'à son tour il m'interrogea, pour ne point lui répondre que je venais moi-même des environs de Council Bluffs.

Nous nous tûmes un instant l'un et l'autre. Le soleil achevait de disparaître derrière un rideau de peupliers rougeâtres. Le vent crépusculaire commençait à faire onduler, à perte de vue, les pâles herbes de la prairie.

« Et, s'il n'y a pas d'indiscrétion, où songes-tu à t'établir ? »

Il hésita quelque peu.

« Sans doute dans le Dakota, au nord de la rivière Cheyenne. »

Je ne bronchai pas. Cette portion du Dakota, au nord de la rivière en question, c'est le pays qu'on appelle les

Mauvaises Terres. Seuls, les gens absolument chauves ont une chance de ne pas s'y faire scalper. Quant à John Irving, il avait l'âge de raison. Ça le regardait, après tout, s'il voulait tenter sa chance là-bas.

Mon silence ne lui avait point échappé. Il me demanda, avec une nuance d'inquiétude :

« Tu as entendu parler de cette région ? »

Évasivement, je répondis :

« Oui, j'en ai entendu parler. »

Le ton de ma phrase ne devait avoir rien d'encourageant. Je le vis pâlir. J'essayai de le rassurer.

« Il y a des endroits encore moins agréables, tu sais. »

Il me remercia, d'un sourire un peu inquiet.

« Et toi, où vas-tu ?

— Plus au sud.

— Plus au sud ? Au Colorado ? »

Le brigand ! Du premier coup, il avait deviné.

« C'est cela, fis-je avec humeur, au Colorado. »

Je ne suis pas plus mauvais qu'un autre. Troublé au point où je le sentais, il me faisait certes pitié. Mais de là à aller lui raconter mes affaires ! Je ne suis tout de même pas enfant au point d'expliquer au premier venu pourquoi, en ce qui concerne la capture et l'élevage des che-

vaux, les bords de la rivière Santa Cruz, vers laquelle je me dirigeais, valent mieux que ceux de la rivière Cheyenne. Le métier est déjà bien assez encombré.

Il comprit le motif de ma réserve, car il rougit, et n'insista pas.

« Dans ces conditions, nous n'en avons plus pour longtemps à voyager tous les deux en ta compagnie », se borna-t-il à dire.

Je le regardai avec étonnement, m'imaginant avoir mal entendu.

« Tous les deux ? Qui ?

— Comment, qui ? Mais ma femme et moi. »

Et, devant mon air ahuri :

« C'est vrai, dit-il en souriant, j'oubliais que tu ne l'as pas encore vue. »

À plusieurs reprises ce jour-là, et aussi, je m'en souviens, la journée d'avant, j'avais observé effectivement un manège qui m'avait paru étrange de sa part. Marchant à côté de sa voiture, il en écartait par moments le rideau de cuir. Le sourire qu'il avait alors me revenait en mémoire à présent, un sourire presque extasié, auquel j'aurais dû prêter attention davantage. Pour être franc, j'aurais cru à la présence de n'importe quel animal familier, dans ce chariot : un chat, un chien, un perroquet… pas en tout cas à celle d'une jeune et jolie femme. Je n'ai

jamais été très rapide dans mes raisonnements. Ce coup-ci, pourtant, j'étais d'autant plus inexcusable que j'avais, dès la première minute, remarqué l'anneau d'or que portait à son doigt mon compagnon.

Je murmurai une phrase inintelligible. Il entendit.

« Qu'est-ce que tu viens de dire ?

— Rien.

— Mais encore ?

— Eh bien, puisque tu y tiens, j'ai dit que le nord de la rivière Cheyenne ne me semble pas une villégiature très indiquée pour une nouvelle épousée. Il ne doit pas y avoir en effet des siècles que vous êtes mariés, je présume ? »

Il eut un sourire de fierté.

« Ma femme n'est pas une femme comme les autres. Elle ne m'aurait point accordé l'autorisation de partir, si elle n'avait pas reçu en échange celle de venir avec moi. »

J'ignore pourquoi, cet éloge qu'il faisait, cet orgueil qu'il avait de l'absente provoqua mon agacement. Je répliquai avec plus d'âpreté encore :

« Tu diras ce que tu voudras, je n'ai pas l'impression que le climat du Grand Ouest soit en train de lui réussir si bien que cela, à ta femme. Autrement, elle aurait trouvé le moyen de faire une petite apparition. »

J'avais mis le doigt sur la plaie. Un peu honteux, je m'arrêtai, ayant vu dans ses yeux une légère angoisse.

« Chut ! fit-il précipitamment. Qu'elle ne t'entende pas, surtout ! Il est vrai que depuis notre départ de Springfield, elle a été assez fatiguée. Dix-huit jours que nous roulons ainsi, rends-toi compte ! Mais elle va mieux. Tu la verras, ce soir, à la halte. Je lui ai parlé de toi, naturellement. Elle sait qu'il y a dans la caravane quelqu'un qui a eu la bonté de me donner un coup de main pour la réparation du chariot. Elle ne manquera pas de te remercier, tu verras. »

Toujours cet air de ravissement qu'il avait pour me parler d'elle ! Véritablement, il m'exaspérait. De nouveau, je grommelai quelques mots, sur un ton à peine plus aimable. J'avais fait ce que je croyais devoir faire, et n'avais pas besoin qu'on m'en remerciât. La vérité, c'est que je me sentais très intrigué, et qu'il me tardait énormément de voir arriver l'heure de la halte.

Elle eut lieu au bord d'un ruisseau, dans un lieu nommé le *Camp de l'alerte*, parce que, trois ans plus tôt, une colonne d'émigrants y avait été cernée par un parti d'indiens Osages. L'arrivée inopinée d'un détachement de lanciers venu de Fort Jérémie les avait miraculeusement sauvés du massacre. Depuis, les Peaux-Rouges avaient été repoussés plus à l'ouest, et des surprises pareilles n'étaient plus à craindre. On n'en prit pas moins pour la nuit les habituelles mesures de sécurité. Les hommes dont c'était le tour rejoignirent, à une centaine

de yards du camp, les postes de garde que leur assigna le sergent du service fédéral de l'émigration, chargé de la conduite du convoi. Déjà nous étions de moitié moins nombreux, une notable portion de la colonne nous ayant quittés l'avant-veille à Chicken City, pour s'engager sur la route de l'Oklahoma. Tout en dételant mes mules pour les mettre à l'entrave, je ne pouvais m'empêcher, sans un assez désagréable pincement au cœur, de songer que, dans une semaine, sur les premières pentes des Rocheuses, nous ne serions plus que quatre ou cinq chariots, puis plus que trois, puis plus que deux, puis plus qu'un seul, le mien. C'est-à-dire qu'à mesure que croîtraient les périls de toute sorte, je me trouverais de moins en moins en état d'y parer… Et puis après ? Est-ce qu'avant de quitter Council Bluffs, je n'avais pas prévu tout cela ? Dans la vie, il faut savoir ce qu'on veut, que diable ! C'est justement parce que le danger est plus grand que la concurrence l'est moins, et qu'on a plus de chances de réussir au mieux ses petites affaires. Les gens qui n'ont pas le cœur de raisonner ainsi, ils n'ont qu'à demeurer bien tranquilles à l'est des monts Apalaches, à crever de faim dans les bas quartiers de Baltimore et de Philadelphie.

Le jour déclinait quand je fus de retour à l'endroit où John Irving avait dételé son chariot. Ses mules paissaient gravement un gazon tout parsemé d'anémones qui étaient en train de se clore. Il était assis, ainsi que sa femme, auprès d'un ruisseau sur lequel se penchaient les

branches d'un saule. Une étoile qui venait de naître tremblotait à la surface de l'eau.

Je les vis tous les deux de loin. Il me faisait face. Elle, au contraire, me tournait le dos. Une envie soudaine me prit de rebrousser chemin. Heureusement, John m'aperçut à temps pour m'éviter ce geste ridicule. Il me faisait signe. Il me souriait. Il se leva, quand j'arrivai.

« Ariane, voici le camarade dont je t'ai parlé. »

Je demeurai debout en face d'elle. Ce ne fut pas tout de suite que je me rendis compte qu'elle me tendait la main. Quand je pris cette main, elle me parut d'abord froide, froide. Au sommet des arbres, où les ténèbres commençaient à naître, les chants des derniers oiseaux retentissaient. Là-bas, dans les trous hostiles des roches, c'étaient les premiers glapissements des cayottes – les cayottes, des espèces de petits chacals, encore plus lâches et discordants que les grands.

« Ne reste pas ainsi planté comme un cierge, me dit mon compagnon. Tu vas dîner avec nous, bien entendu ? »

Parlant ainsi, il me désignait la jeune femme.

« Tu lui feras plaisir, et à moi aussi. »

Il rit, de ce rire qui, je l'ai déjà noté, j'ignore pourquoi, m'agaçait.

« Regarde-la ! Mais regarde-la donc ! Je te prie de constater qu'elle n'a pas si mauvaise mine. »

Elle, elle n'avait encore rien dit. Elle me dévisagea avec une certaine ironie.

« Vous vous attendiez à me trouver mauvaise mine ? Et pourquoi donc cela, s'il vous plaît ?

— Dame ! balbutiai-je, dans des pays pareils, il n'y aurait eu rien d'étonnant… »

Je crois que ce fut à peu près tout ce que je trouvai à dire. N'avais-je d'ailleurs pas mieux à faire que de proférer des banalités ? Sans même chercher désormais à dissimuler ma surprise, je ne songeais qu'à contempler la créature inattendue que j'avais devant moi. Elle était chaussée de minces bottes de maroquin, que sa jupe de velours noir découvrait très haut. Elle était vêtue en outre d'une casaque de cuir violet, soutachée de broderies métalliques, vertes et argent, un peu passées. Pour l'instant, elle était sans chapeau. Assise sur l'herbe, elle enserrait des deux mains ses genoux, qu'elle ramenait ainsi contre son menton. Elle n'avait pas l'air d'écouter ce que je disais, mais, en revanche, elle ne perdait pas de vue un seul de mes gestes. Ses cheveux étaient bruns. Quant à ses yeux, ils étaient aussi volontaires que ceux de son mari m'avaient paru rêveurs et doux. Au total, un être assez antipathique. Mais ce n'était là, évidemment, qu'une première impression.

Elle continuait à ne pas me quitter du regard.

« Alors, dit-elle avec lenteur, vous êtes seul au monde, vous aussi ? »

Une seconde, j'hésitai. Et finalement, je répondis :

« Oui ! »

II

Je dois en convenir, ce n'était pas absolument la vérité que je venais de dire là. Ce n'est que plus tard, beaucoup plus tard, que j'ai su d'ailleurs la raison d'un mensonge que, sur-le-champ, je ne me suis moi-même pas très bien expliqué…

Madge Curtiss était belle, certes d'une beauté qui, sans doute, n'avait rien à voir avec celle dont je parlais à l'instant. Quant à ses qualités de cœur, on me tuerait plutôt que de m'empêcher de leur rendre l'hommage qu'elles ont toujours mérité.

À l'époque où se passe cette histoire, Madge avait tout juste vingt et un ans. J'allais, moi, en avoir vingt-huit. Sept ans de différence, ce n'est pas beaucoup entre deux fiancés. Ce n'est même rien lorsqu'ils éprouvent l'un pour l'autre un de ces sentiments qu'ils se sont juré de garder intact toute leur vie. Oui, mais voilà ! il y a ces damnées considérations sociales. Qu'au fond d'un des districts les plus reculés de l'Iowa, de tels obstacles pussent subsister et avoir assez de force pour s'opposer à l'union de deux êtres aussi assortis que nous l'étions, voilà qui nous emplissait, Madge de peine, et moi de révolte. À quoi sert d'aller s'établir au-delà des Alleghanys, si c'est pour y retrouver les mêmes ridicules préjugés qui sévissent en deçà ? Telle était la façon que j'avais de rai-

sonner alors, dans la fougue de la jeunesse. Aujourd'hui, je suis bien obligé de reconnaître qu'il y a certains principes qui ont du bon, et l'âge m'a appris à mettre un peu d'eau dans mon vin.

Pour en revenir à Madge, il y avait près d'un an qu'elle avait quitté définitivement Chicago, qui était déjà une grosse ville de huit mille habitants, et où il y avait un établissement de diaconesses réputé, quant à la valeur de l'éducation qu'il est d'usage de donner aux demoiselles d'un rang social un peu relevé. Durant les dix années qu'elle avait vécu dans ce pensionnat, Madge n'était venue qu'une fois passer ses vacances à la ferme. Aujourd'hui, il ne faut guère que trois ou quatre jours pour franchir les cinq cents milles qui séparent Chicago de Council Bluffs, mais en ce temps-là, je vous prie de croire que ce n'était pas précisément la porte à côté.

Je dois, avant d'aller plus loin, présenter toute la famille. Elle se composait alors de Madge, donc, de son père et de sa mère, et de son frère Dan, de six ans plus âgé. Dan faisait la fierté du vieux Curtiss. Il promettait vraiment d'être comme lui un remarquable chasseur de chevaux. N'ayant pas encore vingt ans, il en avait déjà capturé plus de cent cinquante, alors que j'avais moi-même à peine atteint la centaine, bien qu'ayant une année de plus que lui. Et aimable, avec cela, et bon compagnon ! C'était pour moi moins un maître qu'un camarade. Nous nous tutoyions. Je peux jurer que lorsque nous le perdîmes, j'éprouvai autant de douleur que les siens. Mais il était trop téméraire. Je lui en avais à plusieurs reprises adressé le reproche, sans oser insister, car je

n'avais pas qualité pour cela. C'était son père qui aurait dû le retenir, au lieu de l'exciter comme il le faisait, par orgueil paternel d'abord, et peut-être bien un peu également par appât du gain. Cent jolis poneys sauvages chaque année, comme cela promettait d'être la moyenne de Dan, ce n'est évidemment pas un bénéfice à dédaigner, même pour quelqu'un comme Jef Curtiss, qui commençait pourtant, dès cette époque, à avoir sérieusement du foin dans ses sabots. C'est malheureusement toujours la même chose : qui a assez veut trop. Or, il est nécessaire de savoir que l'Iowa, à cette époque, était en train de se peupler sans cesse de nouveaux colons, et cela à une cadence que les premiers arrivés auraient souhaitée moins rapide. En conséquence, c'était beaucoup plus de bœufs domestiques que de chevaux sauvages qu'on avait des chances de rencontrer dans le pays maintenant.

Remarquez que le père Curtiss aurait pu faire comme ses voisins, et vivre bien tranquille en se consacrant à l'élevage pur et simple, désormais. Mais, voilà précisément ce à quoi le bonhomme ne parvenait pas à se résigner. On voit quelle conviction il pouvait avoir pour calmer l'ardeur d'un fils qui ne demandait qu'à aller de l'avant. Le résultat était qu'à chacune de ses randonnées, Dan demeurait plus longtemps absent de la ferme. Je dois le dire : c'était pour nous, chasseurs de chevaux, devenu une nécessité, si nous ne tenions pas à rentrer tout à fait bredouilles. Mais cette nécessité-là, elle avait pour conséquence de nous entraîner sur des territoires où nous risquions chaque fois davantage de laisser nos os.

Moi, on comprend, n'est-ce pas, comme il m'était difficile d'insister sur les dangers que pouvait présenter ce genre de plaisanteries. Ç'aurait dû être le rôle de la maman. Hélas ! la pauvre Mrs. Curtiss, elle n'avait jamais brillé par son influence sur son mari, non plus que sur son fils. Elle a toujours appartenu à cette catégorie d'êtres qui ne savent que s'en remettre au Bon Dieu, sans songer qu'il est comme nous tous, c'est-à-dire qu'il aime bien, par moments, se sentir un peu secondé. On devine, dans ces conditions, ce qui arriva : exactement ce qui devait finir par arriver. Dan qui, ce coup-ci, était parti seul, ne revint pas à la date indiquée. D'abord, on ne s'alarma pas outre mesure, car il était coutumier du fait. Mais, après une, puis deux semaines, notre belle assurance commença à diminuer, puis à faire place à une véritable angoisse. C'était surtout Mrs. Curtiss, naturellement, qui faisait peine à voir. Elle passait ses journées assise près de la fenêtre de la cuisine, les yeux fixés sur la piste du nord, celle que le jeune homme avait prise. Quant au père Jef, il avait beau hausser les épaules et bougonner : « Ne me cassez pas les oreilles avec vos soupirs, pour l'amour du Christ, Barbara, je vous certifie que la balle qui doit tuer votre fils n'est pas encore fondue », je voyais bien que l'inquiétude commençait à le gagner lui aussi.

Plusieurs fois, je lui avais demandé l'autorisation de partir aux nouvelles. Finalement, n'y tenant plus, ce fut lui-même qui décida d'y aller, me donnant l'ordre formel de rester pour veiller sur la ferme. Nous l'attendîmes deux autres semaines, sentant que chacun des jours qui passaient ainsi était une chance de moins pour nous de

revoir Dan. L'infortuné ! Nous devions apprendre qu'il s'était laissé entraîner à plus de cent milles jusqu'au lac Wilbur, dans le Dakota. C'était au bord de ce lac qu'une reconnaissance de cavalerie, venue de Fort Valentin, avait retrouvé son cadavre affreusement mutilé par les Indiens, à moitié dévoré par les loups. Les soldats avaient été assez heureux pour mettre la main sur deux de ses bourreaux. Les scélérats avaient encore en leur possession l'un la montre, l'autre un des pistolets de mon pauvre ami. Ce n'était pas là, bien sûr, ce qui le ferait revivre, mais je n'en eus tout de même pas moins la satisfaction d'apprendre que leur compte leur avait été réglé, et de la meilleure façon. Maintenant, je tiens à dire une chose. Il paraît que, dans les feuilles européennes, il y a des gens qui mènent grand bruit contre les traitements que nous faisons subir aux Sioux, Cheyennes, Pawnies et autres vermines à face d'acajou. Je conseille à ceux de ces bons apôtres qui ne craignent pas trop pour la peau de leur crâne de venir faire un petit tour par ici. Je me fais fort de leur indiquer deux ou trois adresses où des spécialistes de la race qu'ils affectionnent se chargeront de la leur découper avec toute la délicatesse qui conviendra.

La mort de son fils avait vieilli Jef Curtiss de dix ans. Quant à Barbara, nous crûmes qu'elle allait mourir de chagrin. C'était moi qui avais estimé alors que la meilleure manière de les distraire un peu de leur douleur serait encore de faire venir Madge. C'était moi également qui, sans même m'être préoccupé de leur avis, était parti pour Chicago. Je savais en effet qu'il n'y avait personne à sa pension pour nous amener la fillette, et il ne pouvait

être question de laisser une gamine de douze ans s'engager seule sur des routes où les pires sujets des deux continents semblaient en ce temps-là s'être donné rendez-vous.

Elle n'était alors qu'une enfant, la Madge que j'avais ramenée à la ferme. Cinq ans plus tard, lorsqu'elle quitta pour toujours son couvent, et que m'échut de nouveau tout naturellement la mission d'aller la chercher, je me trouvai cette fois-ci en présence d'une femme. J'étais resté debout devant elle, au beau milieu du parloir, tortillant mon chapeau, osant à peine la regarder. Elle m'avait sauté au cou en s'écriant :

« Tu n'as pas changé ! »

« Eh bien, ce n'est pas comme toi ! » avais-je failli répondre. Mais je m'étais tu. Le résultat, c'est que Madge s'était aperçue de ma gêne, car il n'y a rien de plus troublant que le silence, à certains moments…

Il allait y avoir deux ans de cela, deux ans que Madge était revenue au milieu de nous, et voilà que c'était moi, maintenant, qui venais de quitter Council Bluffs. L'événement qui aurait dû m'y fixer de façon définitive était au contraire celui qui m'éloignait de la ferme, momentanément tout au moins, pour me lancer sur les pistes du Colorado. Tout ceci n'est d'ailleurs contradictoire qu'en apparence. Encore est-il nécessaire d'en donner l'explication en quelques mots.

C'est notre faute si nous ignorons les êtres. Par paresse, nous omettons de nous demander comment, mis en face d'une situation déterminée, ils réagiront. S'il y

avait quelqu'un que je me figurais bien connaître, c'était, on peut m'en croire, le vieux Curtiss. Or, rien n'arrivera à égaler ma stupéfaction, devant l'attitude qui fut la sienne, dans la circonstance que je vais dire. Cette attitude m'ahurit plus encore qu'elle ne me révolta. Elle était pourtant logique avec ce que je savais du bonhomme, conforme à tout ce que j'aurais dû prévoir, si j'avais seulement pris la peine de réfléchir quelque peu.

Je ne rougis pas de ce que j'ai été, un valet de ferme, sans plus. Mais Jef Curtiss, à ses débuts, a-t-il lui-même été davantage ? Il aurait pu m'éviter, vraiment, d'avoir à le lui rappeler, éviter aussi de m'obliger à lui dire que parmi toute cette richesse, dont il était si avare et si fier, il y avait pas mal de pièces d'or qui auraient dû se trouver dans ma poche, si un labeur de vingt années avait été rémunéré seulement au prix qu'a droit de réclamer pour son travail un étranger. Telles sont les gentillesses que peuvent être conduits à se servir réciproquement deux hommes qui ont cependant bien de l'affection l'un pour l'autre. Dans cette querelle regrettable, j'ai du moins la consolation de me dire que ce n'est pas moi qui ai commencé.

La vraie coupable, ce fut Madge, et sa mère porte aussi là-dedans sa part de responsabilité. Jamais, de moi-même, peut-être, je n'aurais songé à épouser ma petite compagne d'enfance. Mais puisque c'est elle qui en a eu l'idée pour moi, on conçoit que j'aie pu trouver fort mauvais de me voir refuser presque brutalement ce que je n'avais pas pris l'initiative de demander.

Nous nous réunissions chaque jour, avant le dîner, dans la grande pièce du bas, qui sert tout ensemble de salle à manger et de cuisine, et où, en près d'un demi-siècle, si peu de chose a été changé. Je vois encore cette soirée. Nous étions, Madge, sa mère et moi, groupés devant la cheminée. Les flammes dansaient sur les boules des énormes chenets de cuivre. La vieille Barbara avait déposé sa bible sur un guéridon, attendant pour en reprendre la lecture que la lampe fût allumée.

« Le père n'est pas encore de retour ? dit soudain Madge.

— Il ne faut pas l'attendre avant six heures et demie, répliquai-je. Il y a quinze bons milles, d'ici à Green Creek. En outre, il a tenu à monter Bellone. Elle ne trotte plus très vite, c'est une de nos plus vieilles juments. »

Il y eut un silence. La lueur du foyer rosissait le front d'ivoire de Mrs. Curtiss. Le vent nocturne pleurait au-dehors, sur la prairie.

« T'a-t-il parlé de ce qu'il allait faire à Green Creek ? dit de nouveau Madge.

— Ma foi non ! Les officiers de la remonte vont passer dans quelques jours, pour les achats de chevaux. Je suppose que si le patron est à Green Creek, c'est afin de s'entendre avec Tom Harper et tâcher d'unifier les prix qu'ils comptent demander. »

Madge secoua la tête.

« Tu n'y es point. Ce n'est pas précisément cela qu'ils sont en train de manigancer tous les deux. »

Tom Harper avait été, trente ans auparavant, ainsi que Jef Curtiss et mon pauvre père, au nombre des tout premiers colons venus de l'Est pour tenter leur chance dans l'Iowa. Les deux survivants de ce trio étaient aujourd'hui à peu près aussi riches l'un que l'autre. Ils ne s'aimaient pas, on peut le croire, mais se croyaient tenus cependant à se jouer la comédie de la sympathie. Pour qui veut bien y réfléchir, il est assez naturel qu'ils aient même fini par songer à réunir deux fortunes qu'ils n'avaient mutuellement pu s'empêcher d'édifier.

Je regardai Madge.

« De quelles manigances veux-tu parler ? »

Elle haussa les épaules.

« De mon mariage avec Edward Harper, tiens !

— Avec Edward Harper ?… »

De même que Jef Curtiss, Tom Harper n'avait qu'un enfant, et c'était cet Edward, garçon aimable d'ailleurs, et dont je n'avais personnellement qu'à me louer, mais qui faisait la désolation paternelle en préférant l'étude, la vie sédentaire et les arts d'agrément aux longues galopades à travers la prairie. Que mon patron eût choisi un gendre pareil, il y avait là, au premier abord, de quoi bouleverser toutes mes idées sur lui.

« Edward Harper !… répétai-je, au comble de la surprise.

— C’est tout l’effet que cette nouvelle te produit ? » fit Madge avec un peu d’âpreté dans la voix.

J’eus comme un geste d’impuissance.

« Que veux-tu que je te dise, Madge ?

— Je ne sais pas, moi. C’est à toi de trouver. »

Je me taisais.

« Tu ne dis rien ? fit-elle sur un ton où il y avait un étrange mélange de raillerie, de tendresse, de déception. Alors, c’est à moi de parler ? Ce n’est pourtant pas le rôle d’une femme. Veux-tu tout de même que je t’apprenne quelque chose ?

— Quoi ?

— Que je n’épouserai jamais Edward Harper. On peut être tranquille sur ce point.

— Tu es libre, Madge.

— Bien sûr, je le suis. Et veux-tu savoir, à présent, pourquoi je n’épouserai jamais Edward Harper ?

— Oui.

— C’est ce que j’expliquais à ma mère, quand tu es entré. »

Elle fit un signe à Mrs. Curtiss.

« Puisqu’il ne le devine pas, dis-le lui, maman. »

La vieille Barbara sembla sortir de son rêve.

« Elle n'épousera pas Edward Harper, dit-elle lentement, parce que, comprends-tu, William, c'est toi qu'elle s'est mis dans la tête d'épouser.

— Parfaitement », approuva Madge avec beaucoup de calme.

Et elle ajouta, s'étant tournée de mon côté :

« À moins, bien entendu, que tu n'y voies un inconvénient. »

Bien plus encore que l'obstination de son père, je dois avouer que j'ignorais celle de Madge. Au cours des journées qui suivirent, elles eurent l'une et l'autre ample occasion de se mesurer. La seconde devait sortir de cette joute victorieuse sur toute la ligne. Mais, durant ces journées-là, ce fut un joli ramage à la ferme. Accusé d'être l'auteur de toute cette machination, et cela pour les plus bas motifs d'intérêt, je dus à plusieurs reprises me violenter afin de ne pas partir en faisant claquer les portes. La douce autorité de Madge et les supplications de Mrs. Curtiss eurent le dessus. D'ailleurs, même au plus fort de ma colère, il ne m'était pas possible d'oublier ce que je devais au vieux Jef. Parmi ses horribles défauts, il n'y avait pas l'ombre de la méchanceté, et je savais qu'il tenait à moi beaucoup plus qu'il n'eût jamais consenti à le reconnaître.

« Gendre pour gendre, finit-il par dire avec un clignement de son petit œil d'éléphant, vous pensez bien que je ne suis pas assez bête pour ne pas préférer celui

qui sait forcer un cheval et manger de la grosse soupe comme moi. Oui, mais voilà ! je ne veux pas avoir l'impression que William fait une opération sur mon dos. Une bonne affaire doit l'être pour les deux parties à la fois. »

Qu'était-ce à dire ? Nous aurions pu, renversant la situation, la lui présenter sous un jour que le vieux sournois ne devait certes pas ignorer, lui expliquer d'abord que je me fichais de ses dollars, ensuite que, prenant de l'âge, il ne pourrait plus, dans cinq ou six ans, assurer la marche de son exploitation. Ce jour-là, n'est-ce pas, ce ne serait pas sur Edward Harper, ses bouquins et son violoncelle, qu'il faudrait compter. Mais à quoi eût servi d'amorcer une telle discussion ? Le bonhomme avait son idée. Je concède qu'elle n'était pas mauvaise, et que, malgré les objurgations de Madge, je ne fus pas long, quand il me l'exposa, à m'y ranger.

Jef Curtiss avait, quelque vingt ans plus tôt, connu un colon qui exploitait lui aussi une petite ferme d'élevage, limitrophe de Council Bluffs. Ce garçon, nommé Samuel Butler, avait dû quitter le pays à la suite d'ennuis avec les autorités du territoire. Jef avait été alors bon pour lui, c'est-à-dire qu'il lui avait acheté son cheptel et ses herbages sans trop essayer de profiter des circonstances. L'émigrant lui en avait conservé une gratitude qui avait eu ceci de particulier qu'elle avait continué à se manifester dix ans plus tard, après que Butler eut réussi. On avait eu de ses nouvelles du Colorado, où il était allé s'installer, en quittant l'Iowa. Un voyage dans ce pays, ainsi qu'on aura l'occasion de s'en rendre compte

par ce qui va suivre, n'est pas, même encore aujourd'hui, une promenade de tout repos. Au temps de Butler, c'était un acte de témérité folle. Quoi qu'il en soit, la fortune lui avait souri. Il existe, dans les vallées Rocheuses, une race de chevaux sauvages qui n'ont rien de commun avec nos chevaux de la prairie. Ils possèdent, pour marcher en montagne, à peu près les mêmes qualités que le mulet. Ils commençaient, dès ce moment, à faire prime dans les marchés avec les administrations de l'armée fédérale. On pense si le vieux Jef était vexé de n'en avoir point à fournir aux officiers acheteurs. La pensée de créer au Colorado une espèce de succursale en vue de l'élevage ou de l'achat de ces chevaux-là n'était donc pas, ainsi qu'on voit, une idée nouvelle dans sa tête. Le pauvre Dan était mort au moment où son père venait de décider de l'expédier là-bas, pour deux ou trois ans. Une correspondance avait été échangée à ce sujet avec Butler, qui avait accepté d'accueillir le jeune homme et de guider ses premiers pas.

Une pareille complaisance sort un peu, dira-t-on, des habitudes des colons du Grand Ouest, plus portés à supprimer la concurrence qu'à la provoquer. D'accord ! Mais la concurrence, au Colorado, n'était pas alors bien à craindre, et la solitude devait être une chose autrement terrible à supporter. Il était probable que le soir, dispersant avant de se coucher les cendres de sa pipe éteinte, Samuel Butler, seul au milieu des bruits suspects et des ténèbres qui se massaient tout à l'entour, avait dû frissonner plus d'une fois en songeant qu'à cinquante milles à la ronde il n'était pas un homme de sa race qui pût se porter à son secours, en cas de besoin.

Il m’était difficile, on le voit, de considérer comme une brimade un projet que Jef Curtiss avait conçu, non pas à mon intention, mais pour son fils. D’ailleurs, cette perspective m’attirait, en ce sens que je n’étais pas fâché d’avoir l’occasion de fournir une preuve indiscutable de mes capacités. Il me fallut lutter longtemps, par exemple, pour obtenir de Madge qu’elle admît ma manière de voir. Et encore ne suis-je pas certain qu’elle ne l’ait fait uniquement pour ne pas gâter les derniers instants que nous avions à vivre l’un près de l’autre.

La date de mon départ arrivée, elle tint à m’accompagner seule, et cela pendant deux milles environ. Nous marchâmes, une heure durant, près de mon chariot, presque sans parler. Le vieux Jef avait bien fait les choses. C’étaient six de ses plus robustes mules qu’il m’avait choisies, ainsi qu’un de ses plus beaux chevaux. J’avais, en voyant ce cheval, même ri sous cape. Je m’étais dit qu’il ne me l’aurait pas donné, s’il n’avait eu la pensée que je trouverais le moyen de l’utiliser là-bas comme étalon.

À l’endroit convenu, une chapelle rustique en plein vent, tout au milieu de la prairie, Madge et moi nous nous séparâmes. Je vois encore ses clairs yeux bleus, son front si pur, son petit nez que fronçait l’envie de pleurer… Chère Madge, que votre souvenir demeure béni, quel que soit le nombre des jours qui me sont encore assignés ! Ayant cette vision dans les yeux, comment, lorsqu’on m’a demandé si j’étais seul au monde, ai-je eu le courage de répondre oui ? Je préfère ne pas y penser. Ce

n’est pas, en tout cas, on se l’imagine, de tous les actes de ma vie, celui que j’ai le droit de préférer.

III

« Et de quel côté songez-vous aller ? »

Ce que je n'avais pas éprouvé le besoin de confier à son mari, je n'avais aucune raison de le lui dire, à elle. Et puis, il y avait dans sa façon de me questionner une désinvolture qui ne me plaisait décidément pas.

« Au Colorado, répondis-je néanmoins, me rappelant que John Irving était déjà en possession de ce détail, et jugeant inutile, en conséquence, de sembler en faire mystère désormais.

— Ah ! fit-elle. Et nous, John vous l'a dit, dans le Dakota. Il paraît même que vous n'éprouvez pour cette région qu'un enthousiasme médiocre. »

Qui sait si ce n'était pas une perche qu'on me tendait ainsi ? Mais je ne tenais pas à jouer le rôle de conseilleur, qui entraîne celui de payeur plus souvent qu'on ne croit.

« Oh ! fis-je donc évasivement, le Dakota, le Colorado, je crois que tout ça doit bien se valoir. Ça dépend au fond de ce qu'on va y faire. »

Elle me regarda d'un petit air narquois.

« John vous l'a-t-il dit, en ce qui nous concerne ? »

Je fis signe que non.

« Le contraire m’eût étonnée, dit-elle en riant gentiment. Et dans ce cas, je vous aurais prié de me rendre le service de me le répéter. »

En même temps, elle donnait une tape affectueuse sur la joue du jeune homme. Celui-ci n’avait pas cessé de la contempler, avec son air de perpétuelle admiration.

« Ce que nous allons faire là-bas ? Il ne le sait pas encore lui-même. Que voulez-vous, c’est un enfant ! Mais quelle importance cela a-t-il ! On s’aime bien, malgré tout, n’est-ce pas ? »

John, qui était allé jusqu’à son chariot, en revenait porteur d’un paquet qu’il déposa auprès d’elle. C’était une toile de tente dont il tenait les coins serrés dans sa main. S’étant levée, elle se mit en devoir de la déployer sur l’herbe, en manière de nappe. Avec le même naturel, avec la même tranquille simplicité, elle disposa devant chacun de nous assiettes et gobelets de métal.

J’étais demeuré debout, un peu confus, m’en voulant de ma réserve de tout à l’heure. Timidement, je murmurai :

« Moi, c’est dans le dessein de faire de l’élevage, que je me rends au Colorado. »

Ariane achevait de mettre le couvert. Elle eut un geste comme pour dire : « Je vous remercie de votre confiance. Mais je ne vous ai rien demandé. »

Maintenant, ce n’était plus une, mais plusieurs étoiles qui scintillaient sur l’eau assombrie du ruisseau.

John y plongea sa gourde à rafraîchir, ayant pris soin de l'attacher à une des racines du bord. Le léger courant dessinait des ronds autour de la ficelle ballottée.

Ariane nous fit signe de nous asseoir, son mari à sa gauche, moi à sa droite. C'était bizarre, au milieu d'un pareil désert, ces vestiges des usages de la société.

« Dépêchons-nous, ordonna-t-elle, si nous tenons à profiter de ce qui reste encore de jour. »

Elle était en train d'essayer vainement d'ouvrir une boîte de conserves. Je voulus la lui prendre des mains. Elle s'y opposa.

« Non, non ! fit-elle. Vous, je sais que vous savez. Moi, il faut tout de même que j'apprenne mon métier.

— Vous allez finir par vous blesser.

— Là ! Vous voyez bien que non », fit-elle victorieusement, ayant réussi à enfoncer la lame de son couteau dans le couvercle de la boîte.

J'étais confus de mon inutilité.

« Au moins, dis-je, que je ne vive pas complètement à vos crochets ! Permettez-moi de contribuer au menu, en allant chercher quelque chose dans ma carriole. »

Me tirant par la manche, elle m'obligea à m'asseoir.

« Vous n'avez qu'une permission, celle de demeurer tranquille. Demain, peut-être, si vous ne vous êtes pas trop ennuyé en notre compagnie… Mais ce soir, vous êtes notre invité. »

Ce fut un piètre repas, pour être juste. Le corned-beef était plus salé que de la morue, et je n'ai jamais bu plus affreuse piquette que la bière de la gourde que le pauvre John avait mise à rafraîchir avec tant de cérémonie. Égoïstement, d'abord, je commençai par me promettre de faire passer tout cela, quand je serais revenu à mon chariot, avec un bon coup de whisky. Mais au fur et à mesure que le temps se mit à s'écouler, je ne me sentis plus qu'un désir : prolonger, par tous les moyens possibles, cette soirée.

La nuit était tout à fait tombée. Les bâches arrondies des chariots disposés en cercle avaient cessé d'être visibles. Les groupes obscurs des émigrants avaient disparu. Un plaintif grincement de guitare retentit, puis s'arrêta, presque aussitôt. Il n'y eut plus que les cris lointains, mal définis, des fauves et des oiseaux nocturnes, et par moments, autour de nos fronts, une espèce de bruissement soyeux et précipité, le vol de quelques roussettes, sans doute… Le bruit du vent dans les branches du saule lui-même s'était tu.

« M'autorisez-vous à prendre ma pipe ? » demandai-je.

Elle répondit :

« Comment donc ! C'est que je fume, moi aussi. »

Je lui donnai du feu. Elle alluma un de ces petits cigares de Géorgie, très légers, mais très odorants, et que les Espagnols appellent *mermillos*. Brune comme elle l'était, et bien qu'elle s'exprimât dans un anglais qui

m’avait paru impeccable, elle devait être un peu Espagnole, elle aussi. Je le lui demandai carrément.

Elle secoua la tête.

« Je ne crois pas… ou alors, ça remonterait à si loin ! »

John qui, depuis que le repas était terminé, s’était rapproché de plus en plus d’elle, avait fini par poser amoureusement son front sur ses genoux. Elle l’avait laissé faire. À présent, d’un geste pensif, elle lui caressait les cheveux.

Je me reculai quelque peu.

La main d’Ariane effleura la mienne.

« Que faites-vous ?

— Je ne veux pas vous déranger », fis-je avec une nuance de maussaderie.

Elle se borna à répliquer :

« Vous êtes un sot. Si vous me dérangiez, il y a longtemps que je vous l’aurais dit.

— Voilà qui me rassure, fis-je, essayant à mon tour de railler. D’ailleurs vous n’en aurez plus guère l’occasion. Il ne doit plus nous rester beaucoup de soirées à passer ensemble.

— Trois, exactement, dit John. On ne se sera connu que pour se séparer aussitôt.

— Trois jours encore ? D'où vient ce renseignement ? lui demandai-je. Du sergent conducteur, sans doute ?

— Oui. C'est vendredi matin, m'a-t-il dit, que le convoi va se diviser en deux, à un endroit qui s'appelle Norton Floover. Nous serons, nous, à la moitié de notre chemin. Deux cents milles à parcourir encore, environ. Et toi ? Combien t'en restera-t-il ?

— À peu près autant. »

Il eut un petit sifflotement.

« Évidemment, ce n'est pas rien. Que veux-tu, ça prouve une chose, mon pauvre vieux : c'est que nous ne sommes pas au bout de nos peines. Raison de plus pour maintenir le moral en bon état, hein ? Reprends de la bière, veux-tu ? Tu ne m'as pas dit si tu l'as trouvée à ton goût ?

— Elle est excellente, balbutiai-je, je te remercie. »

Cela me gênait, devant sa femme, de ne pas pouvoir lui dire : vous. J'avais l'impression que c'était elle que je tutoyais. Sa femme ? Mon Dieu, comme ce mot convenait mal à Ariane ! Il me paraissait monstrueux qu'il existât quelqu'un à qui elle eût donné le droit de l'appeler ainsi.

« Tout à l'heure, commençai-je donc, préférant dire n'importe quoi plutôt que de rester en proie à cet abattement, tout à l'heure j'ai cru comprendre que vous n'étiez pas encore très bien fixés quant au genre d'oc-

cupation auquel vous comptez vous livrer dans le Dakota. »

Ariane rit de nouveau.

« Bien fixés ? Pas fixés du tout, vous ai-je dit. Il sera toujours temps de nous en préoccuper, lorsque nous serons rendus. Voyez-vous, John et moi, nous avons au moins un avantage : les idées préconçues et les connaissances spéciales ne nous encombrent pas.

— Je serais curieux, dans ces conditions, de connaître l'outillage que vous emportez avec un programme aussi précis.

— L'outillage ? Pourquoi nous embarrasser inutilement ? Nous achèterons là-bas ce dont nous aurons besoin, quand nous saurons ce que nous voulons faire, pas avant. »

Si sa voix n'avait pas été si calme, j'aurais eu la certitude qu'elle se moquait de moi.

« De mieux en mieux ! dis-je. Alors, c'est là-bas que vous comptez faire vos emplettes ? Comment vous imaginez-vous le pays où vous vous rendez ? Allons, allons, répondez-moi, je vous prie : croyez-vous que tout cela soit sérieux ?

— Oh ! oh ! fit-elle avec douceur, surprise par cette véhémence inattendue, ne vous fâchez pas ! Sérieux, cela ? demandez-vous. Bien sûr que non, ça ne l'est pas. Je suis même persuadée du contraire. Mais que voulez-

vous, je n’y peux rien changer. Ni vous non plus, n’est-ce pas ? Dis-moi donc, John ? »

Elle venait de frapper sur l’épaule de son mari.

« Que penses-tu de ton ami, qui commence déjà à nous gronder ? Sais-tu que, pour ma part, je trouve ça très sympathique ? Et alors, monsieur, vous ne me répondez même pas ?

— Ça lui serait momentanément difficile, dis-je. Vous ne voyez pas qu’il dort comme un bienheureux.

— Quoi ! fit-elle. Il dort ? Mais c’est ma foi vrai. Il faut l’excuser.

— L’excuser, non, répliquai-je. Je l’envie. C’est beaucoup mieux.

— Vous l’enviez ? dit-elle. Je vous remercie. Voilà qui est flatteur pour le plaisir que vous prenez en ma société. Allons, voyons, mon petit John, c’est ridicule. Réveille-toi. »

Je m’interposai.

« Laissez-le donc. S’il dort ainsi, c’est qu’il en a besoin. »

Elle m’avait saisi le bras. Elle me le serra, en manière de remerciement.

« Vous avez raison. Que voulez-vous ? Ce n’est pas étonnant, s’il est fatigué, après des journées pareilles. Il n’est pas encore habitué, lui. »

Et je l'entendis murmurer, comme se parlant à elle-même : « Pauvre petit ! »

La singulière créature, n'est-il pas vrai ? Je m'y prends de mon mieux pour aider les autres à voir clair en elle, à se faire une idée aussi nette que possible d'un être que je n'ai jamais moi-même très bien compris. Pour quelqu'un d'aussi peu subtil que moi, seuls les actes existent réellement. Leurs mobiles, m'objectera-t-on, sont susceptibles de tellement d'interprétations différentes ! S'il me fallait entrer dans ce genre de considérations, je sens bien que je n'en sortirais pas. Ce serait une besogne au-dessus de mes forces. Il est donc bien entendu que je vais me borner à dire : « Voilà ! À cette période de ma vie, tel jour, telle chose a eu lieu ; tel autre, Ariane a dit ceci, a fait cela. » Qu'on ne m'en demande pas plus. Si je parviens à dresser ce tableau sans rien oublier, ce ne sera pas si mal, je crois.

Je ne la revis pas le lendemain. Toute sa journée, elle la passa dans son chariot, comme de coutume. John, avec qui je m'entretins, à la faveur de la première halte, m'apprit qu'elle se sentait assez fatiguée.

« C'est votre faute ! Vous vous êtes couchés trop tard hier soir, dit-il en riant. Cela me rappelle que j'ai à te présenter des excuses. Qu'est-ce que tu veux, je n'en pouvais plus ! Ariane, après ton départ, m'a laissé dormir. Devine l'heure qu'il était quand je me suis réveillé ? Plus de minuit. Et toi, quelle heure était-il, lorsque tu es parti ? Dix heures au moins ?

— Oui, à peu près.

— De quoi avez-vous pu parler, jusque-là ?

— Je ne sais pas. Il m'a semblé que nous n'avions pas parlé beaucoup. En tout cas, les minutes ne m'ont pas paru longues. »

Il prit cet air heureux qu'il avait chaque fois qu'il entendait quelque chose qui pouvait passer pour un compliment à l'adresse de la jeune femme.

« Avec elle, dit-il, c'est toujours comme cela. On ne fait pas attention au temps. Je te l'avais assez répété, que ce n'était pas une femme ordinaire. Franchement, comment la trouves-tu ?

— Elle est bien belle ! » murmurai-je.

Son visage s'épanouit davantage.

« N'est-ce pas ? »

La grande halte n'eut lieu qu'à la nuit tombante. J'avais passé ma journée à trier parmi mes provisions les plus dignes de figurer sur la nappe d'Ariane, puisqu'elle était ce soir-là mon invitée. J'étais occupé à les décharger, quand je vis John venir à moi.

« Ne prends pas toute cette peine, fit-il. Nous allons être seuls à dîner, toi et moi. Elle est vraiment trop fatiguée. »

Il devina ma déception.

« Allons, dit-il paternellement, viens au moins lui souhaiter une bonne nuit. »

Je le suivis jusqu'à leur chariot. La lueur d'une chandelle dansait faiblement derrière la bâche.

« Ariane, cria John, voici notre ami William. Dis-lui combien tu es désolée… »

Un des rideaux de cuir s'entrouvrit, livrant passage à un mince bras nu. J'eus une main à la hauteur de mes lèvres, la première main de mon existence que j'aie baisée, comme bien on croit.

Le lendemain, l'occasion me fut donnée de revoir Ariane plus tôt que je ne l'avais espéré, une occasion assez lugubre, d'ailleurs.

L'enfant d'un des futurs colons mourut, un bambin de deux ans. Le convoi s'arrêta. L'un de nous récita à la halte quelques prières, et on repartit. La fosse, à mon avis, n'avait pas dû être creusée à une profondeur suffisante. Pendant plus d'une heure, en effet, on continua à apercevoir l'endroit où l'on avait laissé le petit, à cause de l'énorme vautour grisâtre qui tournoyait au-dessus.

Ariane était descendue de son chariot pour assister à cette humble cérémonie. Elle n'avait pu faire autrement. Les compagnes des émigrants ne considéraient déjà pas d'un trop bon œil cette étrange voyageuse qui se tenait toujours à l'écart. Je ne la perdis pas de vue un seul instant, tandis que résonnaient la terre et les cailloux sur la

caisse à biscuits qui tenait lieu de cercueil. C'est un excellent moment pour observer un être, à condition qu'il ne se sache pas trop regardé. Elle, elle était très pâle, avec un imperceptible tremblement. Pas une fois, néanmoins, je ne vis ses lèvres remuer. Ce ne devait pas être une femme habituée à prier souvent.

« Quelle journée ! » murmura-t-elle, quand, le soir venu, elle vint s'asseoir entre son mari et moi, dans l'un des sites les plus désolés, les plus sinistres que nous eussions encore rencontrés, avec des scorpions qui sortaient de presque sous chaque pierre, et les chiens sauvages qui hurlaient.

Le dîner, que je m'étais efforcé de composer à son intention, la réconforta. Elle finit par sourire, par manger avec quelque appétit. Sur notre nappe-toile de tente se trouvaient groupés des échantillons de tout ce qui m'avait été donné de meilleur à Council Bluffs, deux semaines plus tôt, quand j'étais parti. Une marmelade de cerises surtout obtint les suffrages d'Ariane. Elle en reprit. Un peu de couleur était revenue à ses joues. Peut-être Madge, qui avait tenu à me préparer elle-même cette confiture, y aurait-elle apporté moins de soins, si elle avait su…

« Ariane, dit John, fatiguée comme tu l'es, il ne faudra pas te coucher trop tard aujourd'hui.

— Avoue plutôt que c'est toi qui as envie de dormir, fit-elle. Par pitié, un quart d'heure encore… C'est le seul moment où l'on peut respirer. »

Et s'étant tournée de mon côté :

« En outre, c’est notre avant-dernière soirée. Après-demain, à pareille heure, où serez-vous ? où serons-nous ?

— Encore ensemble, peut-être, répondis-je. Cela ne dépend que de vous.

— Comment cela ? fit John. Tu sais bien que c’est après-demain matin, à Norton Floover, que nous devons nous séparer. »

Je secouai la tête.

« Pas forcément. Il y a une chose que tu ignores, c’est que j’ai eu, cet après-midi, une très intéressante conversation avec le sergent.

— Et alors ?

— Et alors, il a été d’accord avec moi pour admettre ceci. En ce qui concerne les émigrants à destination de la partie centrale du Dakota, pas de changement. C’est bien après-demain, à Norton Floover, qu’ils doivent nous quitter. Mais tous ne vont pas de ce côté. Il y a sept ou huit chariots, dont le vôtre, qui se dirigent vers la rivière Cheyenne, à l’ouest du territoire en question. Un examen attentif de la carte nous a permis de constater que ces derniers ont intérêt à suivre encore pendant quelque temps la route de l’ouest, jusqu’aux premiers contreforts des Rocheuses. Saisis-tu ? »

Il paraissait indécis.

« Est-ce que cette nouvelle combinaison allonge notre itinéraire primitif ?

— Pas d'une journée. Vous continuez à marcher vers l'ouest, au lieu d'aller vers le nord, voilà tout.

— Et ça nous permet de passer avec toi combien de jours de plus ?

— Trois ou quatre, environ.

— Et la route ? Sais-tu si… »

Il hésitait. Ce n'était pas l'homme des promptes résolutions. Ariane lui coupa la parole.

« Ton ami, tu le penses bien, ne prendrait pas la responsabilité de nous imposer un surcroît de fatigue, quel que puisse être le plaisir qu'il éprouve en notre société. »

Je la regardai silencieusement. Elle sourit :

« Eh bien, fit-elle, voilà une question décidée. C'est gentil à vous de vous être occupé de nous ainsi ! »

IV

Ariane et John ! Il ne faut pas s'attendre à rencontrer dans la destinée antérieure de ces deux êtres, quelque chose d'extraordinaire, d'exceptionnel. Les détails médiocres y abondent, au contraire. C'était une suite d'événements, somme toute, assez banale qui les avait liés l'un à l'autre, et lancés dans l'aventure qui les faisait cheminer présentement à mon côté.

Cette histoire, la leur, je ne l'ai connue que plus tard, par petits morceaux, comme on dit, et non pas tout d'un coup, ainsi que je vais, avant d'aller plus loin, essayer de la raconter. J'aurais pu, je crois, la tenir de John, si j'avais voulu m'en donner la peine. Mais, pour tout ce qui touchait à Ariane, il se serait montré probablement plus réservé qu'elle-même ne le fut, au fur et à mesure que, sans préméditation, je pénétrai dans la confiance de la jeune femme. « Comme il faut que cette confiance soit grande, me disait-elle, pour que j'en arrive ainsi à divulguer un secret qui ne m'appartient qu'à moitié ! Mais, du jour au lendemain, ce secret peut être trahi par quelqu'un d'autre. La vérité peut vous être révélée par un étranger qui nous aura connus autrefois. Voilà précisément ce que je ne veux pas. C'est par nous, et par nous seulement, que vous vous êtes acquis le droit d'apprendre ce qui nous concerne. Par nous, c'est-à-dire par moi. Lui, le cher petit, vous l'avez deviné, il ne vous renseignerait pas comme il convient. Avec sa manie de vouloir me faire

meilleure et plus belle, il se chargerait de tous les péchés de la Chrétienté. Or, cela, je ne le veux pas non plus, ni pour lui, ni pour moi. Pour lui, qui ne mérite pas qu'on lui jette exclusivement la pierre ; pour moi, qui n'ai pas besoin de cette transfiguration-là. C'est telle que je suis que j'ai toujours désiré qu'on m'aime, et non comme se plaît à m'imaginer la cervelle d'un pauvre enfant. »

Je ne crois pas qu'elle ait appartenu à un rang social très relevé. Je n'ai pas l'impression non plus qu'elle ait jamais exercé une profession, du moins une profession bien définie. Des femmes comme cela, n'est-ce pas, il en a toujours existé, même dans des villes plus rigoristes que ne l'était la Nouvelle-Orléans, dont Ariane était originaire, et où elle vécut jusqu'à vingt-huit ans avant d'aller habiter Springfield, en compagnie d'un planteur de tabac, son protecteur du moment, qui venait de transporter le siège de ses affaires dans cette dernière cité.

C'était à Springfield – Springfield du Missouri, non de l'Illinois, naturellement – qu'elle avait connu John, et qu'ils s'étaient épousés. On va voir dans quelles circonstances elle avait été ainsi amenée à se séparer de Mr. Josuah, le richissime planteur en question.

John était le plus jeune. Elle ne fit aucune difficulté pour me dire son âge à elle : trente-deux ans. Cela faisait partie de son programme de franchise un peu rude, attitude qui me convenait assez, car j'avais à lui en servir tout autant. Confidence aussi importante, elle m'apprit

en outre qu'Irving était son nom et pas celui de son mari : « Le sien, il ne se reconnaît plus le droit de le porter. Quel crime a-t-il donc commis ? demandez-vous. Son crime ? Oh ! c'est bien simple : il m'a aimée. Maladroitement, j'y consens ; mais il m'a aimée tout de même, et quand on avance dans la vie, on s'aperçoit que ce n'est pas rien. On m'aurait bien fait rire, il y a dix ans, époque où j'étais loin d'être une jeune personne très émotive, si l'on était venu m'affirmer que l'amour qu'un être prétend avoir pour vous finit par lui créer un droit au vôtre. C'est ce dont pourtant, figurez-vous, j'ai été obligée de convenir depuis… »

Je prenais un air dégoûté.

« Je n'aimerais pas énormément bénéficier d'un sentiment pareil, disais-je. Ça ressemble beaucoup plus à une aumône qu'à autre chose, ne trouvez-vous pas ? »

Elle avait alors un sourire qui me faisait baisser la tête, et qui, je présume, devait à peu près signifier :

« On verra peut-être, quelque jour, si vous n'êtes pas homme à vous contenter encore de moins que cela… »

Impossible d'en disconvenir, quelle histoire navrante et touchante, tout ensemble, ç'avait été ! Dès qu'il l'avait aperçue, il l'avait aimée, et il avait commencé à lui faire une cour discrète, la cour d'un petit provincial de vingt-cinq ans, qui n'est pas une brute, et qui a reçu une bonne éducation. « Ce jour-là, il faisait froid et beau, et j'avais un châle jaune et rose. C'est pour le coup que vous

m'auriez prise pour une Espagnole, si vous m'aviez vue me draper là-dedans ! » Voilà ce qu'elle se plaisait à me raconter, quelques mois plus tard, durant les belles soirées de Catharona. À peine eut-il réussi à se faire un peu écouter d'elle qu'il lui proposa de l'épouser. Naturellement, elle l'envoya promener, de façon gentille d'ailleurs, et émue tout de même, comme quelqu'un qui ne s'est pas toujours entendu tenir un langage aussi respectueux. Auparavant, néanmoins, en femme de tête, elle s'était renseignée sur son compte. Mr. Josuah, sans y voir à mal, lui avait appris une partie de ce qu'elle avait besoin de savoir. Employé de la Banque d'État, à la succursale de Springfield, le jeune homme y était bien noté. Un assez bel avenir s'ouvrait devant lui. Mais enfin, pour le moment, il ne gagnait que quelque chose comme quatre-vingts dollars par mois. « À peu près le quart de ce que je te donne seulement pour tes robes ! » dit à Ariane, avec un bon gros rire, ce brave Mr. Josuah, qui était tout l'opposé d'un avare, mais qui tenait à ce qu'on ne l'ignorât pas.

Qui fut surpris, ainsi qu'on pense, dans ces conditions, ce fut Ariane, lorsqu'un soir, tandis que Mr. Josuah était à son club, elle reçut la visite d'un John bizarre, porteur d'un petit écrin de maroquin brun. Il restait au ciel assez de lumière pour permettre à Miss Irving de s'émerveiller du contenu du petit écrin : un diamant comme elle n'en avait jamais reçu encore. Le drôle de garçon que ce John ! Les illégitimes faveurs qu'Ariane, sans vaine hypocrisie, lui avait accordées presque aussitôt, avec la pensée que ses idées de mariage n'y survivraient pas, n'avaient pas suffi à le satisfaire. C'était le

résultat contraire qui avait été obtenu, très exactement. Il n'avait plus qu'une seule idée, la décider à devenir sa femme. Qu'est-ce que vous voulez ? il fallait bien qu'elle s'en rendît compte, il l'aimait, il l'aimait comme personne ne s'était avisé de le faire jusqu'alors.

Quinze jours plus tard, l'ayant vu revenir avec une broche ornée d'un diamant presque aussi coûteux que le premier, elle ne put s'empêcher de manifester, en même temps que sa joie, quelque inquiétude. Elle ne parla point à John, bien sûr, des quatre-vingts dollars mensuels. Elle se borna à lui faire comprendre qu'elle se doutait qu'on ne couvrait pas d'or les jeunes fonctionnaires de la Banque d'État.

« Je ne veux pas que tu te prives pour moi », acheva-t-elle.

Il rougit, puis sourit, d'un air supérieur.

« Il ne faudrait tout de même pas trop oublier que j'ai une famille, dit-il. Si je ne pouvais compter que sur ce que je gagne à la Banque, en effet !... »

La famille de John, parbleu ? Voilà un élément auquel Mr. Josuah avait eu tort de ne pas songer... Ensuite, quand il fut trop tard, Ariane devait, sans difficulté, admettre le tort qu'elle avait eu alors elle-même : s'être contentée d'une explication aussi vague, n'avoir pas refusé les cadeaux que le jeune homme avait continué à lui apporter quelque temps, très exactement jusqu'à l'avant-veille du jour où Mr. Josuah, en train de faire honneur à son breakfast, s'était mis à dire, avec son bon sourire innocent :

« Et alors, ton petit camarade de la Banque, tu sais…

— Qui ? John ?

— Oui, John.

— Eh bien ?

— Eh bien, il vient d'être arrêté. »

C'était, décidément, une créature à part que cette Ariane, et bien faite pour déconcerter ceux qui la connaissaient, ou plutôt qui ne la connaissaient pas. Affolé à la pensée du scandale, Mr. Josuah s'était pour toujours éclipsé. Elle demeurait seule, avec cet enfant en prison, et la perspective d'y aller elle aussi peut-être… Les tribunaux, à cette époque, dans le Missouri, étaient implacables pour le délit de recel, ainsi que pour les pauvres femmes de mœurs réputées désormais faciles, du moment que personne n'est plus là pour les cautionner. Au risque, je ne dis pas seulement de sa quiétude, mais même de sa liberté, Ariane fit ce qu'elle jugea de son devoir de faire : elle commença par rester. Elle vendit tous ses bijoux, non pas ceux que lui avait offerts John, et que la Banque avait fait immédiatement saisir, mais ceux qu'elle tenait du vieux planteur évaporé, et de quelques admirateurs plus anciens. Cela ne produisit pas une somme considérable. Il s'avéra que les cadeaux de ces messieurs n'étaient pas tous de toute première qualité. Ce n'était pas la peine, vraiment, que chacun d'eux représentât un souvenir rabaissant ou triste. Ariane me disait, au long de nos tardives causeries dans la prairie :

« C’est à partir de l’instant où je ne les ai plus sentis dans mes tiroirs qu’il m’a semblé que j’avais le droit de respirer. » Ceux du timide prisonnier étaient certes les plus beaux de tous. Il n’était pas besoin de cette révélation supplémentaire pour qu’Ariane comprît l’étendue de la dette qu’à son insu et malgré elle, elle avait contractée envers lui.

Elle l’épousa dans sa prison. C’est une situation qui favorise le mariage, dont elle simplifie les frais et les formalités. La fameuse famille de John, qui ne cherchait qu’un prétexte pour ne plus le voir, fut heureuse qu’on le lui fournît, et de se débarrasser de lui tout à fait. Mais combien il fut plus heureux, lui, que cette hideuse nichée de petits bourgeois racornis, le jour qu’embrassant Ariane, sur le front cette fois, il eut enfin la permission de l’appeler sa femme ! Sa femme, le pauvre petit, il devait mourir en prononçant ce mot-là. À partir de ce moment, jusqu’à celui de sa mise en liberté, il n’eut plus à s’occuper de rien. Il lui avait dit qu’il voulait s’en aller très loin, pour très longtemps, dans le Grand Ouest de préférence. Elle l’avait approuvé, sans lui annoncer qu’elle était décidée à partir avec lui. Il était en paix, maintenant. Il savait qu’elle veillait à tous les détails. Il était sûr, le jour de sa libération, de la trouver là. Elle y fut, dès la première heure, en effet.

Il sortit de prison à son bras, titubant un peu, comme quelqu’un qui vient d’être gravement malade. Pour lui permettre de reprendre, sans brusquerie, contact avec le grand air, elle le conduisit à la campagne, dans un paysage d’arbres et d’eaux, chez un ménage de Nègres

qu'elle avait eus à son service, et qui étaient les seules relations qu'elle eût conservées. Ils y passèrent une huitaine de jours, leur lune de miel, le temps pour elle de mettre la main aux derniers préparatifs avant le départ du convoi… Lorsque je fis leur connaissance, on s'en souvient, il allait y avoir trois semaines de cela. Depuis, ils avaient suivi le conseil que je leur avais donné. Au lieu de bifurquer à Norton Floover, avec le premier groupe de colons qui marchaient vers le nord, ils avaient, pendant soixante milles environ, continué leur route en direction des Montagnes Rocheuses. Les sommets de celles-ci commençaient à monter dans le ciel, à l'horizon. Nous en étions à la veille du jour où nous allions, cette fois, définitivement nous quitter. À moins que, peut-être…

« J'ai peur de franchir les limites de la discrétion, dis-je à Ariane, interrompant ainsi un débat engagé déjà lors de la halte de midi.

— Tu sais bien que tu n'as pas de crainte à avoir de ce côté, fit John affectueusement. Nous savons que tu ne songes qu'à notre intérêt.

— Justement ! C'est votre intérêt que je n'arrive pas à voir là-dedans.

— En quoi ne l'apercevez-vous pas ? demanda Ariane.

— Mais, je vous le répète, dans cette obstination à préférer, pour vous y installer, le Dakota à tout autre territoire.

— Quel autre territoire, par exemple ?

— Ça, c’est une question différente. On pourrait chercher… »

Elle secoua la tête.

« Vous voyez bien. Nous aussi, nous avons cherché, avant de quitter Springfield, fit-elle. Je ne dis pas que le Dakota soit un choix merveilleux. Mais aucun nom ne vous est venu, spontanément, à nous proposer en échange, n’est-ce pas ? Alors ?… Et puis peut-être y a-t-il une part de superstition dans mon cas. Quand on a pris une décision, je crois qu’il vaut mieux s’y tenir. Autrement, on ne sait plus ; il n’y a pas de raison pour que cela finisse. »

Je haussai les épaules.

« Si c’est là l’unique motif que vous avez à me donner, laissez-moi vous dire que tout cela est un peu enfantin. Voyons, voulez-vous encore une fois m’écouter ? »

Elle ne répondit pas. John, lui, nous regardait tour à tour l’un et l’autre. On devinait qu’il se rangeait par avance à notre décision.

« Vous me dites, poursuivis-je, avec une chaleur qui moi-même m’étonna, vous me dites que ce choix, vous l’avez fait avant votre départ de Springfield. Belle explication ! Je voudrais, moi, qu’on me dise une chose : qui est-ce qui a bien pu vous guider ? Car, ceci en passant, je me méfie pas mal de votre compétence, et encore plus de celle de John. Eh bien, il vous aura donné un joli conseil,

celui que vous avez consulté. Savez-vous comment en effet on l'appelle, la région que vous avez élue entre toutes, dans votre Dakota bien-aimé ? On l'appelle la région des Mauvaises Terres, un nom bien encourageant, n'est-ce pas ? Et savez-vous pourquoi elle l'a reçu en partage, ce délicieux petit nom-là ?

— Je m'imagine, répliqua-t-elle, que ce n'est pas parce que les terres dont il s'agit sont des modèles de fertilité. »

J'éclatai de rire.

« Oh ! oh ! s'il n'était question que de cela ! Mais il y a une raison bien autrement intéressante. Vous devriez pourtant tous les deux être capables de la deviner. Allons, donnez-vous la peine de réfléchir. Comment se nomme-t-elle, la rivière par laquelle il est arrosé, votre futur paradis terrestre ? Vous ne vous en souvenez pas ? La rivière Cheyenne, voyons !

— Et alors ? fit-elle.

— Comment, alors ? Ce nom vous laisse indifférente ? Vous n'avez jamais entendu parler des Indiens qu'il sert à désigner ? Ce sont des tribus qui ne passent point pour très sociables. Il est bon, me semble-t-il, que vous en soyez informés. »

Elle eut une moue de lassitude.

« Oh ! mon Dieu, là ou ailleurs ! N'y en a-t-il point partout, des Indiens ? Vos Cheyennes sont-ils donc beaucoup plus cruels que les autres ?

— Admettons qu'ils le soient autant. Cela ne justifie pas, je le répète, votre entêtement. Écoutez-moi, je vous en prie ! Est-ce que vous ne comprenez donc pas ?… »

Certes oui, elle avait compris. Par un miracle d'intuition, elle venait de deviner que c'était à elle, à elle seule que je voulais parler ; d'elle seule que j'attendais une décision qui ne souffrait plus de retard.

« John, ordonna-t-elle négligemment, pense donc à mettre le couvert. Nous pourrons fort bien continuer à discuter, tout en dînant. »

John obéit avec empressement ; il se dirigea vers le chariot, arrêté à une vingtaine de pas.

« Parlez, maintenant, me dit Ariane. C'était bien, n'est-ce pas, ce que vous désiriez ?

— Écoutez, répétai-je, et j'avais peine à raffermir ma voix devenue subitement tremblante, écoutez, et ne vous fâchez pas. Je vous jure de ne jamais chercher à savoir que ce que vous voudrez bien me confier. Mais ce n'est pas ma faute si j'ai cru deviner quelque chose. Ne me dites pas si c'est vrai, ou si c'est faux, écoutez ! Parmi les gens qui partent pour le Grand Ouest, il en est qui cherchent moins à s'enrichir qu'à disparaître un temps de la scène du monde. C'est du moins ce que je me suis laissé dire… Pour atteindre ce but, croyez-vous qu'on soit mieux au Dakota qu'au Colorado ? »

Elle n'avait pas bougé.

« Pourquoi ? demanda-t-elle, après un silence, me parlez-vous du Colorado ?

— Pourquoi ? répliquai-je précipitamment. Comme si vous ne l'aviez pas deviné ! Pourquoi ? Mais parce que, au Colorado, vous serez moins exposés aux embûches d'une existence à laquelle rien ne vous prépare, ni vous, ni lui. N'est-ce donc rien que de se dire que toujours, là-bas, il y aura un être dont l'unique souci sera de veiller sur vous deux ? »

Ma propre exaltation m'effrayait. Voilà donc où j'en étais arrivé en si peu de temps, vis-à-vis de cet homme et de cette femme, que je ne songeais, huit jours plus tôt, qu'à tenir à l'écart de mes projets.

Ariane continuait à se taire.

« Eh bien, lui dis-je, que répondez-vous ?

Elle eut un geste de détresse.

« Je ne sais pas, fit-elle. Tout ceci est si grave, si inattendu ! Vous en rendez-vous compte ? C'est trois destinées qui vont se jouer à la fois. »

Elle était en train de fouiller dans la poche de sa vareuse de cuir mauve. Elle en retira une pièce de monnaie.

« Qu'allez-vous faire ? m'écriai-je.

— Chut ! murmura-t-elle, un doigt sur les lèvres. Ce n'est pas moi, c'est le sort qui va décider.

— Mais c'est insensé, mais c'est ridicule ! »

Elle me sourit doucement.

« Mais non, mais non, vous exagérez. Ce n'est pas si insensé que cela. Voyez, je vais jeter en l'air cette piécette. Si c'est face, hurrah, alors, hurrah pour le Colorado ! Si c'est pile, eh bien, nous n'en parlerons plus, et ce sera le Dakota. Attention ! Une, deux… Voilà ! »

Je poussai un cri de triomphe.

« Face ! face ! nous avons gagné !

— Face ? oui, c'est vrai », constata-t-elle avec beaucoup de calme.

Nous nous regardâmes tous les deux, moi encore sous le coup de l'émotion, elle avec un air d'ironie qu'elle ne cherchait pas à dissimuler.

« Qu'avez-vous ? finis-je par lui demander.

— Que voulez-vous que j'aie ? répondit-elle. Ce serait plutôt à moi à vous poser cette question. Allez, allez, ne mentez pas ! Vous m'en voulez de ne pas me montrer plus joyeuse.

— Et quand cela serait ! dis-je, un peu aigrement.

— Un enfant, fit-elle, un enfant, voilà ce que vous êtes ! Encore plus que John, ce qui n'est pas peu dire ! Alors, n'est-ce pas, vous avez pu vous figurer une seule minute que j'aurais suivi l'ordre du sort, si sa réponse n'avait pas été celle que j'attendais de lui ? Mais enfin, il a été gentil. Il vaut mieux que tout ait été régulier… »

Je ne l'écoutais plus qu'à peine. J'étais pour ma propre part en train de songer que si Ariane avait poursuivi sa route vers le Dakota, ce n'eût pas été, je le crois bien, vers le Colorado que j'aurais, moi, continué à me diriger.

V

On n'avançait qu'avec d'extrêmes difficultés. Une dizaine de milles par jour, voilà ce que nous parcourions maintenant tout au plus. Il ne devait guère y avoir loin d'une semaine que nous avions aperçu, barrant soudain toute la partie occidentale du ciel, les premiers contreforts des Rocheuses. Dans l'azur lavé par la nuit, elles avaient surgi un matin, comme une étrange armée moutonnante et rougeâtre, avec des contours si fantastiques, si mal arrêtés, que nous les avions prises d'abord pour des nuages. Lorsqu'il n'avait plus été possible de nous refuser à admettre que c'étaient elles, nous nous étions tus, presque épouvantés.

Durant les trois journées qui avaient suivi, elles n'avaient pas eu l'air de se rapprocher. C'était vraiment à ne pas y croire. Et puis, tout à coup, le paysage s'était mis à se modifier. L'herbe avait disparu. Elle avait fait place à une revêche végétation de cactus clairsemés, d'arbustes en cierges, de poussiéreuses plantes grasses. Aux lièvres, aux antilopes et aux chiens sauvages de la prairie avait succédé une affreuse espèce de quadrupèdes écailleux, qui tenaient mi de l'iguane, mi du marcassin. Ils surveillaient, de leurs yeux vitreux, notre passage, installés comme à la fenêtre dans les trous des rochers que nous côtoyions. Et des serpents comme s'il en pleuvait, bien entendu, les uns fuyant dans les fourrés, les autres, pareils à de vilaines anguilles noires, endormis sur les

berges craquelées des torrents ! L'eau qui sortait de ces gorges à peu près à sec était à peine buvable. Avec elle, les bœufs eux-mêmes faisaient des façons. Elle formait des flaques bourbeuses où ils venaient s'affaler pesamment pendant les haltes. Ils en ressortaient les jarrets grouillants de sangsues épaisses comme des limaces et qu'il fallait que nous leur enlevions à la pointe de nos couteaux, tellement elles étaient accrochées, les garces !... Tout cela était véritablement fort déplaisant.

Au cours de ces étapes démoralisantes, je ne cessais de regarder Ariane à la dérobée. J'avais beau me répéter que, dès que nous commencerions à nous élever sur les rampes qui conduisent aux hauts-plateaux, toute cette nature rébarbative se transformerait, les ruisseaux couleraient de nouveau clairs et frais, l'air redeviendrait respirable, la faune et la flore plus accueillantes, hélas ! je ne réussissais pas à me rassurer. Le spectacle de ce pauvre visage qui se creusait chaque jour un peu plus, augmentait, de façon toujours plus cruelle, le sentiment d'une responsabilité que j'avais assumée si légèrement. Sans doute, ces remords auraient été moindres si j'avais été, dès alors, au courant des épreuves que la jeune femme avait eu auparavant à supporter. J'aurais été plus rassuré, si j'avais su que ce n'était pas uniquement aux malencontres du voyage qu'il fallait attribuer cette dépression contre laquelle elle luttait d'ailleurs avec une si surprenante énergie, ne consentant à s'avouer vaincue que lorsqu'elle ne pouvait plus faire autrement... Quant à John, inutile d'en parler. Je n'eus pas, un seul instant, à me préoccuper de lui. Il ne s'était probablement jamais senti plus heureux. Que lui importait où nous allions ! Il

était tout à la joie de sa liberté reconquise, tout à l'allégresse d'être auprès d'Ariane nuit et jour, de la couver de regards si pleins d'amour que c'était tout juste si, par moments, j'en arrivais à maîtriser mon exaspération.

« Qu'est-ce que tu vas faire de nous ? me demandait-il parfois néanmoins, avec un sourire un peu anxieux.

— En ce qui te concerne, il y a une chose qui me console, répondais-je. Quel que soit l'ouvrage auquel je t'emploierai, je suis certain d'avance de ne pas éprouver de déception.

— Comment cela ?

— Oui. Imagine-toi le cas où je m'apercevrais ensuite que tu avais plus de dispositions pour tel ou tel autre travail ! Mais je crois que, sous ce rapport, je n'ai rien à craindre, n'est-ce pas ? »

Il riait de bon cœur, sans protester, ainsi qu'il l'aurait pu, car en le traitant avec cette sévérité, je savais que je n'étais pas tout à fait équitable. Depuis que nous nous connaissions, s'appliquant de son mieux à toutes les besognes que comporte la tâche quotidienne de l'émigrant, John n'avait pas cessé de réaliser des progrès. Il n'hésitait plus sur les rations à donner à ses mules et il avait besoin de moitié moins de temps pour les bâter ou les mettre à l'entrave, pour atteler son chariot et le dételer. Une constatation, surtout, dans cet ordre d'idées, m'avait été agréable. John montait à merveille à cheval. Je m'en étais rendu compte du premier coup, le jour où, assez traîtreusement, je lui avais proposé, à la faveur d'une halte, de piquer un petit galop sur *Black Boy*, le fa-

meux étalon que je devais à la munificence du père Curtiss. Sans être ce qu'on appelle un animal redoutable, Black Boy n'en appartenait pas moins à cette catégorie de chevaux qui devinent instantanément qu'ils ont une mazette sur le dos et qu'on écharperait alors plutôt que de les empêcher d'en profiter pour rire un moment. Or, John était sorti tout à fait à son honneur de la petite plaisanterie en question. Il montait évidemment un peu trop comme un homme de la ville. Mais c'est un défaut qui se corrige et, qu'en tout cas, j'ai toujours, pour ma part, préféré à la prétendue expérience de certains de nos caracoleurs de prairie, qui ne vous ont pas leurs pareils pour claquer en cinq secs une bête de prix. Ainsi qu'on voit, il y avait donc là pour John un énorme atout, étant donné le genre d'existence auquel je le destinais. Je m'étais gardé, naturellement, de le féliciter quand, un peu courbaturé tout de même, il était descendu de Black Boy, de sorte qu'il continuait à ignorer les espoirs que je fondais sur lui de ce fait. Son humilité demeurait intacte, et c'était toujours de la même façon que se terminaient les entretiens comme celui que je viens d'évoquer et où je n'avais pas pour coutume de couvrir le cher garçon de louanges.

« Je ferai de mon mieux, me disait-il, tu le sais bien. Mais, quoi qu'il arrive, ça ne m'empêchera jamais de penser que ç'aura été une bien grande chance, pour elle et pour moi, de te rencontrer. »

Elle ? Elle était, j'aime à le croire, à peu près aussi de cet avis. Il n'eût tenu qu'à elle, pourtant, de m'en faire la

confidence, à la faveur de ces tête-à-tête nocturnes, qui devenaient de plus en plus fréquents entre nous. Sous prétexte de lui apprendre à se tirer d'affaire tout seul, c'était à John que j'abandonnais de plus en plus, quand venait l'heure de la halte, le soin de notre installation. Comme il se dispersait alors, le troupeau des choses que, dans la journée, je m'étais fait le serment de dire ! Les poignantes minutes que j'ai vécues là ! Je me sentais devenir le jouet des sortilèges de l'altitude. Les montagnes commençaient à être si hautes que le bivouac, de plus en plus vite, se trouvait plongé dans la nuit. Le bruit des cascades, chaque soir, allait augmentant. Chaque soir, les constellations étaient plus brillantes ; mais leur nombre, au fur et à mesure que le firmament se rétrécissait, chaque soir allait décroissant.

Autant John, dans le fond de son cœur, se souciait peu de savoir en quoi consisteraient ses futures occupations, autant Ariane s'en inquiétait pour lui et pour elle. Elle passait son temps à me questionner à ce sujet.

« Soyez donc tranquille, lui répondais-je. Vous ne vous mettiez pas tant martel en tête, quand il s'agissait pour vous du Dakota. Pourquoi être moins confiante, maintenant ? Savez-vous que ce n'est pas aimable pour moi ?

— Vous me demandez pourquoi ? rétorquait-elle. Il ne faut pas être bien sorcier pour le deviner. J'ai l'impression que nous avons pris envers vous un engagement, l'engagement de nous montrer dignes de la confiance que vous nous avez témoignée, quand vous avez décidé de nous venir en aide. Nous ne voulons pas être

un poids mort dans votre existence, un obstacle dans le combat que vous allez quotidiennement avoir à livrer, là-haut.

— Encore une fois, soyez en paix, répétais-je. Je ne suis pas un homme si bon, si désintéressé, croyez-le. Si j'ai tellement insisté pour vous décider à venir avec moi au Colorado, c'est que j'y ai vu mon avantage, je vous prie d'en être assurée.

— Vous avez de la chance, disait-elle. Cet avantage-là, quel est-il ? Je voudrais bien le voir, moi aussi.

— Comptez-vous pour rien la tranquillité d'esprit que me procurera votre présence près de moi ? Je peux être malade. J'ai le droit d'espérer que vous me soignerez.

— Vous avez ce droit. Mais ne m'avez-vous pas parlé à plusieurs reprises d'un colon installé là-bas, et pour lequel vous avez une lettre de recommandation ? N'avez-vous donc pas l'intention de vous établir chez lui, ou du moins dans le voisinage ? Il serait cependant pour vous d'un secours que, nous, nous ne pourrons jamais vous apporter.

— Oh ! faisais-je, je connais ce genre de philanthropes-là. Le particulier dont il s'agit ne sera pas autrement ravi de mon arrivée. Et de mon côté, si je peux parvenir à me passer de lui le plus tôt possible… Car, tout de même, il y a une considération qu'il ne faut pas négliger, et vous ne devriez pas me contraindre ainsi à mettre les points sur les i.

— De quelle considération voulez-vous parler ? »

Je répondais, baissant la voix, car je voyais John qui, sa besogne accomplie, revenait vers nous en sifflotant.

« Réfléchissez donc. Le bonhomme en question, le père Butler, pour ne pas le nommer, doit avoir largement dépassé la cinquantaine. Admettez-vous que je puisse avoir des raisons de préférer à cette compagnie-là celle de quelqu'un du même âge que moi, et aussi, pourquoi ne pas l'avouer, d'un sexe quelque peu différent ? »

Elle souriait, de ce sourire où il y avait tant de choses.

« Cela, oui, murmurait-elle, je l'admets évidemment. »

Notre file de voitures était réduite désormais à sa plus simple expression : cinq chariots seulement, y compris le mien et celui de John et d'Ariane. Les trois premiers allaient nous quitter dès le lendemain, car leurs propriétaires avaient pour projet de s'établir au pied des Rocheuses, sur les bords de la Rivière Républicaine, un drôle de nom pour un honnête cours d'eau, n'est-ce pas ? Sur la mauvaise carte avec laquelle je me guidais, tous les vocables commençaient d'ailleurs à devenir extravagants. Les mots américains étaient rares. Les autres étaient tous des mots espagnols. N'y aurait-il eu que ce détail qu'il aurait suffi pour nous faire comprendre à quel point l'univers dans lequel nous étions en train de pénétrer menaçait d'être différent du nôtre. J'avais d'ailleurs

gardé cette remarque pour moi, estimant de mon devoir d'éviter tout ce qui eût pu causer une inquiétude quelconque à mes compagnons.

La carte dont je viens de parler était mon œuvre. C'est dire suffisamment que le mal qu'elle m'avait donné était supérieur à sa valeur. Je l'avais dressée d'après celle du sergent. Celui-ci nous avait quittés depuis six jours déjà, emmenant avec lui vers le nord la majeure partie du convoi, celle qu'Ariane et John auraient dû suivre, s'ils ne s'étaient pas décidés en faveur du Colorado. Ce sergent était un homme plein de ressources, vétéran des guerres contre les Indiens, et qui connaissait son affaire comme pas un. Par exemple, il n'avait jamais circulé dans cette région-ci des Rocheuses. Il ne put donc me renseigner que par ouï-dire sur la contrée où nous nous rendions. Des détails qu'il me fournit, d'ailleurs, il n'y en a pas un qui, à l'expérience, se soit révélé inexact.

« Vous me dites, m'avait-il expliqué, que le ranch vers lequel vous vous dirigez s'appelle Isquilar, et qu'il est situé sur la rivière Santa Cruz, à quarante milles environ de Daphné City. On peut vous montrer ça. Voilà, sur ma carte, la rivière Santa Cruz. Voilà Daphné City, à droite, comme vous voyez, de ce nœud de montagnes, qui sont parmi les plus hautes des Rocheuses, et qu'on appelle les monts Ponsonby. Les pistes qui vous conduiront là-bas ne sont pas autrement défectueuses ; c'est du moins ce que m'a affirmé, il y a six mois, mon collègue Pilgrim, de Fort Patterson, qui les a parcourues plus souvent que nous ne le ferons jamais, vous et moi. Que je vous parle aussi, tant que j'y suis, de Fort Patterson.

Vous l'apercevez ici, à la limite du Wyoming et du Colorado. C'est la garnison de ce fort qui est chargée, en principe, de la surveillance des Pawnies et des Arapahos, les tribus Peaux-Rouges des territoires où vous vous rendez. Je vous souhaite de n'avoir jamais besoin contre elles de ces messieurs de Fort Patterson, car ils sont bien loin, dans le nord, ainsi que vous le pouvez constater. Mais les Indiens dont je vous parle n'ont pas la réputation d'être parmi les plus féroces. On doit, paraît-il, arriver à ne pas trop mal s'entendre avec ces gaillards. Il paraît aussi qu'on ne peut pas en dire autant de nos compatriotes de Daphné City, des gens de sac et de corde peuplant un caravansérail de cauchemar auquel je ne sais quel farceur a donné ce nom, qui est celui d'une très jolie bourgade de l'antiquité, à ce qu'on prétend. Mais qu'est-ce que vous voulez ? il est difficile d'exiger des particuliers qui viennent dans l'Ouest qu'ils soient tous des prix de vertu. Ah ! à ce propos, j'ai quelque chose à vous dire. Oui, il s'agit de la petite dame du chariot n° 8, à laquelle vous semblez vous intéresser, et qui va avec vous au Colorado. »

Il m'avait parlé à l'oreille. Je l'avais remercié, le brave garçon, en lui serrant chaleureusement la main.

« Sur ce, bonne chance, hein ? C'est entendu, je vous le promets. Si le service m'appelle un jour dans les environs de Daphné City, je pousserai une petite pointe jusqu'à Isquilar. On ne sait jamais. »

Les trois chariots qui, le jour que j'ai dit, firent halte définitivement au bord de la Rivière Républicaine, appar-

tenaient à d'honnêtes cultivateurs du Kentucky, qui avaient été ruinés par les inondations. C'étaient les seuls émigrants avec qui nous nous fussions liés, pendant ces interminables semaines. Il y avait parmi eux le jeune ménage dont le bébé était mort dans les circonstances que j'ai rapportées. Deux autres familles, du Kentucky également, installées là depuis deux ans, et qui n'avaient pas l'air mécontent de leur sort, les attendaient. Le lieu était loin d'avoir mauvaise apparence : une vallée bien abritée, d'immenses prairies un peu marécageuses à mon goût pour l'élevage du cheval, mais qui pouvaient être parfaites pour les autres bestiaux, une terre noire et grasse où devait pousser comme par enchantement tout ce qu'on voulait bien se donner la peine de semer, un lac ridé par la brise crépusculaire, et sur lequel, avec douceur, l'immense soleil rose descendait…

« C'est bien joli, cet endroit, fit John.

— Oui, répéta Ariane, d'un ton pensif, c'est bien joli. »

Je la regardai. Elle baissa les yeux avec brusquerie, ne voulant pas m'y laisser lire la question qu'elle avait été sur le point de poser : « Pourquoi aller plus loin ? Pourquoi ne pas demeurer ici ? » Oui, pourquoi, en effet ?

Un instant, je faillis lui dire : « Vous avez raison, restez ! Laissez-moi ! Je ne suis pas certain de ce que vous allez trouver là où je vous entraîne. Et quand même ce serait vers un véritable paradis que je vous conduirais, il vaudrait encore mieux que je vous dise : restez ! Ce n'est en effet ni des hommes, ni de la nature que risque de ve-

nir le péril que nous devons le plus redouter, c'est de nous-mêmes, de la singulière association qui nous unit, et que tout devait nous dissuader de former, du bizarre lien qui nous enserre, et que demain il sera trop tard pour tenter de rompre… » Parler de la sorte, non pas à John, le pauvre enfant, mais à Ariane, qui m'eût compris, c'eût été le devoir, c'eût été la sagesse ; la sagesse pour eux, le devoir pour moi… Mais, déjà, il n'était plus en mon pouvoir de tenir ce langage, ni d'écouter cette voix…

Nous passâmes en compagnie des émigrants cette dernière soirée. Ils nous en avaient adressé la prière timidement. En temps ordinaire, je n'aurais accepté que de fort mauvaise grâce. Tout ce qui risquait de me frustrer de mon tête-à-tête de chaque soir avec Ariane m'était odieux. Ce soir-là, cependant, je ne fis rien pour essayer de demeurer seul avec elle. Et je crois qu'elle non plus, elle n'y aurait pas tenu plus que moi.

Nos deux chariots s'ébranlèrent le lendemain, bien avant le lever du soleil. Nous avions supplié nos hôtes de ne pas se lever pour assister à notre départ. Mais ils ne comprirent pas que nous étions guidés moins par le désir de ne pas les réveiller que par la crainte de diminuer, avec de tels adieux, une énergie qui ne nous avait jamais été si nécessaire. Lorsque nous nous mîmes en route, ils étaient tous là.

Comme nous finissions de prendre congé, j'eus la surprise de voir Ariane à cheval à côté de moi. Je reconnus la bête qu'elle montait, une assez belle jument ale-

zane, propriété de l'un des émigrants, avec qui elle avait dû la veille négocier le marché.

Rapidement, je sellai moi-même Black Boy, et l'enfourchai. La lune était encore là. Elle éclairait de sa lueur lassée les parois blanches comme neige de l'étroit défilé rocheux dans lequel nous allions entrer. John était en tête, devant le premier chariot.

Ariane gardait le silence. Au bout d'environ un quart d'heure, ce fut moi qui parlai.

« Cette jument n'est pas laide, fis-je. Vous avez eu raison de l'acheter. Je vous en aurais donné le conseil, si je m'étais douté que son propriétaire voulût la vendre.

— Je lui ai acheté aussi une mule, dit-elle. Ils n'ont plus besoin de toutes leurs bêtes, maintenant qu'ils sont arrivés à destination. Nous, au contraire, nous allons être sans cesse en montagne. John m'a dit que vous craigniez de voir nos mules se fatiguer. Alors, comme j'ai pensé que, pour les relayer, vous n'auriez pas manqué de nous donner une des vôtres…

— Pour la mule aussi, dis-je, vous avez bien fait. À présent, me permettrez-vous de vous exprimer mon avis, sur un autre sujet ?

— Volontiers. De quoi s'agit-il ? dit-elle, un peu étonnée.

— Eh bien, j'ai comme l'idée que vous ne devez pas avoir, malgré tout, une grande compétence pour les em-

plettes de ce genre. La prochaine fois, vous aurez intérêt à m'en charger.

— Je ne demande pas mieux. Mais je ne veux pas abuser…

— Vous n'abuserez pas. Prêtez-moi, une minute encore, votre attention. L'autre jour, du côté de Marmor City, avant que je ne me joigne à la colonne, vous avez déjà, paraît-il, procédé à un achat de ce genre. Et il paraît aussi…

— C'est le sergent du convoi, fit-elle, je le parie, qui vous a raconté tout cela ?

— On ne peut rien vous cacher… Et il paraît aussi que vous avez, au moment de payer, exhibé un portefeuille bourré de banknotes, cela sous le nez d'individus qu'il est préférable, en règle générale, de ne pas trop induire en tentation. Je serais curieux de savoir si vous finirez par vous rendre compte du genre de pays dans lequel vous êtes en train d'excursionner. »

Elle rit.

« Quel indiscret que ce sergent ! Malheureusement, il a exagéré. Après mes deux acquisitions d'hier, s'il reste encore mille dollars dans ce fameux portefeuille, c'est le bout du monde, vous savez ; ils sont les derniers vestiges d'une splendeur qui a de fortes chances de ne jamais renaître… Tout de même, vous avez raison… Hop ! Tenez ! »

Sous la lumière de la lune, je la vis me lancer à toute volée quelque chose que je réussis, bien de justesse, à rattraper. C'était le fameux portefeuille.

J'avais l'air si déconcerté qu'elle rit de plus belle.

« J'aurais fini certainement par le perdre, dit-elle. Comme de tout le reste, soyez donc assez aimable pour vous en charger ! »

VI

Le télégraphe, comme bien on pense, ne fonctionnait pas encore à cette époque au Colorado. Aussi fûmes-nous fort surpris de l'événement qui se produisit quelques jours après notre entrée sur le territoire de ce nom, surpris, et j'ajoute même, en ce qui me concerne, un peu troublé.

Le matin de notre départ, juste quand le soleil se leva, nous pénétrâmes dans les montagnes. Nous ne devions plus en sortir désormais. Si nous y étions entrés de nuit, nous aurions probablement ressenti davantage le poids de notre soudaine solitude. Mais les fraîches nuances de l'aube nous environnaient de bonheur. Nous avions l'impression d'être en route pour quelque adorable partie de campagne. John allait devant. Il fredonnait un de ces vieux airs nègres de la Louisiane qui donneraient à un prédicant du Massachusetts envie de danser la rumba. Ariane souriait de sa joie. Elle ne pouvait être heureuse, décidément, qu'à la condition qu'il le fût lui-même. Je crois que je n'avais aucune illusion à conserver à cet égard. Cela n'excluait d'ailleurs pas notre bonne entente, ni même nos entretiens seule à seul, auxquels elle paraissait se complaire de plus en plus. Mais tout cela demeurait subordonné à la sympathie que, dans mes rapports avec lui, je continuerais à témoigner à John. Remarquez que la chose ne souffrait pas, pour l'instant du moins, de difficulté, puisque cette sympathie,

avait existé entre nous dès le premier contact, et qu'il n'était pas question pour moi de la mesurer à un garçon qui la méritait à tous points de vue. Mais j'avais beau me gourmander, il y avait des moments où John m'agaçait un peu, par exemple lorsque je le voyais, avec sa carrure de gaillard grand comme père et mère, aussi grand que moi en tout cas, prendre des manières d'enfant, et poser sa tête sur les genoux d'Ariane, afin de se faire dorloter. De quoi avais-je l'air, moi, pendant ce temps ? Et ce qui alors, ma parole, m'agaçait encore plus, c'est que je n'avais pas l'autorisation d'exprimer mon mécontentement, ni même de le laisser voir. John aurait pu pourtant remarquer la tête que je faisais, que diable ! Ce fut Ariane, qui, une fois, s'en aperçut. Elle m'en accusa de la froideur pour tout le reste de la journée, tandis que lui, elle le fit, bien entendu, bénéficier d'une recrudescence de tendresse. Le nigaud, qui n'avait rien vu, prit ça pour de l'argent comptant. Jusqu'au soir, il ne cessa de chanter. J'avais beau lui dire aigrement que toute cette musique risquait d'effaroucher les mules, ce qui pouvait présenter certains ennuis dans les endroits où le sentier, dominant de mille pieds l'abîme, se rétrécissait, vous pensez comme il en tenait compte ! Et puis quoi ? Il avait bien raison d'être joyeux ! Elle l'aimait, et il le savait. J'aurais voulu, de cet amour-là, ne voir que le côté quasi maternel. Ça m'aurait arrangé, comme on dit. Mais à quoi bon chercher à me leurrer de la sorte ? Elle l'aimait, et je le savais… Tout ceci pour vous expliquer qu'il y avait des moments où j'avais tout de même le droit de ne pas être de très bonne humeur.

Qui n’a pas vu, ces matins-là, Ariane à cheval, ignorera toujours ce que c’est que la grâce. Je ne regardais qu’elle de tout l’immense et clair paysage qui nous entourait. Espagnole ? Bien sûr, qu’elle l’était, et pas d’une origine si lointaine que cela, j’en avais la conviction à présent. Le vent des cimes qui lui rebroussait la chevelure découvrait largement son front. Elle avait une selle de velours violet et noir et des brides festonnées à pompons de mêmes couleurs, noirs comme son amazone et violets comme sa casaque de cuir. À l’arçon de sa selle, un chapeau de même velours que celui de sa robe était accroché, un chapeau à vaste bord, relevé, sur le côté droit, par une cordelière d’argent. Je ne le lui ai jamais vu mettre. Seulement, le soir, quand l’air rafraîchissait, il lui arrivait de nouer autour de sa chère tête un foulard que, le reste du temps, elle gardait entortillé autour du poignet.

La première fois qu’il me fut donné de l’apercevoir caracolant en cet équipage, je ne pus m’empêcher de lui en faire compliment, Dieu sait avec quelle émotion dans la voix. Elle avait haussé les épaules, contente tout de même, au fond, et tapotant jupe et casaque, aux endroits où cuir et velours, ainsi que je l’ai dit, on s’en souvient, paraissaient légèrement défraîchis :

« Tout ce qui subsiste de ma magnificence ! » avait-elle murmuré avec un sourire où il y avait juste ce qu’il fallait de mélancolie.

Je voudrais que ceux qui m’ont bien compris, bien écouté, me disent ce qu’ils en pensent : pouvais-je, dans

ces conditions, faire autre chose que songer à elle, que sans cesse me demander : « Pourquoi a-t-elle agi de telle façon, pourquoi de telle autre ? Pourquoi a-t-elle parlé de telle manière, pourquoi de celle-là ? » Le soir de la journée à laquelle je viens de faire allusion, profitant d'une minute où je me trouvais seul avec John, je me rappelle avoir hésité longtemps avant de lui poser, avec une fausse désinvolture, la question que voici : « Pourquoi Ariane ne m'a-t-elle pas dit plus tôt que ça lui ferait plaisir de monter à cheval ? Du moment qu'elle possédait l'équipement nécessaire, tu penses si je lui aurais prêté Black Boy ! C'est un animal que je ne proposerais pas à une écuyère de rencontre. Mais, elle, elle me paraît s'en tirer comme toi et moi. » J'aurais, certes, mieux fait de me taire. John avait pris l'air gêné de celui qui sait que la réponse à laquelle on l'oblige va être une leçon pour l'imprudent qui l'a questionné. « Je présume, avait-il fini par dire, qu'elle a préféré attendre le moment où nous ne serions plus que tous les trois. Elle tenait sans doute, surtout, à ne pas blesser les gens du convoi. Il y en avait qui n'avaient que trop tendance à s'imaginer que nous affections des habitudes opposées aux leurs. » Évidemment ! C'était la sagesse même. J'aurais dû vingt fois y penser ! En revanche, du même coup, je comprenais maintenant les raisons de leur joie à tous deux. Ils étaient seuls, ils étaient libres. Ils ne réfléchissaient pas aux périls qui pouvaient être la rançon de cet isolement, de cette liberté. Ou alors, s'ils y songeaient, c'est qu'ils mettaient en moi, pour y parer, une confiance flatteuse, bien sûr, mais dont l'excès même commençait à m'effrayer quelque peu.

En attendant jamais encore un aussi prodigieux spectacle ne s'était offert à mes yeux. La contrée où nous avancions, tantôt s'évasait en plateaux, tantôt se rétrécissait en gorges. Mais gorges et plateaux avaient ceci de commun qu'en les traversant, pas une journée, pas une heure, nous ne nous arrêtions de monter. Cette considération mise à part, c'était inouï comme variété. Les belles prairies d'émeraude subitement s'amenuisaient pour venir aboutir à de gigantesques couloirs de roches multicolores superposées. Je crois qu'il y avait là toutes les nuances de la création. C'étaient des roses pâles, des verts nacrés, des vermillons, des indigos, des jonquilles, étendus par couches parallèles, le long des parois verticales qui s'élevaient à une altitude si démesurée qu'elles ne laissaient plus apercevoir là-haut, tout là-haut, au-delà du domaine des aigles, qu'un minuscule ruban sinueux et bleu, qui était le ciel. Toutes ces tranches de couleurs étaient nettes, séparées, comme appliquées par un peintre en bâtiment consciencieux qui aurait pris soin, avant de commencer, de tracer son travail à l'équerre et à la règle. Lorsque les rayons du soleil couchant venaient s'engouffrer dans ces énormes défilés privés de toute végétation, ces murailles vertigineusement lisses avaient des teintes de cuivre ardent, d'or en fusion. Le torrent qui grondait en bas prenait l'aspect d'un fleuve de lave. La poussière d'eau qui s'en élevait en colonnes d'embruns devenait pareille à une fumée de volcan. D'autres colonnes, de pierres, celles-là, se hissaient du fond de l'abîme jusqu'au firmament. Brillant successivement de tous les reflets du métal, semblables aux tuyaux du plus monumental des orgues, elles passaient, à mesure que le

jour déclinait, du réséda sanglant du bronze au lilas cruel de l'acier. Mais quel concert infernal sortait de cette boîte à musique ! C'était à vous démolir le tympan. Nous étions contraints d'échanger par signes nos impressions. Et puis, presque subitement, voilà que tout s'apaisait. C'était comme si la rivière, cause de cet effroyable vacarme, avait tout à coup disparu. Elle avait dû plonger momentanément dans quelque monstrueuse crevasse souterraine… Libérés pour un temps de l'étreinte des roches, nous la retrouvions en effet quelques heures plus tard, au clair de lune, dans une prairie, coulant paisiblement sous un dôme d'arbustes, douce, polie, apaisée.

Je parlais tout à l'heure des périls dont le risque, à mesure que nous progressions, ne faisait que croître, non à cause de cette nature si menaçante cependant, mais à cause des hommes. Ce n'était pas parce que nous n'en rencontrions point qu'il fallait conclure à leur absence. Or, rien n'est plus démoralisant que ces présences invisibles, que ces fantômes qu'on sent ramper autour de soi, que ces yeux qui vous épient dans l'ombre, que cette douille de revolver encore toute encrassée de poudre, que cette foulée dans les herbes qu'on voit, une à une, se redresser. À l'imminence de ces dangers, j'avais fait allusion plus d'une fois devant John et Ariane, non que je tinsse, comme on l'admettra aisément, à les alarmer, mais pour ne pas les laisser s'exposer à de terribles réveils, en leur permettant de s'endormir dans une quiétude qui me paraissait folle. Je n'avais eu, je dois le dire, aucun succès avec mes vaticinations. On les écoutait poliment, mais les événements ne s'arrêtaient pas de les démentir. Jamais voyage, positivement, ne s'était déroulé

selon un rythme plus placide. Certes, notre but n'était pas encore atteint ; mais enfin, depuis une semaine que nous avions quitté les autres émigrants, nous avions bien franchi la moitié du chemin, et cela sans avoir rencontré âme qui vive. On m'avait bien prévenu que la route que nous suivions n'était pas fréquentée. Mais déserte à ce point, tout de même, je ne l'aurais pas cru. Ce vide qui renaissait perpétuellement devant nous devenait à la longue monotone. Et quand je dis monotone, c'est inquiétant qui se rapprocherait davantage de la vérité.

Les dernières journées, – devions-nous le préférer ou nous en plaindre ? – allaient d'ailleurs être plus mouvementées que les précédentes…

« Et ceci, qu'en penses-tu ? demandai-je avec un accent de triomphe agressif.

— Qu'est-ce que c'est ? » dit John.

En même temps, il jetait un coup d'œil sur l'objet que je venais de ramasser, un morceau de journal froissé, maculé de glaise, à peu près illisible naturellement, mais enfin, qu'on le voulût ou non, un morceau de journal.

« Eh bien !

— Comment, eh bien, tu ne vois donc pas ?

— Mais oui, mais oui, je vois, un fragment du *Hartford Herald*. Et alors, qu'est-ce que tu crois que ça prouve ? Qu'il y a dans les environs d'ici des gens originaires du Connecticut, n'est-ce pas ? C'est bien leur droit,

de lire le *Hartford Herald*, je suppose. Dis donc, entre parenthèses, il ne date pas d'hier, ce numéro.

— Tu espérais peut-être en trouver un d'aujourd'hui, ricanai-je, avec les trois mille milles qui séparent le Colorado du Connecticut.

— Je ne dis pas cela, fit-il, conciliant. Mais encore une fois, qu'est-ce qu'elle prouve, ta trouvaille ? Vaut-elle la peine que tu te mettes dans cet état-là ? »

Ariane s'était approchée. Je me tournai vers elle.

« Voulez-vous, dis-je avec ironie, essayer d'expliquer à monsieur que cette découverte, ainsi que la douille de revolver trouvée ce matin, prouve qu'il y a des gens qui sont passés par ici il n'y a pas très longtemps, et que de fortes chances existent pour que ces gens-là soient des Blancs ?

— Et puis, après ? fit John de plus en plus placide, tandis que j'éprouvais, moi, beaucoup de difficultés à conserver mon sang-froid.

— Bien. Tâchez en outre de lui faire comprendre ceci : il y a des présomptions encore plus fortes, si les possesseurs du journal et de la cartouche sont des Blancs, pour que ce soient des gens de Daphné City, c'est-à-dire une catégorie d'individus que d'honnêtes voyageurs comme nous, surtout lorsqu'ils sont accompagnés d'une femme, ont les meilleures raisons du monde de ne pas désirer rencontrer. »

John eut son sourire le plus innocent :

« Je n’ai jamais prétendu le contraire, moi. Je voudrais seulement savoir un peu à quoi m’en tenir. Hier, quand j’ai déniché ce petit bout de cuir brodé de verroteries, tu en as aussitôt conclu que les Indiens étaient dans le voisinage, et que nous n’achèverions pas notre journée sans être scalpés. Aujourd’hui qu’il s’agit de compatriotes à nous, c’est la même histoire. Et lorsque nous ne rencontrons personne et que nous ne découvrons rien du tout, c’est alors que tu te montres le plus alarmé. Il faudrait pourtant s’entendre. En outre, écoute-moi donc. Je viens d’en lire un passage ou deux, de ton *Hartford Herald*. Il m’a fait l’effet d’un journal qui a de très bonnes idées, très bien pensant.

— Je ne souhaite qu’une chose, fis-je, vexé, c’est que tu puisses continuer longtemps à rire de mes précautions. En attendant, je te serais reconnaissant d’éviter de te livrer cet après-midi à ton petit divertissement d’avant-hier. »

L’avant-veille, en effet, John, se plaignant de l’ordinaire composé presque exclusivement de conserves, avait tiré un coup de fusil sur une antilope, et l’avait abattue. Mais la détonation de son arme, répercutée par les innombrables échos, avait bien dû être entendue à six ou sept milles à la ronde.

Je complétai ma recommandation :

« Je crois tout de même que c’est plus prudent. Qu’en penses-tu ?

— Je le crois aussi », dit Ariane.

John leva les bras au ciel.

« Je veux bien, moi. Je veux tout ce qu'on veut. Mais alors, tant pis pour le menu ! »

Le surlendemain de cette journée, nous vîmes s'ouvrir devant nous un défilé assez étroit, où coulait une belle rivière très rapide, aux eaux vert foncé, remplies de plaques de neige d'un blanc éclatant. C'était la rivière Santa Cruz. Les énormes montagnes, toutes blanches sous le ciel bleu, qu'on apercevait au nord-ouest, étaient donc les monts Ponsonby. Nous étions plus avancés que je n'aurais cru dans notre expédition. Daphné City devait être encore moins loin que je ne me l'étais figuré.

« Maintenant, dis-je à John et à Ariane, après avoir fait arrêter un instant nos chariots, notre premier soin va consister à chercher un gué, conformément au conseil que je tiens du sergent. Il nous faut en effet franchir la rivière sans tarder. Nous nous trouvons en ce moment sur la rive gauche, c'est-à-dire sur la même rive que Daphné City, que nous serons obligés de traverser, si nous continuons notre route de ce côté. Or, à quoi bon risquer de compromettre un voyage si bien commencé ? J'aime mieux ne pas tenter le diable, et éviter, puisque c'est possible, ce repaire de coupe-jarrets. »

Le soir tombait. Il allait être temps de choisir un endroit pour la halte. J'étais en train de m'entretenir avec Ariane des incidents de la journée, lorsque je constatai que nous n'avancions plus. À droite et à gauche, les montagnes qui formaient les murailles de notre défilé

s'élevaient toutes noires dans le ciel de turquoise pâle, où un mince croissant de lune commençait à se balancer.

« Qu'y a-t-il ? » criai-je à John, dont c'était le tour d'être en tête, et à qui incombait, par conséquent, la responsabilité de cet arrêt.

Je n'entendis pas de réponse, mais je le vis qui venait vers nous, sans se presser autrement, d'ailleurs, avec l'air que je lui connaissais bien, l'air qu'il avait lorsqu'il méditait quelque plaisanterie.

« Qu'est-ce que c'est ? »

Il prit sa mine la plus contrite.

« Faut-il nous réjouir ? Faut-il nous inquiéter ?

— Nous inquiéter ? Pourquoi ? demandai-je.

— Oh ! fit-il, parce que, cette fois, plus moyen d'en douter. Il y a de braves gens qui nous attendent sur la route. Et des Peaux-Rouges, encore, si mes yeux ne m'ont pas trompé. »

John avait raison. Des Indiens étaient là. Et il était hors de doute aussi qu'ils nous attendaient.

Ils nous guettaient, pour mieux dire. Ils étaient deux, à cheval l'un et l'autre, aussi immobiles que des statues, si immobiles même que je les pris une seconde pour des blocs de roche qui auraient ressemblé terriblement à des cavaliers. À un quart de mille environ, leurs diadèmes de plumes en dents de scie se profilaient sur le ciel, un ciel

qui, de vert groseille, était en train de devenir vert olive, avec une incroyable rapidité.

« Que faut-il faire ? » demanda John.

Le timbre de sa voix me plut. C'est à la faveur de circonstances de ce genre qu'on juge les êtres. Celui-ci pouvait être un enfant, dans les événements ordinaires de la vie. Dans les autres, il était un homme, je vous prie de le croire, un homme, un vrai, c'est-à-dire quelqu'un à qui des gens comme moi trouveront toujours du plaisir à tirer leur coup de chapeau.

« Que faut-il faire ? répéta-t-il. Faut-il continuer ? »

Mon cheval hennit. L'animal ! Un des chevaux des Indiens lui répondit du haut de sa roche. D'un rapide regard, je calculai la distance qui nous séparait d'eux. Quelles que fussent leurs intentions à notre égard, qu'eux-mêmes fussent seuls ou suivis de beaucoup d'autres, les dés étaient jetés. Il ne nous eût servi de rien de reculer désormais.

Je dis à John :

« Oui, tu peux continuer ».

VII

« Ils viennent vers nous », dit Ariane.

C'était vrai. Descendues de leur socle rocheux, les deux statues équestres s'avançaient à notre rencontre. C'étaient, non des Pawnies, mais des Indiens Arapahos, à l'impassible profil de bronze, aux cheveux bleu-corbeau, au front ceint du fameux diadème de plumes noires et écarlates. Ils portaient des chemises de cuir frangées, et serrées autour de la taille par une épaisse ceinture recouverte de verroteries, des guêtres de drap, écarlates également, et des brodequins de peau de buffle à peine tannée. Ils étaient armés de vieux fusils démodés, mais admirablement entretenus. À l'arçon de leur selle, ils avaient le rouleau de cordes des chasseurs de chevaux.

Dépassant nos chariots, je m'étais porté en avant. Ariane m'avait suivi. Quand ils ne furent plus séparés de nous que par une vingtaine de pas, les Indiens, d'un mouvement identique, mirent pied à terre. Maintenant, ils demeuraient là, immobiles, barrant le sentier, sans rien d'ailleurs de provocant ni d'hostile dans leur attitude. En tout cas, ils n'étaient que deux. C'était toujours un point de gagné.

« C'est curieux, murmura Ariane, on jurerait qu'ils étaient au courant de notre passage. »

Je ne pus m'empêcher de hausser les épaules.

« Au courant ? Je voudrais bien savoir qui les y aurait mis !

— Ce qu'il y a de certain, dit-elle, c'est qu'il y en a un qui désire vous parler. Voyez plutôt ! »

Elle ne se trompait pas. L'un des cavaliers, s'inclinant légèrement, venait de m'adresser la parole.

« Que dit-il ? fis-je, désappointé. Qu'est-ce que c'est que ce baragouin ? »

Bien entendu, mon homme ne savait pas un mot d'anglais. Il ignorait tout autant les dialectes indigènes de l'Iowa et du Wisconsin, les seuls dont je possédasse moi-même une pratique satisfaisante.

Je me tournai vers Ariane.

« La conversation risque de manquer d'intérêt, lui dis-je.

— Peut-être, fit-elle. Voulez-vous cependant m'autoriser à essayer de lui faire répéter sa phrase.

— À votre aise, bien que je me demande comment vous allez vous y prendre. »

Elle ne répondit pas. Sans se démonter, elle s'était approchée de l'Indien. Elle lui adressa quelques mots. Je vis le visage de l'homme s'éclairer. Il parla à son tour, se servant du même langage hérissé de syllabes sifflantes et rauques.

« Quel est ce miracle ? fis-je, à la fois surpris et vexé. Et qu'est-ce que c'est que cette langue mystérieuse, dans

laquelle vous paraissez vous entendre si bien tous les deux ?

— Une langue très peu connue, dit Ariane en riant, assez usitée cependant à la Nouvelle-Orléans, mon pays d'origine : l'espagnol, tout simplement ; un espagnol déformé par la prononciation locale, voilà tout. C'est assez naturel, dans une contrée qui, hier encore, appartenait au Mexique. Il y a une chose beaucoup plus extraordinaire, croyez-moi : c'est que ces braves gens savent comment vous vous appelez.

— Qu'est-ce que vous dites ? Ils savent mon nom ?

— Parfaitement. Celui-ci vient de me demander, en vous désignant, vous et John, si l'un de vous s'appelle William Evans, et lequel des deux.

— C'est invraisemblable.

— C'est vrai, pourtant. »

Elle rit de nouveau.

« Voilà que vous êtes déjà tout ce qu'il y a de plus avantageusement connu dans le pays. Daignez agréer mes bien vives félicitations.

— C'est invraisemblable, répétai-je, abasourdi.

— Que voulez-vous que je vous dise ? fit-elle, reprenant son sérieux. Il y a là une énigme dont on doit tout de même pouvoir finir par trouver l'explication. Pour ma part, je n'en vois qu'une : ces deux Indiens doivent être au service de l'ami chez qui vous vous rendez. Il les dé-

pêche au-devant de vous pour vous souhaiter la bienvenue.

— Samuel Butler ? m'écriai-je. Impossible ! Comment aurait-il été informé ?…

— Je n'en sais pas plus que vous à ce sujet, dit Ariane. Et pourtant mon explication est la bonne, j'en suis certaine à présent. Les deux hommes viennent de sa part. Vous n'avez donc pas remarqué comme ils ont salué son nom, en vous l'entendant prononcer. »

Elle avait raison. La mimique des Indiens ne pouvait plus laisser aucun doute.

« Assurément, dis-je à Ariane, vous avez deviné. Mais encore une fois, comment Samuel Butler a-t-il pu savoir… ?

— Voilà, répondit-elle, qui va, je pense, vous éclairer là-dessus. »

En même temps, elle me désignait une lettre, une lettre que le cavalier avec qui elle avait parlé venait de retirer de sa ceinture, et qu'il me tendait.

C'était une surprise que je devais à la sollicitude de mon futur beau-père. La date de mon départ du Council Bluffs avait été fixée un bon mois à l'avance, et cela, je m'en souvenais fort bien maintenant, sur les instances du vieux Curtiss. Immédiatement, à l'insu de toute la famille, il avait écrit à son ami Samuel une lettre qui lui an-

nonçait mon arrivée. Cette lettre avait donc ainsi pu être acheminée à la faveur du convoi précédent.

J'étais en train d'achever la lecture de celle qui m'était adressée par ledit Samuel, une lettre tout à fait gentille, ma foi. J'étais bien jeune quand Butler avait dû quitter Council Bluffs à destination du Grand Ouest, mais je me souvenais néanmoins admirablement de lui. On ne pouvait certes pas prétendre qu'il fût un modèle de douceur et d'amabilité. Il était même très exactement le contraire. J'ai connu des ours gris dont les manières auraient pu passer pour engageantes à côté des siennes. Mais dans la lettre que son Indien venait de me remettre, pour la première fois de sa vie, sans doute, il avait fait des frais. Et puis, morbleu, il y avait ces deux braves types, qu'il avait songé à envoyer au-devant de moi ; qu'on le veuille ou non, cela aussi, c'était tout de même une attention.

« N'empêche, dis-je à Ariane, en achevant de lui lire, ainsi qu'à John, le billet en question, n'empêche que le phénomène aurait pu veiller à me choisir des messagers parlant un peu mieux l'anglais. Comment serions-nous, eux et moi, parvenus à nous entendre, si vous n'aviez pas été là ? Vous n'allez plus continuer à répéter, je l'espère, que vous ne pourrez jamais m'être d'une quelconque utilité. Et ça ne fait que commencer, vous savez. Ces gentlemen doivent en effet avoir à nous raconter des choses de l'intérêt le plus palpitant. Vous allez nous servir d'interprète pendant le dîner, un dîner auquel j'ai l'intention de les inviter tous les deux. Il me semble qu'ils

ne l'ont pas volé, les braves bougres. Qu'en pensez-vous ?

— À merveille, fit John, battant des mains. J'ignore ce que la suite des événements nous réserve. Il y a en tout cas une chose dont nous n'aurons pas le droit de nous plaindre : notre premier contact avec les Indiens. »

Les deux envoyés de Butler acceptèrent sans se faire prier mon invitation, l'air néanmoins un peu étonné de la bienveillance qui leur était témoignée ainsi. Il était en outre visible que la présence d'Ariane et de John constituait pour eux un second motif de surprise. Leur maître ne leur avait parlé que d'un seul voyageur, et voilà qu'ils en rencontraient deux de plus. Des trois, d'ailleurs, il était facile de se rendre compte que ce n'était pas à Ariane qu'aillait le moins leur sympathie. La jeune femme presque tout de suite avait trouvé le moyen d'avoir raison de leur réserve. Elle savait déjà leurs noms, leurs noms de serviteurs, bien sûr, pas leurs noms ancestraux, que des guerriers qui se respectent ne livrent pas comme cela, au bout de cinq minutes de conversation. Le plus âgé, celui qui m'avait apporté la lettre, s'appelait Ornez. L'autre, Pablo.

« Qu'est-ce qu'il lui prend ? » fit John, interdit, comme Pablo, à l'improviste, venait de le saisir par le bras.

Nous venions de choisir, pour la halte de la nuit, un endroit convenablement abrité. John qui, tout l'après-midi, avait médité de nous confectionner un plat de sa

façon, était aussitôt parti chercher du bois sec. À présent, il battait le briquet.

« Qu'est-ce qu'il y a ? répéta-t-il.

— Il y a ceci, lui dit Ariane, après avoir, brièvement, interrogé l'Indien ; des gens rôdent, paraît-il, dans les environs, des gens à qui nous n'avons que fort peu intérêt à signaler notre présence.

— Des Indiens ? »

Elle secoua la tête.

« Non ! pas des Indiens. »

Je m'étais, à mon tour, approché de Pablo. Le doigt tendu dans la direction du nord-ouest, je lui demandai :

« Daphné City, n'est-ce pas ? »

Laconiquement, il répondit :

« Oui, Daphné City. »

Le lendemain, dans la matinée, nous franchîmes sans encombre la rivière Santa Cruz, à un gué qu'Ornez nous indiqua. Quelques heures plus tôt, au moment du lever du soleil, je m'étais aperçu que son compagnon avait profité de la nuit pour s'éclipser.

« Je n'aime pas beaucoup ce genre de disparition, dis-je à Ariane. Ne pourriez-vous demander à celui qui reste s'il sait ce que le second est devenu ? »

Elle eut vite fait de me transmettre les explications de l'Indien.

« Sa réponse est parfaitement logique, ajouta-t-elle. S'ils sont venus à votre rencontre, c'est afin de permettre à l'un de nous servir de guide, et à l'autre de prendre les devants pour prévenir son patron de notre prochaine arrivée. »

Une minute, elle parut hésiter. Puis, elle me dit :

« Combien de journées de marche avons-nous encore, jusqu'à Isquilar ? »

Isquilar, c'était, je crois l'avoir mentionné, le nom de la ferme de Samuel Butler.

« Jusqu'à la ferme elle-même, trois jours, répondis-je. À présent, dès après-demain, nous pénétrerons sur les terres du vieux. Vous vous rendez compte de leur étendue. Il est vrai que le yard n'a pas dû lui revenir très cher, par ici.

— Il viendra peut-être au-devant de vous, lui aussi, dit-elle.

— Ça m'étonnerait. Rappelez-vous ce qu'il a écrit dans sa lettre : qu'il a beaucoup de travail en ce moment. Il nous a envoyé ses Indiens, c'est déjà bien beau. Il ne faut pas, je vous ai prévenue, vous attendre à vous trouver en face d'un professeur de belles manières. »

Elle se tut. Ce n'était pas la première fois que je devinais son appréhension quant à l'accueil qui allait leur être réservé à tous deux par mon hôte. Moi-même, à me-

sure que le temps passait, je crois que je me sentais de moins en moins tranquille à cet égard.

« À part cela, ce n'est pas un méchant homme, vous savez », crus-je néanmoins de mon devoir de lui dire.

Elle ne releva pas ma phrase. Il me sembla seulement l'avoir entendue murmurer :

« Trois jours ! Plus que trois jours ! Comme cela aura vite passé ! »

Oui, et plus vite encore que je n'aurais cru ! Dieu sait pourtant si je m'étais fait du souci pendant ce voyage, si j'avais eu hâte qu'il fût terminé ! Maintenant, je m'en rendais compte, c'était la fin de mon bonheur que j'avais souhaité. Nous ne parlions guère, Ariane et moi, du moment où nous allions nous quitter. John, en revanche, qui n'avait pas les mêmes raisons que moi de se taire, ne cessait d'y revenir pour le déplorer. « Et puis, après tout, lui arrivait-il d'ajouter, c'est bien trop bête ! Je ne vois pas pourquoi nous nous en irions comme ça, nous d'un côté et William d'un autre ! » Une fois, sortant de son mutisme, Ariane avait répondu : « Tu oublies que ton ami ne va pas habiter chez lui, mais chez un étranger. Même s'il désirait nous trouver du travail dans l'exploitation où il se rend, il ne serait pas libre de le faire. Il faut nous souvenir de cela. » Pas libre ? J'avais protesté. « Tout de même, avais-je dit, je ne suis pas un enfant qu'on mène en lisières. Le père Butler n'a aucun droit sur moi. Et s'il me plaisait… » Ariane n'avait pas insisté. Moi non plus, hélas !

Moi non plus. Car, comme l'on pense, je n'étais pas sans avoir réfléchi. J'avais eu, je vous prie de le croire, des minutes de lucidité, au cours desquelles j'avais bien vu qu'elle était inéluctable, cette séparation à laquelle nous ne faisions plus que penser désormais. Qu'on ne s'imagine pas en effet qu'il ne m'était pas arrivé de juger ma conduite. Mieux que personne, je savais ce qu'elle avait d'insensé, d'abord, mais surtout aussi de répréhensible. Le triste visage de Madge, si on se figure qu'il n'avait pas hanté mes nuits ! Et puis, tout de même, dans cette histoire, c'était l'argent de son père qui faisait les frais… Voilà ce que je me disais, à certaines heures. À d'autres, au contraire, j'étais déchaîné. Je me méprisais de tant d'enfantine résignation. L'argent de son père ? Allons donc ! Depuis vingt années que je trimais à peu près pour rien chez ce vieux brigand, j'aurais pu m'en payer, et des mules et des chariots, et même des revolvers Colt, si j'avais voulu ! C'était Jef Curtiss qui était mon débiteur, voilà la vérité ! Non, non vraiment, je n'étais qu'un âne pour m'embarrasser de scrupules de cette sorte… Et Madge ? dira-t-on. Eh bien, quoi, Madge ? Elle m'aimait ? Possible ! Mais si, moi, j'en aimais une autre… Ce sont tout de même des choses qui se sont vues… Oui, mais cette autre, elle n'était pas libre… Alors ? Alors quoi ? Eh bien, qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ! Ce sont des choses également… Voilà, oui, voilà où j'en étais arrivé.

Enfin, tout cela allait finir ; même si Ariane et John réussissaient à s'installer dans les environs d'Isquilar, je ne la verrais plus tous les jours. De loin en loin, seulement. Cela vaudrait mieux, beaucoup mieux… Et puis, il

me resterait le travail, le travail qu'on aime rarement pour lui-même, n'est-ce pas, mais pour ce qu'il vous procure, ou ce à quoi il vous arrache… C'est, en tout cas, ainsi que je l'ai toujours aimé, moi.

Les montagnes qui formaient cercle autour de l'immense plateau sur lequel nous venions de déboucher paraissaient petites, petites… Je dis *paraissaient*, parce qu'il faut bien se représenter que nous étions à huit mille pieds de hauteur, ce qui est tout de même une assez jolie altitude. Satané père Butler ! Il n'avait pas mal conduit son affaire. C'était à lui, ces interminables prairies, avec ces herbages où nos chariots traçaient lentement leur sillage. C'était à lui, ces hordes de chevaux galopant à perte de vue devant nous. Disposant de ressources pareilles, s'il ne procurait pas à mes protégés, un moyen de gagner leur vie, il faudrait vraiment que ce fût un être bien répugnant.

J'aurai trop d'occasions de reparler d'Isquilar pour me répandre dès maintenant en détails fastidieux sur cet endroit, un endroit qui avait tout ce qu'il fallait pour être accueillant et sympathique, et qui pourtant ne l'était pas. La présence de ce vieil ours de Butler, il est vrai, aurait fini par rendre odieux le séjour même du paradis. Une heure avant notre arrivée à Isquilar, nous avions vu s'avancer à notre rencontre un cavalier qui était Pablo. Il nous avait expliqué comme il avait pu qu'il était chargé de remplacer son maître. Le vieil ours s'était alité, ayant pris froid. Mais il me faisait dire qu'il me recevrait néanmoins, dès que je serais là.

« C'est de vous seulement qu'il a parlé, dit Ariane. Pas un mot ni pour John, ni pour moi ! »

Je haussai les épaules.

« Qu'est-ce que vous allez chercher là ? Il ne doit pas savoir encore que vous existez. »

Elle hocha la tête.

« C'est gentil à vous, de vouloir, comme toujours, nous rassurer. Enfin, on verra. »

Isquilar… un vaste carré, une cour formée par quatre baraquements. Cette cour était destinée à parquer, en cas de péril, le plus possible d'animaux. Ces baraques, construites en pesants rondins, ressemblaient bien plus à de rustiques fortins qu'à de pacifiques hangars. Il était nécessaire, le cas échéant, de pouvoir résister aux assauts des Indiens, ou à ceux des gentlemen de Daphné City. Les bâtiments en question, sur trois côtés, servaient d'étables, d'écuries, de magasins à provisions ou à fourrage. La baraque du quatrième côté était le logement du patron, celui de ses auxiliaires, indigènes et métis. Samuel Butler se contentait pour lui d'une pièce unique. Le seul luxe de cette pièce consistait en une cheminée composée d'une énorme pierre plate, noircie par les braises, et d'un tuyau de tôle enfoncé à même le toit…

Il faisait déjà presque nuit, lorsque, Ornez nous ayant ouvert la porte, nous pénétrâmes dans cette pièce tous les trois. Au fond, à gauche, on distinguait une espèce d'amoncellement de peaux de bison et de couvertures. Ce tas obscur tenait lieu de lit. Il se mit soudain à remuer.

Une voix enrouée en sortit, qui nous cloua sur le seuil de cette singulière bauge.

« Quel est le fils de pourceau qui a laissé la porte ouverte ? Est-ce qu'il croit que j'aie envie de crever ? »

VIII

Il faisait déjà bien noir, là-dedans, même avec cette porte ouverte. Lorsqu'elle fut refermée, on n'y vit plus du tout.

Butler donna un ordre bref. Nous entendîmes l'Indien s'affairer. Bientôt une bougie brilla dans un grossier chandelier de glaise séchée.

On n'y voyait guère mieux qu'avant. Sur la cloison de torchis, en face de nous, dansait une espèce d'ombre difforme. C'était celle du maître de céans, qui venait de s'accroupir au bord de son lit.

Il nous regarda silencieusement, à tour de rôle.

« Lequel de vous deux est William Evans ? » finit-il par demander, ayant braqué son doigt successivement dans ma direction, puis dans celle de John.

Je m'avançai.

« C'est moi, monsieur Sam. Je vous reconnais bien, allez ! »

Il continuait à me regarder, immobile. Je poursuivis, d'une voix que j'aurais souhaitée plus assurée :

« Je regrette que votre santé… Je désire que le plus tôt possible… »

Il me coupa la parole.

« Ne t'occupe pas de cela. Et approche-toi davantage. »

Je fis ce qu'il m'ordonnait. Il apporta à m'examiner autant de soin que pour un cheval. Ce fut tout juste s'il ne me retroussa pas la lèvre, afin de voir mes dents. Il ne dut pas être trop mécontent de son inspection, car il poussa une manière de grognement satisfait.

« J'ai connu ton père, c'est exact, dit-il. Ce n'est pas une raison pour qu'après plus de vingt ans, je te reconnaisse, toi. D'ailleurs, les fils ne ressemblent pas toujours à leurs pères, même lorsqu'ils sont véritablement leurs fils. »

Il acheva avec un gros rire :

« Ce qui peut, en ce qui te concerne, fort bien ne pas être le cas. »

Comme début de conversation, c'était charmant, ainsi qu'on voit.

Notre hôte – en admettant que ce mot-là fût exactement celui qui lui convenait – était en train de bourrer sa pipe. À brûle-pourpoint, il me demanda :

« Qu'est-ce que c'est que ces gens que tu m'as amenés avec toi ? Comment s'appellent-ils ? »

Je m'efforçai de lui donner, du mieux que je pus, satisfaction. Il eut une moue.

« Irving ? Ça ne me dit rien. Qu'est-ce qu'ils viennent faire par ici ? »

John s'était avancé.

« Ce que vous-même, monsieur Butler, vous êtes venu faire il y a vingt-cinq ans », répondit-il de sa voix claire.

Butler ne dit rien. Ayant pris dans la poche de sa veste un morceau de papier, il le tortilla, l'enflamma à la bougie, et s'en servit pour allumer sa pipe. Puis, élevant le chandelier au niveau du visage de John, il parut le considérer avec beaucoup d'intérêt.

« Montre-moi tes mains ! » commanda-t-il soudain.

Déconcerté, John obéit. Butler eut un ricanement.

« Je l'aurais juré ! Tout aussi blanches que sa figure. Et dis-moi, encore une fois, qu'est-ce que tu comptes faire, clampin ?

— Élever des chevaux, dit John avec aplomb.

— Voyez-vous ça. Élever des chevaux ! Après les avoir capturés toi-même, je suppose ?

— Pourquoi pas ?

— Pourquoi pas ! Voilà qui est parlé ! En attendant, veux-tu te donner la peine de regarder cela ? »

Il venait de lui mettre sous le nez une main velue et plus ventrue qu'une calebasse.

« Quand un cheval sauvage tire à fond sur la corde qui vient de le prendre, voilà ce qu'il faut avoir, pour le retenir, mon poulet. Autrement, c'est inutile, on peut re-

passer. À présent, toi, tu comptes peut-être te faire aider par la petite dame ? Qu'elle avance un peu, elle aussi ! Qu'on la voie ! »

Ariane me lança un regard comme pour me dire : « N'est-ce pas ce que j'avais prévu ? À vous de me tirer du guêpier où vous m'avez conduite ! » Instinctivement, au lieu d'avancer, elle recula.

Mais Butler ne l'entendait pas de cette oreille.

« Et alors, fit-il, levant son chandelier plus haut encore, serait-ce que le papa Sam vous dégoûte ? Est-ce que, par hasard, on ne veut pas… »

Brusquement, il s'était arrêté. Il n'avait jusqu'alors, sous cette lumière fugitive et toute alourdie de fumée, distingué que fort mal les traits de la jeune femme. Je l'entendis murmurer une phrase inintelligible, qui acheva de s'étrangler dans une quinte de toux. Furieux, il eut, pour s'éclaircir la voix, recours à une effroyable série de jurons. La bougie, qu'il avait été obligé de poser à terre, éclairait sa face tuméfiée… Enfin, l'accès s'apaisa. Butler sourit. Il put parler.

« Faites excuse, ma toute belle, dit-il à Ariane qui continuait à le regarder sans un mot. Qu'est-ce que nous étions donc en train de raconter, au moment où cette diablesse de toux… Ah ! oui, que le père Sam aime, comme ça, à plaisanter, mais au fond il n'est pas un mauvais bougre. Il en sera pour vous et pour votre blanc-bec, comme pour tous les gens qui sont venus frapper à la porte d'Isquilar, vous savez. Je ne les ai laissés re-

prendre leur route qu'après les avoir lestés, suivant l'heure, d'un bon dîner ou d'un bon déjeuner. »

Maintenant, c'était à moi qu'il s'adressait. Il y avait tant de déception, tant d'accablement dans mon attitude, qu'il aurait dû s'en apercevoir. Il n'en fut rien.

« William, fit-il, c'est une occasion de commencer, dès à présent, à te rendre utile. Veille à leur chariot et à leur attelage, à ces mignons ! Qu'on les gare pour la nuit dans la cour, si ce n'est pas déjà fait. Autrement, ils risqueraient fort, demain matin, au moment de leur départ, de ne plus retrouver que des mules à deux pattes. Nous touchons à l'époque de l'année où les loups ont le meilleur appétit. Quoi ? Que dis-tu ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

— J'avais espéré… commençai-je, décidé à ne pas m'avouer vaincu sans avoir tout au moins essayé de lutter… »

Je tressaillis. Dans l'ombre, par-derrière, je venais de sentir la main d'Ariane qui s'était emparée de ma main.

« À quoi bon insister, murmura-t-elle. C'est inutile, vous le savez bien. »

Je la repoussai, résolu à m'obstiner encore.

« Oui, excusez-moi, monsieur Butler, j'avais cru… »

Butler me regarda de côté.

« Qu'est-ce que tu as cru ? fit-il, tout ensemble bourru et narquois. Écoute donc, puisqu'il te faut si longtemps pour le raconter, laisse-moi te dire d'abord ce que j'ai

cru, moi, en apprenant ton arrivée. Tu vas voir si ça en vaut la peine. Eh bien, donc, il est bon que tu saches que dans la lettre où il me prie de m'occuper de toi, le père Curtiss a brouillé un peu tous les sujets. Le pauvre vieux doit commencer à déménager légèrement, pas vrai ? Tu verras ça. Il a tout mêlé : sa ferme et sa femme ; lui et ses chevaux ; sa fille, toi et votre prochain mariage à tous deux. Le résultat, le croiras-tu, a été le suivant : quand Pablo, tu sais, un des deux Indiens qui sont allés à ta rencontre, est revenu en me disant qu'il y avait une femme avec toi, je me suis figuré, ma parole, que c'était avec ta fiancée que tu arrivais. Heureusement qu'il n'en était rien. Car tu imagines, n'est-ce pas, l'accueil que je vous aurais réservé à tous les deux ! »

Parlant ainsi, il s'était tourné vers Ariane et avec son sourire le plus engageant :

« Vous êtes, je pense, assez intelligente pour le comprendre, ma petite dame, dit-il ; dans un coquin de pays comme celui-ci, il n'y a pas de place pour la bagatelle. C'est une chose qu'on a intérêt à bien se mettre dans le ciboulot. »

« Eh bien ? » fit John, lorsque j'eus frappé au rideau de cuir qui servait de portière à leur chariot.

Il n'y avait pas trop d'anxiété dans sa question. Je compris que, d'avance, il était résigné, et Ariane aussi, à la réponse que je leur apportais.

« Eh bien ? répéta-t-il néanmoins, tandis qu'elle, elle se taisait.

— Alors, fis-je, affermissant ma voix, ça a marché moins mal que je n'aurais craint.

— Vraiment ?

— Je t'assure. Je vais te raconter cela. »

Nous nous parlions dans l'obscurité, moi debout, lui de l'intérieur du chariot dont il venait de soulever le rideau.

« Que vaut-il mieux ? demanda-t-il, se tournant vers Ariane invisible dans l'ombre derrière lui. Que nous descendions pour causer, ou qu'il monte dans la voiture ? Qu'il monte, c'est préférable, n'est-ce pas ?

— Bien sûr ! » dit-elle avec indifférence.

Il n'y avait pas du tout de lune. Je continuais à n'y rien voir.

« Attends que je fasse de la lumière », me dit John.

Il battit son briquet et alluma une petite lanterne à verres obscurs. Un peu de clarté naquit. Je pus me hisser auprès d'eux sans trop de dommages pour l'ordonnance des objets accumulés sur un espace aussi étroit. C'était la première fois que j'étais admis à pénétrer dans la demeure roulante de John et d'Ariane. Celle-ci venait de revêtir pour la nuit une espèce de tunique sombre dont je distinguais à peine les détails, mais qui me sembla plus féminine que son amazone et qui, en tout cas, laissait nus

son cou et ses bras. Mon Dieu, comme j'étais ému ! Oh ! le poignant conseil de guerre ! Je sentais bien que c'était ma vie, toute ma vie, qui allait se décider là. Or, je n'avais jamais marché au combat dans d'aussi mauvaises conditions, ni avec aussi peu d'assurance. À ces deux êtres dont le destin allait dépendre des paroles que je rapportais, je savais que je n'avais rien de bon à annoncer, bien au contraire. Et, ces paroles, qui avais-je pour les écouter ? Une femme qui, matériellement, n'avait jamais été si près de moi, et qui, pourtant, ne m'avait jamais paru si lointaine, si pleine de réserve, et, pour tout dire, d'hostilité.

Il pouvait être, en cet instant-là, dix heures du soir, et voici ce qui s'était passé à Isquilar, depuis notre arrivée, à la tombée de la nuit. Ariane avait commencé par décliner l'invitation de Butler, l'invitation à son fameux dîner. Elle avait regagné son chariot, et John, comme de juste, l'avait suivie. Je les avais laissés partir. J'aimais mieux n'aborder qu'en leur absence un entretien où il allait être question d'eux. Leur dignité, je le savais, se serait mal accommodée de l'insistance à laquelle j'allais certainement être dans l'obligation de recourir. D'avance, en effet, je m'imaginais ce que pouvait être un débat de ce genre avec le vieux Sam. Mes prévisions à cet égard devaient être largement dépassées.

« Reposez-vous, ma petite dame, avait dit Butler en prenant congé d'Ariane. L'air est parfait, à Isquilar. Soyez tranquille, vous dormirez bien. Soyez tranquille également : si matinale que soit demain l'heure de votre dé-

part, le père Sam sera là pour vous présenter ses civilités, et pour vous souhaiter bonne chance. »

Et, rassuré, ayant ainsi satisfait à bon compte à ce qu'il estimait être les devoirs de l'hospitalité, il n'avait pas insisté autrement pour les retenir l'un et l'autre.

« Ils sont gentils, ces enfants ! avait-il constaté, lorsque nous nous étions retrouvés seuls tous les deux. C'est dommage de les voir s'engager comme deux étourneaux dans des aventures et des pays où ils n'ont pas très bien l'air de savoir ce qui les attend. Te rends-tu compte, par comparaison, de la veine que tu as, toi, mon gaillard ? Du travail, bien entendu, beaucoup de travail ! Mais aussi la certitude, quand les nécessités du métier le permettront, de coucher dans un bon lit, et de s'asseoir, au moins une fois par jour, devant une bonne table bien garnie. Et puis, n'oublions pas l'expérience du père Sam, dont tu vas bénéficier pour rien… Ah ! là ! là ! On peut dire que tu es un heureux coquin, et que le vieux Jef, dans sa vieille tête, a su ce qu'il faisait en t'envoyant ici !… J'en reviens à tes petits camarades. J'espère tout de même, toi qui sais un peu de quoi il retourne, que tu auras profité de vos longues journées de convoi en commun pour leur donner quelques renseignements. Sans cela, tu aurais manqué complètement, tu sais, aux obligations que, dans cette satanée vie, nous avons tous plus ou moins les uns envers les autres.

— Je tiens à vous tranquilliser sur ce point, avais-je répondu. Je pense que vous allez être d'accord avec moi. Au reste, écoutez plutôt. »

Ah ! mes amis, qu'on me dispense du récit qui s'ensuivit, ainsi que de l'énumération des excès de langage auxquels nous fûmes conduits à nous porter. Nous ne fîmes guère tort, dans notre mutuel déchaînement, aux plus que modestes merveilles culinaires déposées devant nous, ce qui, pour le vieux grigou, fut toujours cela de gagné. Pour le reste, je peux dire qu'il empocha ses quatre vérités. Moi aussi, d'ailleurs. Ce qui me mit, je crois, le plus en colère, ce fut la perfidie de certains des reproches qu'en écumant il m'adressa, très exactement, hélas ! ceux que, dans les heures de lucidité auxquelles j'ai fait allusion plus haut, je m'étais adressés moi-même. Il alla jusqu'à insinuer que si John avait été célibataire, je ne serais pas intervenu pour lui avec autant de chaleur, ce qui n'était peut-être pas absolument invraisemblable, après tout.

« Résumons donc – avais-je dit, à bout d'arguments, mais sur un ton qui lui avait tout de même cloué le bec, car s'il possédait en fait de poings les calebasses dont j'ai parlé, il avait pu s'apercevoir, à la lueur de sa sale chandelle, que moi non plus, sous ce rapport, je n'étais pas déshérité –, résumons-nous. Ou bien vous allez, ce soir même, engager dans votre ranch mes deux compagnons… Je les connais. Ils ne demandent qu'à gagner laborieusement leur pain l'un et l'autre… Et puis, tenez, vous devriez avoir honte, riche comme vous l'êtes, d'avoir seulement l'ombre d'une hésitation ! Vous me cassiez tout à l'heure les oreilles avec les devoirs que la loi du Christ nous impose envers nos semblables. Vous êtes joli, à cet égard, vous, espèce de sépulcre blanchi ! Il me semble, cornes du diable, que ce sont surtout les gens

qui ont déjà un pied dans la tombe qui devraient ne pas perdre de vue ce genre de considérations-là. »

Noir de rage, et qu'on me tue si j'exagère, il m'avait interrompu ; et faisant appel lui aussi au même vocabulaire vénéré :

« Que le feu du Ciel te consume ! Que celui de l'enfer en fasse de même pour moi, si je consens jamais l'aumône d'une seule bouchée de pain à des fainéants, à des aventuriers ! Oui, j'ai bien dit. Sais-tu seulement, ces deux-là, de quel endroit ils sortent, l'homme de quel *work-house*, la femme de quel asile de filles repenties ? Parfaitement ! C'est que j'en ai connu, quand tu n'étais pas même né, des bégueules de cet acabit, qui étaient plus gentilles que la tienne, et en tout cas beaucoup plus polies. Ce genre de volailles-là, c'est le vieux Sam qui te l'affirme, c'est bon, vois-tu, pour Daphné City, pas en tout cas pour une honnête exploitation agricole. Je ne veux pas qu'il y ait ici quelqu'un, les jours de paie, pour soulager, de la façon que tu imagines, les poches de mes garçons de ferme et de mes Indiens… Quoi ? Qu'est-ce que c'est ? Qu'as-tu dit ?

— De vous taire, tout simplement. Avez-vous compris ? »

J'eus tout juste le temps de me baisser. Également avec une grande simplicité, il m'avait lancé le chandelier au visage. Je répondis dans l'obscurité par un coup de poing qui dut remplir assez bien son office, car j'entendis un : « Ouf ! » significatif.

Je ramassai à terre le chandelier qui n'était qu'ébréché, et dont la chandelle, par miracle, n'était pas éteinte.

« Comme tout cela est ridicule ! fis-je un peu honteux, car il avait tout de même le double de mon âge, chose qu'il convient de ne pas oublier. Allons, père Sam, je ne demande pas mieux que de vous témoigner le respect que je vous dois. Mais il y a aussi la voix de ma conscience qu'il faut que j'écoute. Ses conseils coïncident d'ailleurs avec ceux que tout à l'heure vous me donniez, quand vous ne redoutiez pas comme maintenant que ça vous coûtât quelque chose. Mais vos craintes à ce sujet sont vaines. Mes amis ne sont pas des mendiants. Ou bien, vous disais-je, il y a un instant, quand vous m'avez coupé la parole, vous allez avoir l'avantage de me voir filer avec eux, chose à laquelle je sais que vous ne tenez pas beaucoup, car un garçon comme moi, auquel on ne colle pas un dollar, et qui est capable de vous capturer sa centaine de chevaux sauvages bon an mal an, ça mérite tout de même la peine qu'on y prenne garde. Je file, et, bien entendu, j'emporte avec moi les cadeaux que le père Curtiss a eu la bêtise de me confier à votre intention.

Il s'agissait d'un mors en argent massif, d'une superbe veste de cuir brodée, et surtout d'un revolver Colt, du même modèle que le mien sur lequel, depuis que nous étions là, le bonhomme n'avait fait que loucher. Je l'avais vu frissonner d'aise quand je lui avais appris que j'avais le pareil pour lui dans mon chariot. Il y tenait éperdument, ça, je le savais ! Pourtant, je m'étais rendu compte que j'avais eu tort de terminer mon petit discours par cette menace. Ç'avait achevé de le buter. Il m'avait ré-

pondu, sacrant comme un possédé, tout en se frottant une joue beaucoup plus endolorie que je n'aurais cru :

« Tu es un bandit. Tu t'en iras où tu voudras, quand tu voudras, avec tes propres-à-rien et tes cadeaux dont je me moque comme de ma première paire d'étriers. Moi, j'écrirai à Curtiss pour lui révéler ta conduite, et lui dire que sa Madge a bien de la chance d'être débarrassée pour toujours d'un vaurien tel que toi. Inutile d'insister pour que je garde chez moi tes deux drôles. Jamais, tu m'entends, jamais ! Ce n'est pas la première fois qu'on me fait des offres de ce genre. J'ai toujours répondu que j'aimerais mieux mettre le feu à la baraque que d'y voir des gueules d'étrangers. Donc, c'est compris ? À présent, voilà, à la rigueur, ce que je suis disposé à faire pour eux. Tu peux m'écouter, tu sais, et leur donner à eux le conseil d'accepter, car c'est mon dernier mot. Sinon, vous pourrez aller vous faire pendre tous les trois, dans quelque autre coin du Colorado. C'est grand, il y a de la place, mais je suis persuadé néanmoins que vous aurez vite fait d'y découvrir l'arbre qu'il vous faut. »

Triste chose que l'humanité ! Quel mal je venais d'avoir eu pour arriver à un résultat si piètre, et cela parmi les menaces de la terrible nature qui nous entourait ! Comme si elle ne suffisait pas pour nous écraser ! Était-il opportun de lui fournir, par-dessus le marché, l'appui de nos querelles et de nos haines ? Il nous eût été si facile pourtant, me semblait-il en cette minute, de nous entendre tous les quatre, et d'être heureux, et de travailler…

« Ça a marché moins mal que je n'aurais craint. »

Tous deux, ils m'écoutaient, à la lueur vacillante et sombre de la lanterne. On entendait au-dehors des piétinements, des hennissements de chevaux. John tendait vers moi, avec une impatience qu'il n'essayait plus de dissimuler, son beau visage gracile et pâle. Adossée à la bâche du chariot, Ariane, elle, demeurait immobile. Comme j'aurais eu plus de courage pour exposer ce que j'avais à dire, si j'avais osé la regarder !

Dure tâche que celle qui allait consister à donner les apparences d'un conseil précieux à un refus formel. Ce ne fut pas, comme bien on pense, les propos insultants de Butler que je leur rapportai. Il me fallait pourtant m'arranger pour les mettre au courant d'une proposition que je tenais, du fond de mon cœur, à les voir accepter, puisque je n'avais pu mieux obtenir. À quelles maladroites circonlocutions ai-je dû alors avoir recours pour les convaincre que si le vieux Sam refusait absolument de les employer sur ses terres, c'était dans leur propre intérêt, afin de sauvegarder leur indépendance, leur dignité, leur avenir même, parce que, dès à présent, il valait mieux qu'ils pussent travailler pour eux, qu'ils fussent leurs maîtres… Or, tous ces avantages se trouveraient réunis dans cette vallée de Catharona, distante de dix milles tout au plus de celle d'Isquilar, et où naturellement on ne manquerait pas de leur donner un coup de main pour les aider à s'installer.

Ils m'écoutèrent sans m'interrompre, sans même avoir l'air de remarquer que par moments je m'embrouillais dans mes explications un peu plus vraiment que je n'aurais souhaité. John risquait de temps en temps un coup d'œil du côté de sa femme impassible. Lorsque, les tempes trempées de sueur, j'eus terminé, il lui demanda :

« Qu'en penses-tu ?

— Je voudrais avoir avec ton ami un instant d'entretien, mais en tête à tête. Laisse-nous, veux-tu ? »

Il la regarda avec un peu de surprise, mais sans défiance d'aucune sorte. Et il obéit.

Je continuais à garder le silence. Un chant de grillon, très pur, s'était mis à monter dans la nuit. Quelque chose me disait que ce n'était point pour me parler de l'offre de Butler qu'Ariane avait fait descendre John de voiture. J'étais loin de m'être trompé.

« Puis-je vous poser une question ? » me demanda-t-elle.

Elle vit mon regard suppliant. Elle n'en eut pas pitié.

« Pourquoi, la première fois que je vous ai vu, aux premières paroles que je vous ai adressées avoir répondu par un mensonge ? « Vous êtes seul au monde ? » vous ai-je demandé. « Oui ! » m'avez-vous dit. Pourquoi, puisque ce n'était pas la vérité ? »

La netteté de ma réponse m'étonna moi-même.

« Je n’ai pas menti, lui dis-je, sans baisser la tête, et continuant à la regarder, mais droit dans les yeux maintenant. Non, je n’ai pas menti. À partir de ce moment, je me suis simplement rendu compte que rien n’existait plus pour moi, voilà tout. Croyez-moi, allez ! J’ai été seul, et bien seul au monde, jusqu’au jour où je vous ai rencontrée. »

IX

Catharona ! Après vingt ans, ce nom a gardé pour moi toute sa force. Si je viens à le tracer sur un morceau de papier, les souvenirs jaillissent, s'éparpillent, retombent enfin comme un sombre feu d'artifice. Ce sont des étoiles suspendues à la voûte d'un ciel glacé, de sombres sapins remplis d'oiseaux, des montagnes pleines de neige, des frémissements de torrent, des galops éperdus de chevaux, un rose soleil printanier, l'odeur mystérieuse de fleurs nocturnes, de brusques coups de feu dans la nuit, – toute une félicité que j'ai un moment espéré voir naître, et qui n'a pas lui.

Le jour venait à peine de se lever lorsque le lendemain Ariane et John se mirent en route pour leur nouvelle résidence. Quand leur chariot fut sur le point de s'ébranler, j'eus une minute d'indicible émotion. Je regardai mon chariot, à moi, qui, pour la première fois, demeurait immobile. Il avait dormi près du leur pendant tant de nuits ! Maintenant, tout était fini. Nos mules ne brouteraient plus la même herbe, ne seraient plus soignées indifféremment par John ou par moi. Les miennes, en voyant leurs sœurs s'éloigner, eurent une sorte de gémissement douloureux. Les pauvres bêtes ne comprenaient pas. Bien entendu, il avait été convenu que j'accompagnerais mes amis à Catharona, d'abord pour pouvoir rester le plus longtemps possible avec eux, et

puis aussi pour autre chose… Je tenais à me rendre compte par moi-même, à savoir si cette vieille ficelle de père Butler ne m'avait pas menti, si Catharona était un endroit à peu près convenable ! Ah ! comme tout mon cœur le souhaitait ! Si vraiment il était trop impossible de s'installer là, je perdais Ariane, cette fois, d'une manière définitive. Quand bien même Butler, revenant sur sa décision, eût consenti à les accueillir chez lui, je savais bien qu'elle n'aurait pas donné à John l'autorisation d'accepter une charité aussi hargneuse, aussi tardive. Tous les deux, pour n'importe où, ils repartiraient, n'emportant de ces longues semaines passées avec moi qu'une seule chose sans doute, le regret de s'être fié à l'un de ces êtres qui font plus de promesses qu'ils ne sont en état d'en tenir.

La veille, après l'entretien que j'avais eu avec eux, j'étais allé trouver Butler pour lui annoncer qu'ils acceptaient.

« Tout est bien qui finit bien, avait-il dit. Tu vois, ils sont plus raisonnables que toi. Ce n'était pas la peine de tant te fâcher, de tant crier… »

Il se frottait encore la joue. Mais il m'avait paru ne pas me garder trop rancune pour mon coup de poing. Peut-être même qu'une certaine estime… à condition de ne pas me voir recommencer à tout bout de champ, naturellement.

« Ils acceptent, dis-je, mais, comme de juste, je leur ai fait savoir que vous étiez disposé à mettre à leur disposition ce dont ils pourraient avoir besoin au début, en

hommes et en matériel. C'est en premier lieu un acte d'humanité ; et ensuite, il ne s'agit pas d'une aumône, car ils entendent formellement vous dédommager le plus tôt possible. Ils désirent n'être redevables de quoi que ce soit envers quelqu'un qui les a si mal accueillis. »

Il avait dit oui, sans trop rechigner. J'eus plus de difficulté à lui faire admettre que j'avais besoin de ma journée du lendemain pour les accompagner à Catharona.

« Vous n'avez qu'à venir, vous aussi, finis-je par lui dire, excédé. Comme cela, vous me ramènerez. D'ailleurs, mon chariot et mes mules restent ici. Si je n'avais pas l'intention de revenir, est-ce que vous vous imaginez que je vous les laisserais, tout de même ?

— Tu n'es qu'un petit imbécile, avait-il fait, vexé. Je me fiche de toi, de tes mules et de ton chariot. Je constate simplement que tu ne sais pas ce que c'est qu'un élevage de chevaux digne de ce nom. Celui du vieux Curtiss doit être tenu à la va-comme-je-te-pousse. Tu te figures alors qu'on peut s'absenter ainsi, à l'improviste, toute une journée, surtout à l'époque de la monte ? Je m'étais proposé de te faire visiter l'ensemble de mon exploitation. Je pensais que cela pourrait t'intéresser. Puisque je vois qu'il n'en est rien, je te donne jusqu'à minuit pour être de retour à Isquilar. J'aime autant te prévenir qu'ensuite, mon petit ami, il te faudra marcher droit, et tenir compte de mes volontés. Sans quoi, je te prierai de reprendre tes nippes, et de retourner à Council Bluffs. Ce n'est pas moi qui suis venu te chercher, après tout ! »

Je ne relevai pas cette dernière phrase, obligé que j'étais de m'avouer qu'il n'avait pas absolument tort. Il était tout de même chez lui. Prétendre y faire la loi, après avoir passé la soirée à l'injurier, et l'avoir gratifié finalement d'un crochet à lui démolir la mâchoire, je reconnais que c'était un peu exagéré. Il avait le droit de commencer à trouver tout cela saumâtre, n'est-ce pas ?

Personne n'était jamais sorti du ranch de Samuel Butler sans qu'il se fût trouvé à la porte pour bien vérifier si, mulet, nègre ou caisse de biscuits, on ne lui emportait pas quelque chose. Il fut fidèle à cette tradition, cela va sans dire, le lendemain matin, lorsque Ariane et moi nous montâmes à cheval. John préférait aller à pied, précédant le chariot, afin de guider l'attelage, bien qu'il eût pu, à la vérité, laisser ce soin aux Indiens chargés de nous escorter. Ils étaient quatre, dont Pablo, notre vieille connaissance. Ils avaient à leur tête l'un des six ou huit surveillants de l'exploitation. Cet homme, un métis du Nouveau-Mexique, du nom de Quebrada, baragouinait l'anglais. J'avais en effet prié Butler de m'adjoindre quelqu'un qui parlât un peu notre langue. J'en avais, bien entendu, profité pour lui faire remarquer que, sans Ariane, je n'aurais pas compris un traître mot des discours des deux cavaliers qu'il avait, une semaine auparavant, cru bon de dépêcher à notre rencontre.

Il y eut une minute durant laquelle je me crus dédommagé de mes peines, et ce fut celle où je vis la tête que fit Butler en apercevant Ariane en plein jour. Le ranch, presque à pic, était dominé par l'une des plus hautes cimes de la chaîne des Ponsonby, un mont nom-

mé, si mes souvenirs sont fidèles, Carricaburu, une espèce de géant chauve avec des sapins encerclant à la façon d'un sombre diadème son faîte neigeux. Quand le soleil, surgissant soudain, éclaira le sommet du Carricaburu en question, Ariane était justement en train de descendre de sa voiture. Elle ne s'était certes pas mise en peine de frais particuliers pour plaire à cette vieille brute de Sam. D'où vient donc alors que jamais, circonstance dont je ne devais connaître que longtemps après les dramatiques répercussions, elle ne m'était encore apparue aussi belle ? Machinalement, je regardai Butler. L'air ébloui que je lui vis valait, je le jure, comme dit la chanson, toute une éternité d'amour. « Ah ! mon gaillard, mourais-je d'envie de lui dire, seriez-vous par hasard sur le point de regretter votre muflerie ? Dans ce cas, trop tard, mon brave, j'aime autant vous en avertir. » Il n'arrivait pas à se tirer d'une phrase où il s'agissait confusément de vœux de réussite, du grand plaisir qu'aurait toujours Isquilar à venir en aide à Catharona… Mais Ariane, s'inclinant d'un petit salut sec, avait déjà rendu les rênes à sa jument. Ce fut à John qu'incomba le soin de répondre à ces tardives protestations. N'étant pas vindicatif pour un penny, et comprenant d'autre part l'intérêt qu'il y avait à conserver avec Butler des rapports de bon voisinage, il s'en acquitta avec beaucoup de civilité.

Pour se rendre d'Isquilar à Catharona, après avoir parcouru environ six milles, on franchit d'abord la rivière Santa Cruz, qui servait en ce temps-là, au nord et à l'est, de limite aux territoires d'élevage de Samuel Butler. Au-

jourd'hui, il y a un beau pont métallique sur la Santa Cruz, mais, à mon époque, il fallait la traverser à gué, entreprise impossible en temps de crue pour les chariots, et très périlleuse pour les cavaliers. Cet obstacle une fois franchi, on s'engageait dans un défilé long de quatre milles et qui, là où il était le moins étroit, n'avait pas plus de quarante pieds de large. C'était la portion la plus scabreuse du trajet. Les avalanches y étaient fréquentes, même durant la bonne saison. Elles bombardaient le sentier de morceaux de roches dont les plus mignons avaient le volume d'un buffle, et il est utile de noter que cela vous dégringolait sur la tête d'une altitude de quinze cents pieds et plus. En outre, ce corridor était emprunté concurremment par les Pawnies et les Arapahos, lorsqu'ils s'en venaient en expédition les uns chez les autres. On avait la ressource, évidemment, pour éviter un itinéraire aussi dangereux, de contourner le mont Carricaburu. Mais cela vous mettait en retard de près d'une journée. Or, il y a des moments – et Dieu sait si j'en ai connu quelques-uns ! – où l'on se trouve dans l'obligation d'aller vite. Cette seconde difficulté aplanie, il est vrai, on n'avait plus qu'à se laisser vivre. Les dix milles qui restaient auraient pu être couverts par un enfant. On suivait, en terrain à peu près plat, le lit d'une jolie rivière, le Perico. Elle coulait, sous des saules et des cotonniers, dans une vallée tout à fait agréable, sauf qu'en été, il y avait peut-être un peu trop de moustiques pour mon goût.

Six milles, plus six, plus quatre, cela faisait seize milles bien comptés, au lieu des dix milles qui m'avaient été annoncés par Butler. Voilà ce que je ne tardai pas à apprendre de Quebrada. Comme j'avais eu raison de me

méfier du vieux drôle ! Qu'est-ce que je me promettais, d'ores et déjà, de lui raconter lorsque je serais de retour à Isquilar ! Hélas ! s'il n'y avait eu à son actif, dans l'affaire qui nous occupait, que ce mensonge-là !

J'avais, dès le début, été assez frappé de l'attitude de nos hommes d'escorte. Ils m'avaient paru avoir sans cesse l'œil aux aguets. Quant à Quebrada, il n'était jamais à la même place. Tantôt en tête, tantôt en queue du convoi, il ne perdait pas de vue un seul des détails de la route. Je sentais, quand il s'entretenait avec moi, qu'il ne m'écoutait que d'une oreille. À plusieurs reprises, sans un mot d'excuse, il m'avait laissé en plan au beau milieu d'une phrase, piquant des deux pour se porter en avant.

« Tu sembles redouter quelque chose », lui avais-je dit, profitant d'une minute où Ariane n'était pas à notre côté.

Je n'avais eu pour réponse qu'un geste évasif.

À la sortie du défilé dont je viens de parler, comme il demeurait en arrière plus longtemps que de coutume, j'arrêtai mon cheval.

« Un renseignement à demander à notre conducteur », dis-je à Ariane.

Elle comprit, au son de ma voix, que je ne tenais pas à m'expliquer davantage, et elle continua son chemin, comme si rien n'était.

Je rejoignis mon homme en un temps de galop. Voyant que je venais à lui, il s'était déjà mis en marche. Je lui fis signe de m'attendre où il se trouvait.

« Eh bien, criai-je, cette fois, je n'ai pas besoin de t'interroger. Je sais de quoi il s'agit. »

Et lui désignant les choses qu'il venait d'examiner :

« Pawnies, n'est-ce pas ? » fis-je.

Il secoua la tête, et, brièvement :

« Non, Arapahos », dit-il.

Pawnies ou Arapahos, j'étais heureux tout de même de lui prouver que j'avais vu juste quant à la nature de ces vestiges, en l'espèce un certain nombre de perches arrondies en forme d'arc, fichées en terre à chacune de leurs extrémités, et qui étaient tout bonnement des supports et des cadres de tentes indiennes. Je les avais remarquées en passant là quelques instants plus tôt, et j'avais bien eu alors l'impression que ce n'étaient pas des branchages ordinaires. Mais il avait fallu que le métis s'attardât auprès d'eux aussi longtemps pour me faire acquérir la conviction que je ne m'étais pas trompé.

Je ne sais pourquoi, en cette minute, la pensée de Madge, impérieusement, s'empara de moi, à cause de son pauvre frère, sans doute. Les restes d'un camp de Peaux-Rouges, pourtant, c'était une chose assez banale, et que nous aurions dû nous attendre, d'un moment à l'autre, à rencontrer…

Je dis à Quebrada :

« Chasseurs ou guerriers ? »

Du regard, il m'indiqua une sorte de piste arrondie, où l'herbe plus rare laissait apercevoir le sol bistre : l'emplacement de la danse de la Guerre !… C'est un spectacle qui fait toujours plaisir à contempler. J'inclinai la tête de haut en bas pour faire comprendre à Quebrada que j'avais compris, qu'il n'avait pas besoin d'insister…

« Et cela remonte à peu près à quand ? » demandai-je après un silence.

Il répondit :

« Ce n'est pas très vieux. »

Au petit trot, nous rejoignîmes nos compagnons.

« Inutile de parler de cela, n'est-ce pas ? » dis-je au métis.

Il inclina la tête à son tour. Et ce fut à son tour aussi de m'interroger.

« Le jeune homme et la jeune dame… ? commença-t-il.

— Eh bien ?

— Ce sont eux qui ont eu l'idée d'aller s'installer à Catharona ?

— Non. C'est ton maître qui le leur a conseillé. »

J'avais guetté, en lui répondant, un mouvement quelconque de son visage. Mais il ne sourcilla même pas.

« Pourquoi m’as-tu posé cette question ? » fis-je, au bout de quelques secondes d’attente.

Il haussa les épaules.

« Pour rien, dit-il. Parce que si, de temps en temps, on ne bavardait pas un peu, on finirait par s’ennuyer. »

« Est-ce que c’est un joli endroit, Catharona ? demandai-je à notre guide.

— Pas mal du tout. »

Il ne devait pas être loin de midi. Nous nous étions arrêtés pour déjeuner au bord d’une anse du Perico, sous un grand arbre dont j’ignorais le nom, et qui était tout constellé de fleurs d’un bleu presque métallique. Jamais John n’avait été aussi gai. Il est vrai qu’elle était magnifique, dans son sauvage isolement, cette nature qui nous entourait. Elle justifiait son enthousiasme. Il avait assez à faire de nous prendre à témoin des beautés nouvelles que chacun de nos pas n’avait cessé de nous révéler depuis le matin. Chez Ariane, en revanche, il m’avait semblé plusieurs fois surprendre quelque chose de plus qu’inquiétant, un regard que je ne lui avais pas encore vu, un extraordinaire mélange de soudaine terreur, de fugitive supplication. Je n’en pouvais croire mes yeux. Une femme toujours si maîtresse d’elle-même !… À la surface de la rivière allait et venait, enchevêtrant ses brusques arabesques, un bizarre oiseau qui ressemblait à un martin-pêcheur, un martin-pêcheur qui aurait été rouge sang.

« Alors, Catharona, repris-je, tu me dis que ça n'est pas si mal que ça ? »

Nous étions, Quebrada et moi, assis légèrement à l'écart, de sorte que ni John, ni Ariane, même si cette dernière l'eût essayé, ne pouvaient entendre notre conversation.

Sans répondre, le métis se leva, me prit par la main. Il m'emmena à vingt pas de là, vers une espèce d'arène sablonneuse qui descendait vers la rivière. Cette plage portait d'innombrables traces dans lesquelles je reconnus les empreintes de sabots de chevaux.

« Et alors ? fis-je.

— Les chevaux sauvages, expliqua simplement Quebrada, raffolent d'une herbe qu'en espagnol on appelle la *bergilla*. Là où pousse la bergilla, là pullule le cheval sauvage. Or, pour un pied de bergilla qu'il y a dans les prairies des environs, il y en a dix à Catharona.

— Qu'est-ce que ça prouve ?

— Apparemment, que pour des gens qui veulent se livrer à l'élevage, cette vallée est le lieu le plus favorable qu'ils puissent rencontrer.

— Pourquoi n'y a-t-il personne, si c'est un lieu aussi admirable que cela ? »

Il fronça le sourcil.

« Eh ! le sais-je ? Parce que ce n'est pas une résidence de tout repos, sans doute. Sans doute aussi parce

qu'on s'y sent trop isolé. Le fait est que, depuis Mr. et Mrs. Adair, il n'y a eu personne.

— Mr. Adair ? Mrs. Adair ? »

Il me regarda avec étonnement, comme pour me dire : « Eh ! mon Dieu, oui ! Ne vous a-t-on jamais parlé d'eux ? » Visiblement, il hésitait. Puis, comprenant qu'il ne pourrait venir à bout de mon obstination, il prit le parti de s'expliquer.

« Ce sont, dit-il, les premiers occupants de Catharona, les derniers, si vous préférez : ça revient au même. Il n'y a eu personne avant eux ; on pensait bien qu'après, il n'y aurait personne non plus.

— Que sont-ils devenus ? »

Il eut de nouveau son coup d'œil surpris. On voyait qu'il réprouvait la façon dont cette affaire avait été engagée.

« Le patron, finit-il par dire, aurait tout de même pu mettre vos amis au courant. Mrs. Adair est morte, il y aura bientôt cinq années. »

Il se signa.

« De quoi est-elle morte ?

— De la fièvre, je crois. Au printemps, quand le Perico déborde, le climat n'est pas aussi sec que l'hiver, à Catharona.

— Et Mr. Adair ?

— Ah ! lui, il s'en est allé.

— Pourquoi ? » demandai-je, après un silence.

— Vous en avez de bonnes. Parce que ça lui déplaisait de rester. Pour poser une question pareille, il faut n'avoir pas été encore à Catharona. C'est un endroit, je vous l'ai dit, très pittoresque ; mais, je vous l'ai dit également, très écarté. Ça déplaisait à Mr. Adair d'y rester seul. Et puis, aussi, il y avait l'écho, vous comprenez…

— L'écho ?

— Oui, l'écho. Voyons, vous savez bien ce que c'est. Il y en a un, à Catharona, plus sonore que n'importe où. Le ranch est adossé à une haute muraille rocheuse, plate et lisse comme de l'acier. Alors, il y a l'écho. Il cause tout le temps avec vous. On ne peut rien dire qui ne soit immédiatement répété par lui. Ça n'a l'air de rien, mais il paraît que ça devient très impressionnant à la longue. Si on rit, il rit ; si on jure, il jure comme vous, avez-vous saisi ? Lorsque Mrs. Adair mourut, son mari eut une terrible crise de désespoir. Les gens venus pour l'assister entendaient l'écho qui lui renvoyait ses sanglots. On conçoit que ça finisse par vous taper sur l'imagination, et que Mr. Adair n'ait pas pu rester. »

Je frissonnai. Il ne s'en aperçut pas.

« À part cela, conclut-il, Catharona, je vous le répète, est un bel endroit : des arbres, de la bonne terre, de l'eau… »

Et il ajouta :

« D’ailleurs, tout le monde, n’est-ce pas, n’a pas forcément peur de l’écho. »

X

D’où qu’on vînt, et où qu’on allât, on ne pouvait, à cause des montagnes, se rendre à Catharona ou en sortir sans passer par Isquilar. Samuel Butler non seulement était loin de l’ignorer, mais encore il avait su s’arranger pour tirer le meilleur parti de cette particularité. En envoyant à Catharona Ariane et John, à peu près dans les mêmes conditions que, jadis, il y avait envoyé le ménage Adair, le vieux renard savait bien ce qu’il faisait. Il avait, je l’ai appris plus tard, hélas ! on verra comment, grand peur de l’enfer. Du même coup, il se mettait en règle avec sa conscience, et il courait la chance de ne pas faire, en définitive, un trop mauvais placement.

Quebrada, dont j’avais, décidément, gagné la sympathie, voulut me faire sa cour en me mettant tout de suite au fait de détails qu’il valait mieux ne point me cacher, puisque j’aurais, il s’en doutait bien, fini toujours par les connaître sans lui.

« Lorsque, me dit-il, vous aurez davantage l’expérience du patron, vous constaterez que ce n’est pas un mauvais homme, mais qu’il a un faible pour les gens qui ont réussi à le mettre dedans. En attendant, il fera tout pour essayer de vous y mettre. De même que, dans le premier cas, il ne vous en veut pas, de même, dans le second, il n’admet point qu’on lui en veuille non plus. Sitôt

qu'il a eu vu le jeune homme et la jolie dame que voici, et dès qu'avec une certaine dose de naïveté, permettez-moi de vous le dire, vous avez fait appel à ses bons sentiments pour l'intéresser à leur cas, il n'a plus eu qu'une idée dans la tête : trouver le moyen de les exploiter. Il n'a pas eu à chercher bien longtemps. C'est le coup qu'il a fait aux Adair qu'il est en train de leur refaire. Qui étaient les Adair ? demandez-vous. Ce n'est que trop juste, il faut tout de même que vous le sachiez. Théo Adair et Sam Butler étaient des hommes de la même génération. Ils étaient venus de l'Est à la même époque, peut-être même par le même convoi. Ils avaient une aptitude égale pour capturer de beaux chevaux sauvages et en faire de bons chevaux domestiques, qu'on vend ensuite aux fermiers de l'Est ou à l'armée. Oui, mais voilà ! Butler avait sur son compagnon un double avantage : il était célibataire, et ne jouait pas. Je vous fais grâce des péripéties. Vous sentez d'avance la partie courue. Mrs. Adair était pourtant une femme charmante, digne en tous points de la vénération que lui témoignait son mari. Oui, mais une femme, quelle qu'elle soit, dans ces pays, ça vous handicape n'importe quel homme… Quant au jeu, c'est le jeu, n'est-ce pas ? Pas besoin de dire un mot de plus. Donc, lorsque Adair, qui possédait en ce temps-là la moitié des terrains d'Isquilar, se fut bien ruiné à Denver, à Daphné City, partout où on peut trouver un paquet de cartes et une fripouille pour les tenir en face de soi, Butler lui racheta les terrains en question au taux que vous pouvez imaginer. Et ce fut alors qu'il eut une idée merveilleuse, comme cela, par pure bonté d'âme, ainsi qu'il disait. Désireux de parachever le sauvetage du pauvre Adair, il lui

fit construire, à Catharona, le ranch dont vous allez voir tout à l'heure les restes assez mal en point. Pourquoi, me direz-vous, n'avait-il pas pris directement l'affaire à son compte, puisqu'on capture ici plus de chevaux que partout ailleurs ? Pour plusieurs raisons. D'abord parce que, même pour un homme aussi rangé, aussi travailleur que Butler, les journées ne sont que de vingt-quatre heures : il ne pouvait s'occuper d'une seconde exploitation sans laisser dépérir celle qu'il avait déjà toute installée, et où il avait fait de grands frais. Ensuite et surtout, parce que, si Catharona est meilleur pour la capture, Isquilar est mieux placé pour l'élevage et la négociation du cheptel. En demeurant à Isquilar, et en installant à Catharona quelqu'un qu'il ne cesserait de tenir à sa merci, Butler réunissait entre ses mains tous les atouts. Adair capturait des bêtes qu'il lui paierait le prix qu'il voudrait, puisque l'autre serait dans l'incapacité de s'en débarrasser. On ne peut sortir de Catharona sans emprunter la voie d'Isquilar, c'est le moment de ne pas l'oublier.

— Il y a une chose, lui dis-je, que je ne comprends tout de même pas très bien. N'aurait-il pas été plus simple pour ton maître, si ce n'était pas un mobile absolument désintéressé qui le guidait… »

Quebrada eut un sourire triste.

« Oui, fit-il, je comprends ce que vous allez objecter. Au lieu d'un Blanc, qu'on n'est jamais certain de conserver sous sa dépendance, pourquoi n'avoir pas mis ici un Indien, ou mieux encore quelqu'un comme moi ? Vous pensez bien que ça a dû venir à l'idée de M. Sam. S'il ne l'a pas fait, c'est sans doute qu'il a eu ses raisons. Il es-

time probablement que les Blancs seuls sont capables de commander. Enfin, tout cela n'est pas la question. Vous savez à peu près maintenant ce que vous désiriez ?

— Lorsque j'aurai besoin de quelque chose, fis-je, je te le dirai. Nous ne devons plus être très loin, maintenant ? »

Ayant arrêté son cheval, il me désigna, à un demimille environ devant nous, un sombre bouquet de cryptomerias.

« Quand nous aurons atteint ces arbres, me dit-il, nous verrons l'endroit. »

Nous nous séparâmes. Il demeura en arrière, et je rejoignis Ariane qui, à plusieurs reprises, avait tourné la tête avec inquiétude de mon côté. Oui, je savais ce que je désirais, à peu près du moins. Ce que je voulais avant tout, c'était être rassuré sur le sort qui attendait à Catharona mes compagnons. Or, je venais d'apprendre qu'ils n'y seraient point abandonnés à eux-mêmes. Dans son propre intérêt, ce qui était incontestablement la plus solide des garanties, Samuel Butler était décidé à leur fournir les moyens de travailler, c'est-à-dire de subsister. À moi d'avoir l'œil par la suite à ce que cette assistance initiale ne dégénérât point en exploitation. D'Isquilar, où j'étais destiné à vivre constamment avec le vieux, il n'allait pas m'être difficile d'exercer une surveillance de tous les instants. À cet égard, on pouvait compter sur ma vigilance. Et puis, un trajet de seize milles, ce n'est pas le bout du monde, après tout ! Avec un bon cheval, et sans chariot pour vous transformer en tortue, en une heure un

quart on en voit aisément la farce. Au premier appel de John, je serais là… Allons, allons, j'allais pouvoir dormir désormais sur mes deux oreilles. Ce n'était pas dans un guet-apens que je les aurais attirés, ces enfants. Où seraient-ils, à l'heure actuelle, je vous prie de me le dire, s'ils n'avaient pas eu le bon esprit de me suivre ? Au Dakota, parmi toute la racaille de l'émigration, dans quelque coin infect des Mauvaises Terres. N'était-il pas cent fois préférable pour eux ?… À bon compte, j'essayais ainsi, comme on le voit, de tranquilliser ma conscience, car je ne savais pas encore ce que c'était que Catharona. Une heure plus tard, il allait me falloir toutes mes forces, non plus pour me secourir moi-même, mais pour servir de soutien à celles que je sentais défaillir autour de moi.

Je crois que ce qu'il y avait de plus tragique, c'était le silence, à Catharona. Et l'écho, alors ? dira-t-on. Bien sûr ! Mais encore était-il nécessaire qu'il y eût quelqu'un ou quelque chose pour le faire parler. Or, c'était là une condition qui n'était remplie que bien rarement. Un sourd, sans contredit, eût tenu ce paysage pour le plus beau de la terre. Il aurait pu, sans en éprouver nul malaise, nulle oppression, contempler cet horizon aux trois quarts barré par un entassement de montagnes aux flancs couverts d'une toison de gigantesques sapins. Il se serait réjoui au spectacle de la belle rivière coulant parmi des prairies toutes parsemées de jacinthes d'argent. Il aurait rêvé sous des bosquets au travers desquels scintillaient, avec des éclairs de pierreries, des myriades d'oiseaux inconnus. Oui, mais pour que sa félicité conti-

nuât à demeurer parfaite, il aurait fallu également que, lui, il continuât à ne pas savoir qu'aucun bruit ne sortait de ces choses, de ces existences pas un son. La rivière, privée de rochers pour s'y briser avec fracas, roulait avec une taciturne monotonie le triste azur de ses eaux muettes. On voyait les cimes des cryptomerias onduler au souffle du vent, mais ils étaient trop éloignés pour qu'on pût distinguer un murmure qui demeurait aussi silencieux qu'au-dessus de nous la lente course des blancs nuages échevelés. Et quant à ces oiseaux singuliers, plus resplendissants que des escarboucles, jamais, jamais dans les premiers mois, je n'en ai entendu un seul chanter.

Il devait être tout au plus trois heures de l'après-midi. Mais les montagnes étaient si hautes que le soleil avait déjà disparu. Sur nos têtes le ciel restait étonnamment bleu, alors qu'en bas, dans certaines anfractuosités de la roche, c'était déjà la nuit qui approchait.

« Superbe, fit John. Quel endroit merveilleux ! »

Ni Ariane, ni moi ne répondîmes. Il n'insista pas, le pauvre garçon. Il comprenait que c'en était fini des phrases aimables et mensongères. À quoi bon ? La réalité était là, bien en face de nous. Il n'y avait plus qu'elle qui eût le droit de parler, maintenant.

Nous pénétrâmes dans l'enceinte du ranch. Le ranch ? Enfin ! Quand on n'a pas d'autres mots, on est bien obligé de se servir de ceux qu'on a sous la main. Et puis ce n'était pas tout à fait sa faute, à ce bâtiment. Depuis que Théo Adair était parti, personne n'y avait plus

habité, ce qui n'a jamais été une recette très recommandée pour la conservation des immeubles. Non, personne, à part, peut-être, quelques Arapahos, surpris la nuit par la tempête, ou venus, au début, afin de rafler tout ce qui se pouvait. Leur butin n'avait pas dû être bien fructueux : quelques crampons, quelques clous, quelques boîtes de conserves vides. Adair, dans les derniers temps, avait en effet laissé tomber très bas sa maison. N'ayant plus le goût à rien depuis la mort de sa femme, il avait vendu à Butler tout ce que celui-ci avait voulu. Et quand il avait quitté pour toujours le pays, son terrible voisin, avisé le premier de sa disparition, s'était transporté en personne à Catharona pour y faire le tri de ce qui valait la peine d'être gardé. On imagine ce qu'après cinq années de pillage, de neige et de pluie, il pouvait rester du ranch en question. Primitivement il avait la même disposition que celui d'Isquilar, c'est-à-dire qu'il était formé de quatre hangars se rejoignant perpendiculairement, et disposés en carré autour d'une enceinte centrale. Mais la superficie de l'ensemble était environ trois fois moindre. Quant aux hangars, si les murs construits en énormes rondins étaient à peu près intacts, ils ne possédaient plus ni fenêtres, ni portes. Sur les quatre, il y en avait deux qui étaient complètement dépourvus de toits. Et ceux des deux autres, sous le faix des intempéries, s'étaient à moitié effondrés.

L'Indien qui marchait devant le chariot le conduisit jusque dans la cour. Là, il fit faire halte aux mules. Puis, sans qu'on lui en eût donné l'ordre, il commença de les dételer.

Ariane et John échangèrent un coup d'œil de détresse.

« Entrons tout de même ! dit ce dernier.

— Mon Dieu ! murmura Ariane.

— Qu'y a-t-il ?

— Il fait déjà presque nuit. »

Elle avait suivi son mari jusqu'au hangar de droite. En essayant d'en franchir le seuil, elle venait de buter dans un enchevêtrement de ronces et de poutrelles pourries. J'eus juste le temps de la retenir par la main. Cette main glacée et tremblante m'épouvanta. Je compris qu'il fallait parler, dire quelque chose… Mais quoi ?

« Soyez sans crainte, commençai-je, vous pensez bien que je ne vais pas vous laisser ainsi, vous quitter ce soir… Butler dira ce qu'il voudra ! Je ne suis tout de même pas à ses ordres. Demain matin, avec le soleil, ce ne sera pas la même chose, vous verrez ! Et puis, vous avez les Indiens, Pablo avec qui vous êtes déjà si amis… Quebrada a ordre de vous les laisser. Quant à moi, mon premier soin va être d'emporter la liste de tout ce qui peut vous manquer, et soyez convaincue que d'ici une semaine… »

Je parlais, je parlais, Seigneur, avec l'abondance, la volubilité propre à ceux qui ne se sentent ni très sûrs, ni très fiers d'eux-mêmes. Peu m'importait qu'Ariane me crût. L'essentiel, sous mon flot de paroles, était de l'empêcher de parler…

Elle avait poussé un faible cri.

« Qu’est-ce que c’est ?

— Là ! fit-elle d’une voix terrifiée.

— Attention ! » criai-je à mon tour, m’élançant vers elle et la saisissant, mais à bras-le-corps cette fois.

Dans l’ombre, à trois pas de nous, je venais de distinguer deux points brillants, deux vertes boules de phosphore. Puis, ce fut un grognement sourd. La bête avait bondi. À présent, elle s’enfuyait à toute vitesse, poils hérissés, dans la cour à demi ténébreuse.

Je la montrai à Quebrada qui arrivait.

« Un loup ! Un loup ! » lui criai-je.

Ce ne fut pas la voix du métis, en réponse, que j’entendis, mais une autre, et qui avait avec ma voix la même ressemblance lugubre qu’il peut y avoir entre un vivant et un fantôme, quelque chose de voilé, de traînant, de mou…

« Un looùùp !… Un looùùp !… »

Le métis, qui nous avait rejoints, s’arrêta de sourire en apercevant Ariane défaillante. Il me regarda comme pour me dire : « Eh bien, je vous avais prévenu, n’est-ce pas ? »

Ce fut ainsi que nous liâmes connaissance avec l’écho de Catharona.

« Ce n’est pas un loup, dit Quebrada avec autorité. C’est un chien devenu sauvage, pas depuis longtemps, d’ailleurs. La dernière fois que je suis venu, il n’y a pas six mois, il mangeait encore du pain dans ma main. Il est vrai qu’il faisait déjà des façons.

— Un chien ? fis-je.

— Oui, celui de Mrs. Adair. Monitor, il s’appelait Monitor, je crois. Il n’aimait qu’elle. Il a refusé de suivre son mari. M. Sam lui aussi a essayé de l’emmener. Il n’a pas voulu. Il a mieux fait. Il doit être très vieux. Autant qu’il crève ici, où il a vécu. Il n’en a pas pour beaucoup de temps. »

Un hurlement lui coupa la parole :

« Hùùùan !… Hùùùan !… »

Quebrada sourit de nouveau, de façon presque douloureuse. Il leva un doigt… Et nous entendîmes l’écho qui répétait : « Hùùùan… Hùùùan… »

« Je sais où il est, dit le métis, tendant son doigt dans la direction d’un creux de roche déjà rongé par les ténèbres : sur la tombe de Mrs. Adair. C’est un chien qui a toujours eu ses habitudes. Quoiqu’il soit devenu sauvage, voyez-vous, il y en a qu’il a conservé. »

Pablo voulait allumer du feu pour le dîner. Le surveillant s’y opposa.

« Il est inutile de prévenir les gens mal intentionnés, qui pourraient passer dans les environs, qu’il y a de nouveau du monde ici. Il vaut mieux attendre que les locaux

soient un peu réparés. On est plus à son aise derrière un bon abri de rondins, si on vient à avoir une histoire. Ce n'est guère probable, mais enfin on ne sait jamais ! »

Profitant d'un instant où j'étais seul avec lui, il me murmura :

« Si nous devons rentrer tous les deux ce soir à Isquilar, nous ferons bien de nous en aller très vite après le repas. Qu'avez-vous décidé ?

— Attends, fis-je. Je te donnerai ma réponse tout à l'heure. »

Il eut un geste qui signifiait : « Je suis à vos ordres. » Non loin de là, John l'appelait. Il se dirigea de son côté.

« Qu'est-ce que tu lui veux ? » demandai-je.

Oh ! la pauvre, la navrante voix qu'eut John alors pour me répondre :

« Qu'il me montre le plus possible ce que j'ai à voir, avant qu'il ne fasse tout à fait nuit. »

On n'apercevait que très peu de ciel, à cause de la hauteur énorme des montagnes. Mais la partie qui en demeurait libre et visible semblait toute cloutée de diamants. Les rameaux des cryptomerias, si noirs dans le jour, étaient à présent comme pleins de givre. Leur résine, éclairée par la lune, les faisait paraître tout blancs.

John revenait avec le métis. Ils avaient été absents plus d'une heure. J'étais assis sur un tronc d'arbre, à l'endroit où ils m'avaient laissé.

« Où est-elle ? lui demandai-je.

— Je ne sais pas. À la voiture probablement.

— Le dîner va bientôt être prêt. Veux-tu aller la prévenir ? Qu'est-ce que tu as ? »

Il venait d'étouffer un sanglot.

« Je n'en ai pas le courage. Vas-y, toi ! »

Pour y aller, je commençai par me heurter, tant l'obscurité était dense, aux mules dételées qui, dans la cour, attendaient debout, passivement, qu'on voulût bien songer à leur dîner, à elles aussi. Au milieu, la bâche de la voiture arrondissait sa voûte noire. Je trouvai à tâtons le rideau de cuir. Je le soulevai.

« Venez ! » ordonnai-je.

Je n'obtins pas de réponse. Seulement un triste soupir angoissé.

« Venez ! répétai-je. Le repas est prêt. Mais moi, je ne reste pas avec vous. Je repars dans quelques instants. Or, je désire vous voir avant, tout de même. Donnez-moi la main, allons, je vous prie, que je vous aide à descendre de là ! »

Sans une plainte, sans un mot, elle m'obéit.

« Bravo ! Venez, maintenant. »

Elle ne bougeait plus. Elle continuait à ne rien dire. Puis, soudain, elle chancela. Et je l'eus, tout entière, une seconde, dans mes bras.

Pour regagner Isquilar, moi et Quebrada, nous ne mîmes, cette nuit-là, pas tout à fait une heure et demie. Mais, le lendemain, bien qu'étant reparti dès l'aube, je ne fus pas de retour à Catharona avant deux heures de l'après-midi. C'est la règle, qu'est-ce que vous voulez ? Il faut compter qu'on va cinq ou six fois moins vite, quand on a un chariot avec soi.

XI

D'après ce que je leur ai appris de Sam Butler, il y a des gens qui pourraient être tentés de croire que, cette nuit-là, on ne dut pas sommeiller beaucoup à Isquilar. Eh bien, non ! En pensant ainsi, on se tromperait, voilà tout. Oh ! sans doute, ainsi qu'il fallait s'y attendre, la conversation débuta par un assez joli petit coup de chambard. Lorsque, très gentiment, très poliment, j'eus notifié au vieux Sam ma décision irrévocable de reprendre le lendemain mes cliques et mes claques et d'aller m'installer de façon définitive à Catharona, j'imagine qu'il ne dut plus rester dans les écuries un très grand nombre de chevaux endormis. Mais, à l'inverse de ce qui s'était passé la veille, il n'y eut ni boxe, ni mobilier détérioré. Presque tout de suite, ce fut l'accalmie. Il est vrai que, grâce aux confidences de mon ami Quebrada, et sans le compromettre le moins du monde, j'étais dès à présent en possession d'un moyen de jeter de l'eau sur le feu.

« Jamais, dis-je en substance à notre tyran, non, jamais, vous m'entendez bien, je ne vous laisserai transformer ces enfants en machine à vous fabriquer de l'argent… C'est pour eux qu'ils garderont celui que je vais leur enseigner à gagner. Nous ne tarderons pas, eux et moi, à être au courant du métier d'ici. Ce ne doit pas être si sorcier, puisque, vous, vous avez réussi. »

Il me sembla voir s'agiter la lourde canne ferrée qui ne le quittait pas. Je fis en riant un saut de côté. Il rit aussi.

« Allons, allons, fis-je, soyons bons amis ! Je reconnais que ce ne serait pas très gentil de ma part d'être revenu uniquement pour vous dire des impertinences. Mais avouez que vous les avez méritées. Parlons donc, si vous le voulez bien, en gentlemen dignes de ce nom. Qu'est-ce que mes amis vous demandent ? Qu'est-ce que nous vous demandons, plutôt, puisque, grâce à votre intransigeance, nous ne formons plus désormais, eux et moi, qu'une seule et même association ? C'est bien simple : pour commencer, mettez-nous à même de nous en tirer, et cela sans nous mesurer votre concours au compte-goutte, comme vous n'y êtes que trop porté. Le papier que voici contient une liste des choses que je considère comme indispensables. Vous allez me faire le plaisir d'en prendre connaissance, et, s'il y a lieu, de la compléter. Huit Indiens, ai-je inscrit en premier lieu, et non pas quatre, chiffre que vous nous avez d'abord accordé. Il est entendu également que nous conservons Quebrada. J'estime que, surtout au début, nous ne pouvons pas nous contenter de moins. Au cas où cela grèverait trop vos disponibilités en main-d'œuvre, vous n'aurez qu'à me le dire très franchement. Je ferai un saut jusqu'à Daphné City. Il ne doit pas manquer là-bas de braves garçons prêts à venir nous donner un coup de main, contre une honnête rétribution. »

Je prévoyais, certes, le résultat que devait avoir cette innocente phrase. L'état de guerre était la règle, entre

Isquilar et Daphné City. La pensée de voir des gens de là-bas profiter d'un prétexte pour traverser son territoire produisit sur Samuel Butler l'effet attendu. Il avait pâli, puis était devenu écarlate. Je le vis introduire un doigt entre son cou et sa chemise, comme quelqu'un qui n'est pas très certain d'être en règle avec la congestion. « Il y a assez de sacripants dans le jeu depuis que tu t'y trouves, finit-il par proférer. Ce n'est pas la peine de faire appel, par-dessus le marché, à ceux de Daphné City. Je vous fournirai les hommes et les outils dont j'estimerai que vous avez besoin, pas un de plus. Est-ce compris ? Et si vous n'êtes pas contents, vous n'aurez tous les trois qu'à aller… »

Là-dessus, avec des mots affreux, il nous avait signifié, à tous les trois, des perspectives que je préfère ne pas préciser.

« Très bien, très bien ! avais-je fait, pudiquement. Faut-il maintenant vous rappeler que, demain matin, je repars à l'aube, et qu'en conséquence…

— Fiche-moi la paix ! Nous avons tout le reste de la nuit pour nous occuper de ce qu'il faut. Quelle heure est-il ?

— Il est exactement, lui répondis-je, l'heure où le whisky m'a toujours paru avoir un agréable goût de revenez-y. Encore faudrait-il lui avoir déjà dit un mot. »

C'était assez quelconque, comme repartie. Mais il daigna la trouver à son gré.

Le lendemain, quand, de retour à Catharona, je procédai à l'inventaire de nos richesses, j'eus la surprise fort réconfortante de constater que la contribution de mes compagnons de convoi était loin d'être négligeable. Les matériaux qui la composaient avaient été choisis avec un sens pratique dont je félicitai Ariane, à qui l'honneur en revenait. Nous pouvions, dès à présent, sans rien réclamer de plus à Butler, nous mettre efficacement au travail. C'était mon apport, à moi, qui était le plus maigre. Quoi de plus naturel, puisque, étant parti pour travailler dans une exploitation déjà organisée, je n'avais pas eu à m'embarrasser du matériel indispensable aux émigrants appelés tout de suite à voler de leurs propres ailes. J'étais d'ailleurs bien en repos à cet égard : avec la responsabilité de la besogne qui m'attendait, je pouvais espérer qu'il ne viendrait à aucun des membres de notre communauté l'idée de me traiter de parasite.

Dieu sait si j'avais au cœur la hâte de me retrouver auprès d'Ariane le plus vite possible. Comment, dans ces conditions, la pensée ne m'est-elle pas venue, dès la sortie d'Isquilar, de prendre les devants ? Comment n'ai-je pas abandonné mon chariot aux soins des Indiens que je ramenais, au lieu de marcher au pas à son côté, ainsi que je ne cessais de le faire tout le long du chemin ? Je me le suis demandé bien souvent. J'avais affirmé la veille que je partais pour aller chercher ma voiture. En me voyant arriver sans elle, on aurait pu se figurer, à Catharona, que je ne revenais pas pour toujours. Être suspecté, rien qu'un instant, d'un pareil manque de parole, c'est probablement ce que je n'ai pas voulu.

De tout notre petit monde, ce fut John que j'aperçus le premier. Torse nu, ses blonds cheveux épars au vent, il était occupé, dans une anse de la rivière, à faire boire mules et chevaux.

En un temps de galop, je fus près de lui. Il ne m'avait pas entendu venir. Il tressaillit. Une expression de joie véritable éclaira ses traits quand il vit mon chariot.

« Te voilà !

— Oui. Tout s'est bien passé ?

— Très bien.

— On ne l'aurait pas cru, d'après le visage que tu faisais, il y a une seconde. »

Il eut un geste.

« Ce n'est rien. Tout est oublié, puisque tu es là !

— Comment : puisque je suis là ? Vous ne m'attendiez pas, peut-être ? »

Il rougit. Pour dissimuler ses sentiments, j'ai connu plus habile que lui.

« Bien sûr, bien sûr, nous t'attendions… Seulement…

— Seulement quoi ?

— Rien, rien, que veux-tu que ce soit ? Enfin, puisque tu y tiens, nous étions un peu inquiets… Oh ! pas pour ce que tu crois !… Inquiets parce que nous comprenons bien que ce n'est pas drôle pour toi de venir demeu-

rer ici… Ça nous ennuie de bouleverser ta vie à ce point, de songer… »

Avec lenteur, j'étais descendu de cheval.

« Voyons, voyons, qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce que tu me chantes là, mon garçon ? »

Il ne répondit pas, se bornant à baisser la tête.

« Tu n'as pas besoin, poursuivis-je, de te mettre en peine pour moi. Ce que je fais, sache bien que c'est toujours parce que ça me plaît de le faire. Mais il est un point sur lequel je désire avoir des explications. Alors, comme ça, tu poses en principe que la vie est moins drôle à Catharona qu'elle ne doit l'être à Isquilar ? Je voudrais bien que tu me dises pourquoi. »

Devant la subite sécheresse avec laquelle je m'étais mis à lui parler, il battit en retraite, mais pas assez rapidement.

« Oh ! sans doute, balbutia-t-il, il ne doit pas y avoir une très grande différence… Mais cependant…

— Cependant quoi ?

— Certes, je pense, je suis même persuadé que nous finirons par nous habituer. Mais le premier contact, n'est-ce pas ? Ce que j'en dis, naturellement, ce n'est pas pour moi. Cette tombe, tu sais… Ariane, la nuit dernière, après ton départ… »

D'un coup de ma cravache sur ma botte, je l'interrompis. Jamais, j'ignore si on l'a remarqué, dans mes

brefs entretiens avec lui, je n'avais fait, le premier, allusion à sa femme. Toujours, j'avais attendu qu'il commençât. Plus tard, quand il s'en fut rendu compte, ainsi que de certaines autres nuances, il ne parla plus d'elle lui non plus, de sorte que ce nom finit par disparaître définitivement de nos mornes conversations.

« Eh bien, quoi, alors ? Qu'a-t-elle fait ?

— Eh bien, voilà, dit-il avec embarras. Elle n'a malheureusement pas eu de cesse qu'elle n'ait vu cette tombe. Les Indiens lui avaient dit que c'était tout près du ranch, à peine à une centaine de yards. Je n'ai pas voulu, bien entendu, la laisser y aller seule, tu le comprends ?

— Je comprends surtout, fis-je brutalement, qu'on a ici de curieuses idées sur la façon dont il convient, pendant mon absence, d'employer son temps. Sois tranquille, tout cela va changer. Mais dis-moi donc : Springfield, Springfield du Missouri, d'où vous arrivez, je crois, tous les deux, c'est probablement une ville où il n'y a pas de cimetière ? Il y en a un ? Alors vraiment, je ne saisis plus ! Et c'est tout ce que vous trouvez moyen de reprocher à Catharona, qu'une brave femme y soit enterrée ? Ce n'est pas sérieux ! »

Rougissant davantage encore, il murmura :

« Il y a aussi l'écho. »

Je cinglai à nouveau de ma badine ma botte droite.

« Ah ! c'est vrai, je n'y pensais plus. Il y a aussi l'écho, parfaitement. Eh ! mais, voilà, si je ne me trompe,

un état d’esprit tout à fait réconfortant. Tu vas voir, mon petit, comment je vais m’y prendre pour remettre les choses en place. Et tout d’abord, une question ? J’espère au moins que vous n’y êtes pas allés pour rien, sur cette tombe. Vous y avez apporté des fleurs, car je présume qu’il n’y en avait pas ? »

Il me regarda avec stupéfaction.

« Apporté des fleurs ? Non. Pourquoi ?

— Tu devrais le savoir. Une tombe où il y a des fleurs, ce n’est presque déjà plus une tombe. Ça devient quelque chose de paisible, de doux, de presque attrayant. Quant à l’écho ! Eh ! l’écho, mon Dieu, ce n’est tout de même pas nous qui dépendons de lui. Il ne fait que ce qu’on veut bien lui ordonner. Il ne te collera des pensées noires que si tu y consens. Il sera d’une gaieté folle, si tu y tiens, toute la journée. Que chacun de nous, dans son travail, soit aussi régulier, aussi docile que lui, et tout ira bien. En attendant, tu vas me permettre de te donner un conseil. »

Je lui montrai chevaux et mulets en train de s’ébrouer dans l’eau limpide.

« Ne mets jamais la main à une besogne que tu peux faire exécuter par des Indiens. C’est l’*a b c* du commandement. »

Tandis que nous conversions, le chariot et sa petite escorte étaient parvenus à notre hauteur. J’eus à l’adresse de Quebrada un geste bref. Il sauta à terre.

« Veille, lui dis-je, à faire reconduire les bêtes, une fois qu'elles se seront abreuvées. »

Et désignant à John le cheval du métis, dont ce dernier lui présentait les rênes :

« Quant à toi, ordonnai-je, enfourche-moi ça, et viens. Nous aurons à causer. »

Nous regagnâmes le ranch au pas, afin de ne point précéder de trop loin l'arrivée de nos hommes. Au fur et à mesure que nous approchions, un bruit grandissait, une espèce de choc en cadence, fidèlement répercuté par l'écho.

J'interrogeai John du regard.

« C'est Pablo, m'expliqua-t-il. Avec deux de ses camarades, il est à l'ouvrage depuis ce matin. Ils se sont mis à réparer le toit du bâtiment le moins endommagé, afin que, la nuit prochaine, si nous le désirons, nous ne soyons plus contraints de coucher dans notre voiture. Ce que tu entends, ce sont les coups de leurs marteaux.

— Ce n'est tout de même pas quelque chose de si effrayant », crus-je opportun d'observer.

Il secoua la tête, et murmura sans conviction :

« Oh ! le jour, évidemment, il n'y a encore trop rien à dire. Ça peut aller. »

Nous touchions à présent à l'enceinte du ranch. Il y avait bien deux bonnes minutes que nous n'avions plus

prononcé une parole. Confusément, John comprit-il la secrète signification de mon silence, la sombre ardeur du vœu qu'il renfermait ? Je n'en ai pas eu l'impression. Il n'en était pas encore arrivé au degré de lucidité qu'il eût fallu, et je me demande s'il l'a même complètement jamais atteint.

« Si tu veux aller lui dire bonjour ? finit-il néanmoins par me proposer, aussi négligemment que s'il se fût agi d'une chose à laquelle nous n'eussions ni l'un ni l'autre attaché aucune importance. Elle est là.

— Où donc ? demandai-je, sur le même ton.

— Près de notre chariot. Tu peux y aller. Moi, je vais attendre le tien pour le faire rentrer dans la cour. Provisoirement, je pense que le mieux est de les ranger tous les deux côte à côte, comme pendant les nuits du convoi.

— Oui, c'est cela. Je te remercie. »

Sur ce, je mis pied à terre, et sans me presser, bien tranquillement, je me dirigeai vers Ariane que je venais d'apercevoir toute seule, au milieu de la cour, assise sur un petit pliant.

Je n'ai jamais vu autant de ciel, ni d'un bleu si profond, sur une seule tête. Mais avec quelle indolence poignante celle d'Ariane supportait ce dais merveilleux ! Cette tête, elle la tourna vers moi, lorsque je fus arrivé tout près d'elle, et qu'il ne lui fut plus possible de ne pas entendre le bruit de pas.

À présent, elle avait reposé sur ses genoux une espèce de rideau de grosse toile auquel elle était en train de coudre des anneaux de cuivre. Sans un mot, elle continuait à me regarder. On eût dit qu'elle n'en revenait pas de me voir là. Moi, je ne savais plus que faire, que raconter. Une immense émotion avait pris la place de ma mauvaise humeur affectée.

« Vous êtes revenu ! dit-elle enfin.

— Qu'est-ce qu'il y a là de si extraordinaire ? »

Elle secoua la tête doucement.

« Pourquoi m'adresser cette question ? Ce que vous faites pour nous en ce moment, croyez-vous que tout le monde le ferait ?

— Oui, répliquai-je. Tous ceux, en tout cas, qui, comme moi… »

« Vous aimeraient !… » Ç'avait été, ainsi qu'on voit, bien près de sortir de mes lèvres. Au coup d'œil suppliant qu'elle me lança, je m'arrêtai.

Il n'est pas difficile de savoir quand on commence à aimer un être. C'est quand on se met à éprouver de la haine, – et quelle haine ! – pour tous ceux qui ont pu en être aimés. On n'a pas besoin de les avoir connus personnellement, ni même d'avoir entendu parler d'eux. Mais on les devine dans l'ombre. Ils ne vous quitteront plus jamais. S'ils sont morts, ils redeviendront vivants. Et comme on les hait, mon Dieu ! même ceux qui, sans cela, auraient peut-être été vos amis. Comme on les hait !

Il dut y avoir sur mon visage en cet instant une telle expression de dureté, qu'Ariane pâlit longuement.

— Qu'est-ce que vous avez ?

— Rien ! fis-je. Ou plutôt, je ne suis pas pour les explications compliquées. Dites-moi, est-ce que je fais erreur ? Ce châle-là, c'est bien le même ?… »

Rassurée, elle avait souri.

« Comme vous avez de la mémoire ! Oui, c'est lui. »

Je venais de m'en apercevoir : elle n'avait plus sa veste mauve, ni la robe de velours noir qu'elle n'avait jamais quittées, tout le temps du convoi. Elle semblait jaillie maintenant de quelque parade espagnole, avec sa sombre jupe à volants, avec son châle jaune et rose, le châle qu'elle portait le jour où John et elle s'étaient rencontrés. J'avais vite eu fait de le reconnaître, qu'on s'en fie à moi là-dessus !

« De la mémoire ! grommelai-je. Il ne faut pas se figurer que j'en aie ainsi pour tout, indifféremment. »

Du regard, elle m'interrogeait. Le ton de mes paroles avait l'air de ne pas lui plaire. Elle essaya, néanmoins, de continuer à plaisanter.

« Vous ne m'aviez vue encore qu'en voyageuse. Me voici en maîtresse de maison, comme c'est mon droit, et aussi mon devoir, n'est-il pas vrai ?

— Qu'y a-t-il ? Qu'avez-vous ? » m'écriai-je.

Ce qu'elle avait ? tout simplement une subite défaillance. Incapable de la conduire jusqu'au bout de son badinage, sa voix soudain s'était brisée.

« Pour être quitte envers vous, murmura-t-elle, que pourrai-je – que pourrions-nous, veux-je dire – jamais vous donner ?

— Ne vous mettez pas en peine de cela ! fis-je avec brusquerie. L'avenir se chargera de nous l'apprendre. En attendant… Mais que faites-vous ? »

Elle venait de se lever. Elle m'avait pris par le bras.

« En attendant, dit-elle, autoritaire, c'est vous qui allez me donner cela. »

Cela, c'était ma casaque de cuir. Elle portait, à la hauteur du coude gauche, le plus bel accroc qui se pût voir. Je n'y avais même pas fait attention. Sans tenir compte le moins du monde de ma résistance, Ariane, prestement, me contraignit à la retirer. Puis, dans une petite trousse, elle choisit une aiguille, du fil. Elle riait.

« Laissez donc, laissez donc, fit-elle. J'ai été fort habile autrefois à ce genre d'exercice-là. Or, c'est une chose qui ne s'oublie guère. Heureusement, n'est-ce pas ? Car il ne doit pas être très commode de trouver une couturière, du jour au lendemain, à Catharona. »

XII

J’avais dit à John qu’il ne tenait qu’à nous que la compagnie de l’écho ne fût pas trop lugubre. Ce n’était pas tout à fait exact. Sans doute Catharona pouvait être considéré comme le royaume habituel du silence. Mais enfin il arrivait de temps à autre que des visiteurs intempestifs vinssent rompre ce silence-là. L’écho était susceptible alors de redevenir singulièrement redoutable. C’était la nuit, de préférence, qu’il se laissait aller à ses divagations. Elles étaient généralement précédées de flamboiements d’yeux au-dehors, dans les ténèbres. Parfois un ours ; des loups, le plus souvent. De l’enceinte obscure du ranch s’élevait soudain un brusque appel de cheval affolé. Cela suffisait à déclencher le tintamarre. Des minutes et des minutes durant, des heures même, arrivait-il, l’écho était alors à son affaire, je vous le certifie. Glapissements, cris, coups de feu, il n’avait que l’embarras du choix. De toutes les voix de ce sabbat, celle pour laquelle il semblait avoir le plus de goût, c’était encore la voix humaine. Comme il se plaisait à la recueillir, à l’amplifier, à la déformer, à en faire quelque chose de bien sinistre ! Dans nos rires, dans nos disputes, dans nos chansons, nous savions qu’il y avait un diapason au-dessus duquel nous avions intérêt à ne pas nous élever. Sans cela, l’écho s’en emparait. Et il fallait voir ce qu’il nous renvoyait en échange.

Nos bêtes elles-mêmes, on eût dit qu'elles avaient fini par comprendre qu'elles devaient se méfier de lui. J'ai vu plus d'un cheval se cabrer en entendant son hennissement lui revenir déformé de la sorte. Il demeurait ensuite toute une semaine tremblant sur ses jambes à la moindre alerte, mais sans oser crier, aussi rempli de terreur que si un loup avait rôdé dans les environs. De tous les animaux de Catharona, il n'y en avait qu'un qui paraissait non seulement ne pas avoir peur de l'écho, mais encore s'attacher à le provoquer. C'était le pauvre Monitor, un chien un peu dément, et redevenu presque sauvage, sans doute. Ah ! celui-là, pas moyen de le faire taire ! Le seul eût été de l'abattre. À plusieurs reprises, on le pense bien, j'y ai songé. Lorsque ses hurlements à la mort venaient glacer subitement nos soirées les plus paisibles, les mieux commencées, je me suis levé, revolver en main, avec la ferme intention de mettre un point final à un dialogue aussi macabre. Ariane s'y est toujours opposée.

C'était là, on peut en juger, un réel, un très réel inconvénient, mais dont il eût été ridicule, néanmoins, d'exagérer l'importance. Je m'en serais accommodé, pour ma part, beaucoup mieux que de la fièvre ou de la dysenterie. Sous ce dernier rapport, d'ailleurs, nous n'avions pas pour le moment trop à nous plaindre, mais pour le moment seulement, ai-je dit. Il convenait en effet de ne pas oublier que c'était la fièvre qui, cinq années auparavant, avait emporté Mrs. Adair. Nous ne nous alarmions guère pourtant de ce péril. Ce ne serait qu'au printemps, lors de la fonte des neiges, que se préciserait sa menace. Nous avions le temps d'y penser. Des soucis

et des travaux plus pressants s'offraient à nous, puisque nous venions à peine d'entrer en automne, un automne d'une douceur à laquelle, quand je suis seul, je ne peux encore m'empêcher de songer.

Le lendemain même de mon retour, j'étais dans la cour du ranch, avec Quebrada, auprès d'un des bâtiments que nos ouvriers étaient en train de reconstruire. Ils apportaient à leur besogne une habileté et une ardeur que je n'avais jamais rencontrées jusque-là chez des Indiens, de sorte que c'était beaucoup moins pour les surveiller que pour leur témoigner ma satisfaction que je me trouvais au milieu d'eux. J'entendis un bruit de pas précipités. Je me retournai. John venait de surgir, tout pâle, entre les deux poteaux qui marquaient l'entrée de l'enceinte.

« Qu'est-ce qu'il y a ? »

Il mit un doigt sur ses lèvres.

« Chut ! viens ! »

Le métis et moi, nous avions bondi sur nos fusils. John secoua la tête.

« Non, c'est inutile. Toi seulement, viens ! »

J'obéis. À un demi-mille, en contrebas, le Perico roulait au soleil ses eaux lumineuses, aussi vertes que les prairies qui l'environnaient. Il disparaissait à gauche, derrière une muraille de rochers formant écran entre le ranch et lui. C'était dans la direction de cet écran que John m'entraînait.

« Qu'y a-t-il ? » répétai-je, faisant mine de ne plus le suivre.

Et, comme il ne répondait pas, je me fâchai.

« Parle, sinon, je t'en donne ma parole, je ne fais pas un pas de plus ! Qu'est-ce que signifient ces cachotteries ? »

Il ne ralentit pas son allure. Il se contenta de murmurer :

« Chut ! Les chevaux ! Ils sont là. Tais-toi ! »

Ils étaient là, c'était vrai ! Je dois rendre à John cette justice : il avait raison de m'obliger à venir. Un spectacle semblable, vous savez, ça ne se rencontre pas tous les jours, tant s'en faut. Ils étaient là, les chérubins, les chers agneaux, plus nombreux que je ne les avais jamais vus. La distance qui nous séparait du balcon rocheux d'où nous les contemplions maintenant, nous venions de la franchir sur la pointe des pieds, avec tant de précautions que pas un seul ne s'était enfui. C'était tout juste si j'en voyais trois ou quatre pointer les oreilles, avec une inquiétude qui très vite les abandonna. Combien étaient-ils ? deux mille, trois mille, peut-être plus. En tout cas, certes, de quoi monter une fameuse division de cavalerie. Qu'ils étaient beaux ! Minces, délurés, nerveux, ni trop petits, ni trop robustes, avec des naseaux qui frémissaient, des naseaux rouge sang, où l'on aurait eu tant de joie à enfoncer l'index et le majeur de la main droite… Et ces babines retroussées, découvrant l'émail presque bleu

des dents !… Et ces crinières emmêlées, et ces croupes pressées les unes contre les autres, ces croupes sur lesquelles il eût fait si bon sauter, et puis, floc ! retomber assis !… croupes tavelées, croupes pommelées, croupes renard-bleu, croupes gris-argent, croupes bai, croupes alezanes, croupes pie, croupes blanches truffées de noir, croupes noires truffées de blanc !… Juments hennissantes, étalons cabrés, poulains galopant entre les pattes de leurs mères… Ruades soulevant des gerbes d'eau ébouriffées qui s'écroulaient en pluie de diamants !…

C'était si grand, si merveilleux que j'en avais le cœur qui s'arrêtait, et les tempes qui se mettaient à battre. Ah ! là ! là ! là ! là !… L'espèce, oui, très exactement, qu'à Council Bluffs on désirait tant, celle-là même, la seule, pas une autre, que ces andouilles de la Remonte passaient leur temps à nous réclamer. Dieu vivant, le père Curtiss, s'il avait été là, je suis sûr qu'il en aurait pris une attaque. Il me semblait voir se gonfler les bourrelets de son cou. Et cette canaille de Sam Butler, donc !… Mais lui, il était habitué. Tout de même, s'il s'imaginait que c'était à son intention que nous allions travailler, sans autre but que de lui revendre pour un morceau de pain de pareils trésors !… Espère un peu, mon gaillard ! Tu vas apprendre à qui tu as affaire. Il faudra les payer à leur prix, ces amours de petits animaux. Autrement, j'aime mieux en faire cadeau tout de suite aux Pawnies et aux Arapahos.

Vous pensez comme j'étais sorti du ranch sans mon fusil. Il fallait être aussi enfant que John pour s'imaginer

que j'aurais suivi un tel conseil, dans un pays où, en fait d'aimables rencontres, on risque d'avoir le choix entre un grizzly, un Peau-Rouge scalpeur, ou un luron de Daphné City. J'aurais donc pu, si j'avais été pressé, m'adjuger sur-le-champ la propriété d'une de ces splendides bêtes. Le procédé est assez connu. Il consiste, si l'on est assez près pour viser convenablement, à loger une balle dans le cou de l'animal qui a eu la mauvaise fortune de vous plaire, et cela à un endroit déterminé qu'il s'agit de bien repérer. Une paralysie de certains muscles s'ensuit, qui dure pendant quelques minutes, le temps d'avoir recours à l'intervention décisive du nœud coulant. Bien qu'elle soit pratiquée quasi couramment, j'aime autant dire que je ne suis pas l'homme de cette méthode. Je la trouve cruelle, d'abord ; puis, idiote aussi, sauf le respect que je vous dois. Si légère que soit la blessure ainsi infligée, une monture capturée de la sorte restera toujours dépréciée aux yeux des acheteurs quelque peu sérieux. Pas la peine de leur raconter une histoire, c'est justement cet endroit du col de la bête qu'ils commencent toujours par regarder. Enfin, quand on est en présence d'un troupeau important, c'est une maladresse sans nom que de se mettre ainsi à le canarder ; de tous les animaux sauvages, en effet, le cheval étant probablement le plus effarouchable. Vous pouvez toujours, après ce joli coup, essayer de rejoindre le troupeau en question. Il aura changé, une fois pour toutes, de terrain de parcours. John connaissait à cet égard mon sentiment. C'était même pour cette raison qu'il m'avait prévenu de l'inutilité de prendre mon fusil. Il ne s'était pas attendu une seconde à me voir coucher un des chevaux en joue. Il n'eut donc pas l'ombre d'un

étonnement, lorsqu'il m'entendit lui murmurer d'une voix sourde :

« Viens ! »

Cet étonnement ne vint qu'un instant plus tard, après que sur le chemin du ranch nous eûmes couvert une distance assez considérable pour pouvoir nous parler sans baisser la voix. Comme il estimait que je n'allais pas assez vite, John se retourna pour me dire :

« Dépêchons-nous !

— Pourquoi ?

— Comment ?… Mais le temps de seller nos chevaux, d'alerter les Indiens… Nous ne serons pas prêts avant un bon quart d'heure ! »

Je ralentis encore mon pas, et, secouant la tête, je répondis :

« Pour aujourd'hui, si tu le veux bien, nous ne monterons pas à cheval, et nous n'alerterons pas les Indiens. »

Il n'insista pas. Il ne broncha pas. Il était déjà habitué à ne pas discuter mes ordres. Mais je sentis qu'il n'en avait pas encore reçu qu'il lui eût été aussi pénible d'exécuter. Je ne l'avais pas perdu de vue, l'instant d'auparavant. L'émotion que m'avait donnée la contemplation de la horde n'était que de loin comparable avec celle dont il m'était apparu submergé. Impossible de s'y tromper, voilà qui était de nature à révéler, pour le dur métier de chasseur, des dispositions peu banales. Muet,

l'œil fixe, retenant son souffle, il m'avait fait songer à Dan. Mais songer à Dan, c'était aussi la certitude de bientôt voir apparaître Madge. Telle était la raison pour laquelle, coupant court, j'avais mis ma main sur l'épaule de John, et, sourdement, je lui avais dit : « Viens ! » Maintenant, il était là devant moi, ne comprenant rien à mes paroles, à mon attitude, à la sécheresse du langage qu'une fois de plus j'employais avec lui. Hélas ! il y avait une chose dont il ne possédait aucun moyen de se rendre compte. S'il n'y avait eu que lui et moi dans la vie, nous deux, tout seuls, rien que nous deux, quel frère il eût été pour moi ! Comme j'aurais été bon pour lui !

Pris tout de même d'un peu de pitié, je me crus tenu de lui fournir les explications qu'il n'avait pas osé me demander. Je débutai de la façon suivante, et cela sur un ton presque cordial :

« J'ai un principe auquel je tiens, et qui consiste à ne pas mettre la charrue avant les bœufs. Tu aurais voulu me voir convoquer notre personnel, et lui donner l'ordre de se mettre en selle, afin de pousser une charge au milieu de tous ces animaux ? Un peu de patience, mon garçon ! Que ferions-nous, je te le demande, des bêtes que nous pourrions ainsi capturer ? Elles ne se domestiqueraient pas du jour au lendemain, n'est-ce pas ? En attendant, où les enfermer ? Dans ta chambre, peut-être ? Tu n'ignores pas que la cour du ranch est ouverte pour la minute à tous les vents. Quant aux écuries, les plus favorisées n'ont que deux murailles sur quatre. Nous ne hâterons pas leur achèvement en conviant nos Indiens à abandonner pour de vaines galopades une besogne dont

ils se tirent actuellement très bien, mais à laquelle Quebrada te dira qu'on a beaucoup de peine à les astreindre. Du calme, donc, je te prie. Il est préférable de ne point passer d'un extrême à l'autre, préférable de ne pas faire succéder sans transition un excès de confiance et de fougue à l'état où tu étais hier, quand je suis arrivé à Catharona. Cet état, soit dit entre nous, n'était pas très brillant. La tombe, l'écho… Quoi encore ? Je ne sais si tu te rappelles ? Ce dont, moi, je me souviens fort bien, c'est que je n'ai pas trouvé très élégant de mettre sur le dos de ta femme, ainsi que tu l'as fait, ta nervosité, tes petites appréhensions personnelles, alors que son moral, à elle, heureusement… »

Patatras ! Je m'arrêtai. Il y avait tant de tristesse dans le coup d'œil qu'il venait de me lancer que j'aurais dû, à l'instant même, rentrer sous terre. Alors, toujours, toujours, il était donc écrit qu'il en serait ainsi. Plus je me rendais compte de ma cruauté, de mon injustice, moins j'arrivais à pouvoir m'en corriger. Toujours, toujours, cela débutait de la même manière. Je commençais, comme je venais de le faire, un discours débordant de bonnes intentions. Puis, à mesure que je parlais, je me sentais devenir la proie de je ne sais quelle puissance détestable. C'était pour moi un besoin mauvais d'être dur pour John, de l'humilier, de le torturer. Rien ne pouvait, n'était susceptible de m'arrêter dans cette voie si peu honorable, ni les reproches que je m'adressais, ni ceux que je croyais voir dans les regards de mon pauvre ami, ni ceux même, autrement sévères, autrement douloureux que je lisais dans les yeux d'Ariane. C'était plus fort que moi. Si pénibles, si ridicules que fussent des scènes de ce genre, il

n'y avait cependant que demi-mal, puisqu'elles demeuraient entre nous. L'impardonnable eût consisté à m'y livrer en présence de tierces personnes, de gens qu'il valait mieux évidemment, ne pas mettre dans le secret de mes faiblesses. Une faute pareille, avec l'aide de Dieu, je me disais que, tout de même, je parviendrais bien à l'éviter…

Sur ces entrefaites, une chose assez singulière nous advint.

L'un des premiers jours qui suivirent notre installation, Samuel Butler, sur le coup de midi, arriva à Catharona. Nous le conviâmes, tout naturellement, à se mettre à table avec nous. Il accepta sans qu'il fût besoin d'insister. Il était de ces hommes qui ont beaucoup plus d'appétit lorsqu'il s'agit d'un repas dont ils ne font pas eux-mêmes les frais.

Celui auquel il fut invité était en tous points réussi. Il en profita amplement. Mais sa visite, on s'en doute un peu, n'avait pas pour but exclusif d'expérimenter notre cuisine. Il désirait voir surtout où nous en étions de nos petites affaires, et, sous couleur de nous offrir un supplément d'assistance, savoir s'il lui était permis d'espérer retirer un honnête profit de tout cela. La constatation des résultats que nous avions obtenus en si peu de temps le remplit d'une surprise qui n'était pas feinte. J'en éprouvai, je l'avoue, un orgueil véritable. Le phénomène en question pouvait avoir ses défauts, mais, sous le rapport travail, il était bon juge. Le silence approbateur avec lequel il passa en revue nos divers chantiers fut plus flat-

teur et encourageant pour moi que n'aurait pu l'être n'importe quel compliment. Il faut dire, il est vrai, que nous n'avions pas précisément boudé à la tâche. L'aile droite du ranch, qui nous servait de locaux d'habitation, était entièrement reconstruite. On était sur le point d'achever le toit de l'aile gauche, destinée à être utilisée comme écurie. Grâce à une modification tout à fait simple, c'était deux fois plus de chevaux que du temps de Mr. Adair qu'on allait maintenant pouvoir y loger. J'y avais en outre prévu un système de râtelier destiné à empêcher les animaux de gaspiller leur fourrage. Notre visiteur, parole d'honneur, en demeura pantois. Le mérite de cette innovation ne me revenait même pas. C'était tout simplement le dispositif qu'à Council Bluffs avait installé Jef Curtiss. Figurez-vous, fichée obliquement dans la cloison, une grille de bois très légère, et dont la base… Mais je ne vais tout de même pas vous ennuyer avec ces détails-là.

Pour Sam Butler, ils avaient leur importance, sans doute, mais une importance qu'il convient de ne pas exagérer néanmoins. La lettre où Jef Curtiss lui parlait de moi l'avait en effet renseigné. Il savait qu'il avait affaire à quelqu'un qui n'était pas absolument ignorant de notre métier commun. Non, non, aussi, croyez-moi, la surprise dont je viens de parler procédait de tout autre chose. De la surprise, ai-je dit ? Le terme, d'ailleurs, n'est pas exact. C'était bien plutôt de l'émotion. Oui, un sentiment tout nouveau, une sorte d'envie mélancolique, la révélation d'une manière d'envisager l'existence dont Sam Butler ne s'était pas encore avisé. La table autour de laquelle nous étions assis était couverte d'une fraîche nappe de toile,

une nappe à carreaux rouges et blancs. Les rideaux aux fenêtres sans vitres étaient du même tissu que la nappe. C'étaient ces rideaux qu'Ariane était en train de confectionner le jour de mon arrivée à Catharona. Quelle drôle de tête faisait notre visiteur en les regardant ! Il n'y a pas à dire, il était troublé. Il devait, je le présume, évoquer son affreuse tanière, la ruelle de son grabat jamais balayée, l'écœurante odeur de pipe refroidie dans laquelle il allait rentrer, s'endormir, pour une nuit qui serait la dernière, peut-être. Mourir ? Et pourquoi pas ? J'eus l'impression qu'il venait d'avoir la révélation soudaine que si la chose venait à lui arriver cette nuit, la vie, en dépit de tous ses dollars, n'aurait pas été pour lui une si bonne affaire que cela.

Il étouffa un grognement, qui pouvait passer pour un soupir, et il se versa une solide rasade de whisky. Je ne le quittais pas des yeux. Je m'efforçais de deviner ce qui se passait dans cette tête, et je crois que j'y réussissais assez bien. Il était venu à Catharona soucieux et surpris. Depuis que nous étions là, contre son attente, nous n'avions pas encore fait appel à lui. Allons-nous nous affranchir de sa dépendance ? Il était, dans ce cas, résolu à nous y faire rentrer grâce à divers procédés de chantage, dont le premier serait certainement de nous réclamer ses Indiens.

« Dès que vous n'aurez plus besoin de leurs services… » avait-il commencé.

Je lui avais coupé la parole sans ménagement.

« On vous préviendra, soyez en paix. Pour l'instant, il n'en est pas question. Vous ne tenez pas à ce que j'aille leur chercher, à Daphné City, des remplaçants qui seront obligés de passer par chez vous, pour venir ici. »

C'était là, on s'en souvient, son cauchemar. Il n'avait plus rien dit. Il s'était montré tout sucre et tout miel, multipliant les compliments qui pouvaient fort bien être sincères, mais qui, en tout cas, ne l'appauvrissaient pas beaucoup. Ariane en récolta plus que nous autres deux réunis. Elle les accueillit d'une manière qui aurait dû le renseigner sur les chances qu'il pouvait avoir de l'humaniser quelque jour. Mais le vieux renard ne se découragea pas pour si peu. Il devait se dire que c'était sans doute la meilleure façon de m'amadouer.

« Je dois reconnaître ce qui est. Foi de Butler, c'est une perle que vous avez là. Je dis au moral, parce que, au physique, je suis encore plus de ton avis. Eh ! eh ! mon gaillard, je suis comme toi. Je préférerais… »

Le regard noyé, l'haleine empuantie de whisky, il se penchait vers moi, il me parlait à l'oreille. Je le repoussai avec dégoût. Il continua :

« Alors, est-ce que tu croyais comme cela, ah ! ah ! ah ! que le petit père Sam avait ses yeux dans sa poche ?

— Taisez-vous ! fis-je brutalement. En voilà assez ! »

Il mit son bras devant son front, ainsi qu'un enfant qu'on va battre et larmoya :

« Ah ! bien, si l'on ne peut même plus plaisanter ! »

Dans la cour, John conversait avec Ariane. En nous voyant venir vers eux, elle s'éclipsa.

« Madame, mademoiselle, cria Butler, restez, pour l'amour de Dieu. Allons, voilà qu'elle s'en va ! Tant pis, tant pis ! Sais-tu, mon mignon, que tu as vraiment de la chance, de posséder une jolie poulette comme ça ! Si je te disais…

— Assez ! répétai-je.

— Eh ! tu m'ennuies, toi. Oh ! ce n'est pas la peine de me faire ainsi les gros yeux. Ce n'est pas ton affaire, après tout. C'est le petit que ça regarde. Il est gentil, lui. Il est plus intelligent. N'est-ce pas, mon garçon, ça ne te déplaît pas que je dise…

— Mais non, mais non, monsieur Butler, au contraire », fit John en riant.

Je crois que je lui vouai, en cette minute, encore plus de haine qu'à Butler. Ç'avait toujours été sa manie, à ce serin-là, d'aimer à entendre dire du bien de sa femme. Qu'un gorille de Daphné City fût venu lui en faire des compliments, je crois qu'il l'aurait remercié… De choses qui, moi, rien qu'à les imaginer, m'auraient fait tomber par terre de rage ! Dieu de Dieu, ce que les hommes peuvent être différents entre eux !

« À la bonne heure ! Toi, au moins, tu es un frère. Je te disais donc que ta femme, – que je meure si ce n'est

pas la vérité ! – était ce qui se fabrique de mieux dans le genre.

— Je le sais, monsieur Butler, je le sais, dit John de plus en plus radieux. Et William le sait aussi. N'est-ce pas, William, n'est-ce pas que c'est un être comme il n'en existe pas beaucoup ? »

Je ne répondis pas. Véritablement, il aurait dû se rendre compte de ce qu'il risquait ainsi. Alors, que voulez-vous, il allait n'avoir que ce qu'il méritait. Butler, qui me parut un peu dégrisé, nous observait avec une certaine curiosité tous les deux.

« Réponds-moi donc ! Est-ce que tu ne trouves pas ?…

— Je trouve, répondis-je sèchement, qu'au lieu de rester ici à dire des âneries, tu ferais mieux d'aller à ta besogne. »

Il eut comme un haut-le-corps, le pauvre petit. Je le vis pâlir, se mordre les lèvres. Mais il ne répliqua point. Nous le regardâmes s'éloigner en silence. Si j'avais été seul, je l'aurais rappelé, je crois.

Une main se posa sur mon bras, celle de Butler. Sa voix me parut redevenue à peu près naturelle.

« Eh bien, fit-il, sais-tu que tu n'es pas toujours commode, toi ? »

XIII

« Que t'ai-je fait ? »

Jamais, jusqu'alors, John ne s'était risqué à m'interroger de la sorte. Mais, cette fois, mon apostrophe avait été d'une injustice trop criante, d'une cruauté que la présence de Samuel Butler s'en était venue aggraver. Après le départ de notre visiteur, nous étions tous les deux restés quelques instants à nous taire. Puis, avec un doux accent de reproche, John s'était décidé à parler.

Timidement, il répéta :

« Que t'ai-je fait ? »

Qu'est-ce que je pouvais lui répondre ? Tout, sauf la vérité, n'est-ce pas ? La vérité, ça m'aurait été d'ailleurs d'autant plus difficile qu'à cette époque, je ne la soupçonnais moi-même probablement pas encore.

Ariane survint. Elle avait attendu le départ de Butler pour nous rejoindre. Elle s'était cachée pour éviter ses remerciements, ses protestations. Quand elle nous vit, John et moi, muets tous les deux, l'un en face de l'autre, elle eut un léger froncement de sourcils.

« Qu'y a-t-il ? fit-elle.

— Rien ! »

Nous avions répondu cela d'une même voix, mais trop bas, trop vite. Elle n'insista pas. Elle n'en avait pas besoin. Elle avait compris.

Eh ! oui, hélas ! Pourquoi prétendre le contraire, puisque c'était vrai ? Les occasions se multipliaient où je prenais John en grippe. Je le traitais de plus en plus, même devant témoins, avec une dureté que j'étais le premier à déplorer. Il y avait bien entendu d'autres moments où je m'ingéniais, par tous les moyens en mon pouvoir, à lui faire oublier ceux-ci. Pas une fois je ne l'ai vu, le cher petit, m'en garder une rancune quelconque. Deux frères ne peuvent être plus rapprochés l'un de l'autre que nous l'étions, dans ces moments-là. Ah ! si, seulement, il n'y avait eu que lui et moi ! Quelle joie j'aurais eue à lui témoigner toute l'affection dont il était digne, l'étonnement plein d'admiration provoqué en moi par la fécondité de son effort, son travail de tous les instants !

Je l'avais prévu, on s'en souvient, mais pas à ce point tout de même : très vite, John était devenu un merveilleux chasseur de chevaux. Le plus curieux, c'était qu'il avait appris presque aussi rapidement à les prendre qu'à les monter. Quand j'avais commencé à lui prêter Black Boy, son expérience ne dépassait guère celle du petit bourgeois qui va, le dimanche, faire son tour de jardin public. Maintenant, en tant que cavalier, il n'était plus loin de m'égaler moi-même ; et, comme chasseur, il était certainement meilleur que moi. Il faisait la stupéfaction de Quebrada, témoin ordinaire de ses exploits. On

eût dit qu'il n'avait jamais eu d'autre métier que celui-là. Quelle que soit ma crainte d'être ennuyeux, le moment me paraît venu de donner ici quelques détails sur le métier en question, lié de si près à notre histoire. Elle contient des épisodes auxquels, sans cela, on ne comprendrait absolument rien. Jef Curtiss et Samuel Butler, John Irving et William Evans, bien des gestes de ce petit monde demeureraient de l'hébreu pour qui ne prendrait pas soin de penser sans cesse aux chevaux. Aussi est-il indispensable de parler d'eux de temps en temps. Quelle influence ils auront eue sur notre destinée à tous, les bougres, sur la mienne en particulier ! Parvenu à l'âge où je suis, c'est ce qu'il m'arrive encore de leur dire, lorsque j'en monte un qui ne m'a pas l'air trop bête, et que, lui appliquant une petite tape d'amitié sur l'encolure, je me mets à converser avec lui.

Que les gens qui l'ignoreraient apprennent donc qu'en matière de capture de chevaux sauvages, il y a deux méthodes, dont chacune compte ses défenseurs acharnés. Il y a d'abord la méthode usitée dans les territoires du Nord, la nôtre ; et puis, la méthode espagnole, qui continue, encore aujourd'hui, à être employée dans quelques États du Sud. Quebrada, bien entendu, était partisan de la seconde, tandis que moi, pour un empire, je n'aurais pas voulu, ni su d'ailleurs, la pratiquer. Or, John avait cela de superbe qu'il était arrivé immédiatement à recourir à l'une et à l'autre avec le même bonheur. Je m'aperçois, naturellement, que j'ai omis de vous dire en quoi consistent ces deux systèmes opposés. Dans l'un, celui de Quebrada, on utilise le lasso à boules métalliques. Lancé d'une certaine façon il vient en tournoyant

s'enrouler autour des jambes de la bête, ou de son cou. Elle tombe à terre, suivant le cas, ligotée ou à demi étranglée, ce qui fait, je tiens à le dire, que le chasseur le plus adroit n'est jamais sûr de ne pas casser une patte à sa victime, ou pis encore, de ne pas l'assommer. Telle est la raison principale de ma préférence pour le système purement américain. On se tromperait fort d'ailleurs en s'imaginant que ce dernier est à la portée de n'importe qui. Il ne faut être une mazette ni comme chasseur, ni comme cavalier. Tenez compte en effet de ceci, s'il vous plaît : vous devez commencer par forcer l'animal à la course. Ce ne sera que lorsque lui et votre cheval galoperont flanc contre flanc que vous pourrez songer à opérer. Il s'agira alors de lui passer autour du cou un nœud coulant maintenu ouvert et tendu à l'extrémité d'un long bâton terminé en fourche. Inutile d'ajouter que ce n'est point une opération qui réussit toujours comme cela, du premier coup.

John, lui, la première fois qu'il était sorti avec son bâton et son nœud coulant, avait trouvé moyen de nous ramener, en moins d'une heure, sa bête en laisse, un splendide alezan brûlé. Or, ne voilà-t-il pas que le lendemain, nous l'avions vu revenir chevauchant une jument pie, capturée avec le propre lasso de Quebrada ! Prendre un cheval et arriver à l'enfourcher dans la même journée, vous pouvez toujours vous renseigner, on vous dira si c'est très fréquent. Ce fut la cause de la deuxième visite que nous fit Sam Butler. Il avait eu vent de cette prouesse. Il n'avait pu s'empêcher de venir d'Isquilar uniquement afin de la vérifier.

Et Ariane ? Quelle était son attitude en face de la réussite de John ? Sans doute, elle s'en félicitait, mais on eût dit qu'elle considérait qu'il n'y avait lieu pour personne de s'en étonner. Bien plus qu'une fierté qui m'eût paru on ne peut plus légitime, cette confiance si paisible avait été sur le point de faire naître en moi un sentiment confinant de bien près à la jalousie. Grâce au Ciel, je n'avais pas cédé à une sollicitation aussi basse. Je n'en ai pas voulu à John des services qu'il nous a rendus. Ce serait me calomnier moi-même que de laisser supposer le contraire. Les vrais motifs que je vais avoir d'être sévère à mon égard sont, Dieu merci ! assez nombreux. Je ne tiens pas du tout à en inventer d'autres. C'est un luxe que je ne suis pas assez riche pour m'offrir.

Une chose, quand j'y repense, est bien étrange, dans tout cela. Comment puis-je, lorsque j'en parle, donner constamment l'impression qu'à cette époque j'ai été malheureux, alors que de tels moments sont ceux que je voudrais le plus revivre, même au prix des événements qui se sont déroulés depuis ? Or, ces événements-là, à l'époque dont il s'agit, je ne pouvais prévoir leur marche implacable. Je pouvais croire en l'avenir, espérer qu'il se chargerait de tout arranger, à la condition de ne pas trop réfléchir sur la manière dont il aurait à s'y prendre. Et puis, quoi ? n'avais-je pas un privilège qui aurait dû me tenir lieu de tout autre bien ? Elle était là. Je lui parlais. Je pouvais causer avec elle tout le long des lentes journées. J'avais la joie de la voir travailler, de me dévouer pour elle, et de la voir, et de l'entendre, d'une parole, d'un sourire, me remercier.

Ces journées de Catharona, qu'on me laisse un instant m'attarder à elles. Il n'y a plus sans doute que moi à m'en souvenir. Bientôt leur forme, leur parfum, leurs couleurs auront disparu. Elles se sont, dans les premiers temps, lorsque nous fûmes parvenus à nous organiser de façon un peu confortable, à peu près toutes ressemblées. Parler de l'une d'entre elles, c'est parler de toutes les autres. Mon Dieu, comme je suis ému, en songeant que je vais m'y essayer ! C'est l'époque, comprenez-vous, où j'ai aimé. Savez-vous ce que cela signifie ? Dire que l'on ne passe qu'une fois sur cette terre, et qu'on risque de ne pas le savoir ! Aimer, c'est tout abandonner, tout sacrifier, même et surtout, s'il en est besoin, les choses les plus respectables. Aimer, c'est donner, sans s'attendre à rien recevoir, donner sans cesse, donner toujours. Aimer, si c'est cela, eh bien ! moi, alors, William Evans, le pauvre diable, j'aurais joliment su ce que c'est que l'amour.

Elle avait voulu avoir une chambre à elle seule, et on imagine l'empressement que j'avais mis à ce qu'elle obtînt satisfaction. Il n'y avait eu rien de trop beau pour elle, parmi tout ce que j'avais pu trouver comme matériaux, dans les forêts des environs. Cinq ans auparavant, en serrant de trop près avec ma vieille jument Évangéline un poulain qui tenait, mordicus, à ne pas se laisser capturer, j'avais eu la cuisse prise entre les deux bêtes, et, clac ! cassée net. Il en était résulté trois mois de repos que je n'avais pas, on s'en doute, passés tout entiers dans mon lit. J'en avais profité pour étudier la menuiserie. Seulement, voilà, à Council Bluffs, on ne disposait que d'essences de bois très courantes, chêne, sapin, châtai-

gnier, de quoi, tout juste, confectionner quelques buffets, quelques escabeaux à la papa, vous voyez le genre, n'est-ce pas ? À Catharona, au contraire, c'était une véritable bénédiction, à se demander s'il n'eût pas mieux valu abandonner le commerce des chevaux pour celui des bois. Si cette marchandise-là avait pu se transporter toute seule sur ses pattes comme l'autre, la question n'aurait même pas eu à être discutée. Tout, il y avait tout, dans ces forêts, des arbres dont je n'avais jamais encore entendu parler : bois de rose, bois d'olivine, bois de santal, bois de corail, ébène mauve, ébène noire, ébène verte, et du thuya, et du campêche, et du muscadier ! J'avais à peu près les outils nécessaires, et n'étais point en peine pour perforer, tailler, rogner dans tout cela. Il n'était plus besoin que d'un peu de goût et d'imagination. Or, il me semble que la pensée que je travaillais pour Ariane avait fini par m'en procurer.

« C'est admirable ! » me dit-elle, le jour où je l'invitai à venir voir, dans ce qui me servait d'atelier, une commode et un divan, achevés depuis le matin.

Peut-être exagérait-elle, afin de me faire plaisir. Mais qu'elle fût émue, il n'était pas possible d'en douter. Elle avait pris ma main, l'avait gardée longuement dans la sienne. Je ne l'avais jamais sentie aussi près de moi depuis le soir de notre arrivée à Catharona, le fameux soir où… Mais ce soir-là, c'était l'angoisse, c'était la nuit qui l'avaient jetée, à demi inconsciente, dans mes bras. Je n'en avais point, je veux qu'on le sache, conçu des espérances, une fierté exagérées. Je peux avoir bien des défauts, mais pas, hélas ! un excès de confiance en moi.

« Il faudra encore bien des choses, lui avais-je dit, le jour où l'aménagement de sa chambre terminé, nous y avions fêté son installation. N'ayez pas peur : dès que nous en aurons le loisir, nous nous offririons tous les trois un voyage, à Daphné City, ou même à Denver, pourquoi pas ? De ces deux villes, la seconde tout au moins est un endroit de ressources. Il y a, m'a-t-on dit, des bazars très bien approvisionnés et où l'on trouve ce qui se fait de mieux, à Chicago ou à Philadelphie. »

Je me rappelle, à ces dernières paroles, elle avait souri. Je ne la connaissais pas alors depuis assez longtemps pour me rendre compte de ce que ma proposition avait évidemment de cocasse. Je n'avais eu dans l'idée que de faire de mon mieux. Il faut bien admettre que ce n'était pas à la ferme Curtiss, confortable, sans plus, que j'avais pu apprendre ce que c'était que l'élégance et le luxe. J'ai l'impression, d'ailleurs, que c'est beaucoup plus difficile et beaucoup plus long qu'on ne croit. Même si j'avais été destiné à passer auprès d'Ariane tout le reste de mon existence, j'ignore si j'y serais arrivé. Et pourtant, cela, je l'affirme, du premier jour que je l'ai vue, j'ai compris qu'il existe des choses que je ne remarquais que près d'elle, sur elle, mais que j'aurais pu voir cent fois dans un magasin sans songer une seule minute à en faire l'acquisition. J'en avais la preuve dans le parti qu'elle avait su tirer de nos ressources. Avant qu'elle ne se fût mise à les disposer à son gré, c'était, retirées des chariots et entassées au milieu de la cour, une espèce de triste fouillis. John lui avait, naturellement, laissé la disposition

de tout ce qu'au départ de Springfield elle avait pu accumuler dans leur voiture d'étoffes, de couvertures, de rideaux provenant de son ancienne villa. Je l'avais moi-même priée de choisir parmi mes humbles richesses les quelques objets susceptibles de lui convenir. Très simplement, elle y avait consenti.

Elle y avait consenti, mais dans l'intention la plus charmante. Elle avait voulu que sa chambre, installée avec tant de soin grâce à nous, devînt, aux heures de délassement, notre lieu de réunion à tous trois. Elle était, cette chambre, une pièce assez grande, longue de vingt pieds environ, à peine moins large, et la seule du ranch qui fût pourvue d'un plancher. Ariane l'avait partagée en deux, à l'aide d'une tenture d'indienne toute semée de fleurs et d'oiseaux, que je vois encore passer quelquefois dans mes rêves. Gardant pour elle une moitié de cette pièce, elle avait meublé et arrangé l'autre à notre intention. Mais l'avenir n'est pas toujours le beau château que nous construisons. Très vite, sans avoir pris conseil l'un de l'autre, en dépit des efforts d'Ariane pour empêcher l'entretien de languir, nous avions senti, John et moi, le besoin qu'elle avait, le soir, d'être laissée seule. Alors, sous un prétexte quelconque, nous nous retirions. C'était moi qui me levais le premier, comme de juste, parce qu'autrement j'aurais eu l'air, ce qui ne m'aurait pas beaucoup plu, d'obéir à un ordre, de recevoir une leçon.

Hélas ! je m'en doute bien, sortant avec moi de cette chambre, il a dû souvent arriver à John d'y revenir seul. Mais le tact d'Ariane, ou, pour mieux dire, sa pitié infinie, a consisté précisément à ne jamais lui permettre de de-

meurer avec elle, alors que, moi, je m'en allais. Jamais non plus elle n'a permis que je puisse le trouver chez elle, quand j'avais l'occasion d'y venir, ce qui ne se produisait, naturellement, que lorsqu'elle me faisait appeler.

N'est-ce pas singulier, cette sorte d'étiquette silencieuse, la stricte observance de ces règles, parmi le désert, la barbarie où nous vivions ? La disposition des lieux s'y prêtait. Elle avait d'ailleurs été prévue à cet effet. La chambre d'Ariane n'existait pas au temps des Adair. Nous la lui avions édifiée nous-mêmes, et cela à l'intérieur de la cour, sur laquelle elle s'ouvrait par une porte à deux battants. Une seconde porte donnait sur la chambre de John qui, à son tour, communiquait avec la mienne. Voit-on à peu près l'arrangement ? Nous avions réussi grâce à lui à nous éviter un autre souci, un souci constant. Nous avions de notre mieux soustrait Ariane à une menace qui serait venue de l'extérieur. Si sa chambre s'était ouverte directement sur la forêt, dans quelles affres continuelles n'aurions-nous pas vécu, avec la crainte que la nuit sa lampe, aperçue par les volets entrebâillés, ne la désignât à la balle de quelque rôdeur, à la flèche de quelque Peau-Rouge ? Ces précautions, nous n'avions même pas à en parler pour les combiner. Elles avaient été réalisées, comme chaque fois qu'il s'agissait d'Ariane, d'après une espèce d'entente tacite établie entre John et moi. Qu'est-ce que vous voulez ? Elle était notre bien, notre trésor à tous deux. Il n'y avait rien de surprenant à ce que nous songions sans cesse à elle. Il était bien compréhensible que nous fussions d'accord pour la protéger. Jamais John n'a paru prendre ombrage de cette double sollicitude, bien au contraire. Il m'en

était reconnaissant. Peut-être que les choses auraient eu lieu d'une façon assez différente, et que je l'aurais prié de se mêler un peu plus de ses affaires, si Ariane, au lieu d'être sa femme, m'avait appartenu à moi. On est comme on est. Et, personnellement, il me semble n'avoir jamais essayé de me faire passer pour un saint, n'est-ce pas ?

Nous étions debout de très bonne heure ; dans un autre pays on eût dit : avec les premiers chants des oiseaux. Mais, à Catharona, ils ne chantaient pas, je pense qu'on ne l'a point oublié. C'était, sitôt notre lever, de laitage et de gros pain de maïs que nous déjeunions tous les trois ensemble, dans une pièce sombre et fraîche qui nous servait de salle à manger. Elle avait une vague ressemblance avec un réfectoire de pensionnat. Une fenêtre unique l'éclairait, divisée en quatre rectangles par deux barreaux de fer en forme de croix. Chacun de ces rectangles offrait, en quatre tableaux différents, les quatre aspects, les quatre éléments fondamentaux de cette campagne : du ciel, de l'eau, des montagnes, des prés… des prés fleuris de grandes fleurs d'or et d'argent balancées par une brise muette ; des montagnes blanches de neige et noires de cryptomerias ; une eau d'un bleu aussi profond que celui du ciel ; un ciel où les nuages fuyaient avec la rapidité de l'écume sur l'eau…

Midi ne nous réunissait que rarement, car, à cette heure, la diversité de nos tâches nous dispersait. Mais, le soir, à la même table mal équarrie, devant les plats qu'Ariane s'efforçait sans cesse de varier, nous nous asseyions pour assister, avec la même inquiétude inavouée, à la rapide chute du jour. Cette inquiétude, on plaisantait,

on riait pour se la cacher, en prenant garde, bien entendu, de ne pas plaisanter trop haut, ni de rire trop fort, et cela, toujours, vous vous en doutez, à cause de l'écho. Il valait mieux ne pas lui fournir de prétexte à intervenir, ne fût-ce qu'une fois, dans nos causeries. Sans cela, nous le savions bien, c'en eût été fini, pour tout le reste de la soirée, de notre entrain, de notre gaieté.

XIV

Et Madge ? » me dira-t-on. Ah ! c'est vrai. Il y avait longtemps qu'on n'en avait parlé ! Eh bien, Madge, voilà, c'était tout simple : nous étions, en comptant bien, depuis six mois à Catharona : il y avait donc six mois également que je ne lui avais pas écrit. Or, deux convois étaient partis, déjà, à la faveur desquels j'aurais pu le faire. J'en avais été avisé chaque fois par Butler. Sur des questions d'ordre purement sentimental, je ne me le serais jamais imaginé aussi strict, aussi prévenant. Un troisième courrier devait partir, deux semaines plus tard. Par avance, je savais qu'il n'emporterait pas davantage de lettre de moi. Qu'est-ce que j'y aurais bien raconté, je vous prie de me le dire ? Des mensonges ? Ça ne me plaisait pas. La vérité, alors ? C'est cela, vous voyez le genre ! M'excuser, pleurer, mettre le tout sur le compte de la fatalité ? Ça m'excitait encore moins, peut-être. J'ai pu faire de vilaines choses dans ma vie, comme tout le monde. Je n'ai du moins jamais cherché, comme beaucoup, à les camoufler en bonnes actions.

Je viens de prononcer le nom de Butler. J'aurai malheureusement à en reparler, car j'étais chargé des relations de notre petite communauté avec lui, métier qui n'avait rien de spécialement drôle. Nous avions en effet, sous ce rapport, vis-à-vis l'un de l'autre, des griefs en raison desquels nous ne pouvions entamer une conversation

de cinq minutes sans nous jeter à la tête les divers objets qui nous entouraient.

Moi, Dieu merci, je n'étais gêné que par l'embarras du choix, quant aux reproches que j'avais à lui faire. Il y avait d'abord sa ladrerie, sa mauvaise foi dans le compte des sommes que nous lui devions ; puis, aussi, des choses autrement sérieuses. Je fais allusion à certaines intrigues que je n'avais pu d'abord que soupçonner, me promettant bien de les tirer au clair le plus tôt possible. Il s'agissait, tout bonnement, par des manigances où ce franc larron était passé maître, de nous empêcher de recruter notre main-d'œuvre parmi les tribus indiennes des environs. Or, cela, c'est tout ce qu'il y a de grave, vous m'entendez, parce que les indigènes ne sont pas si bêtes que nous les croyons. Si les Blancs ont des bisbilles entre eux, les Peaux-Rouges ont vite fait de s'en apercevoir. Notre force vient de leur mésentente. Si c'est nous qui sommes désunis, la situation est renversée à leur avantage. Les bons en profiteront pour vous tenir la dragée haute dans les diverses tractations que vous aurez à conclure avec eux, achats de vivres, fournitures de matières premières, contrats de travail ou autres ; quant aux mauvais… mais n'anticipons pas sur les événements.

Et lui, le vieux brigand, que se croyait-il, je vous prie de me le dire, en droit de me reprocher ? Ah ! ça, alors, il y en avait vraiment de quoi se taper la tête par terre. Ce n'était pas, à ce qu'il prétendait du moins, d'avoir abandonné Isquilar au profit de Catharona. Non, non ! il admettait à cet égard, le bon apôtre, qu'il n'avait pas à s'immiscer dans mes rapports avec Jef Curtiss : « Après

tout, cela te regarde, si tu entends trahir la confiance que ton bienfaiteur a mise en toi. » Bienfaiteur ! Encore un de ces mots que les avares de tous les temps ont beaucoup aimé à invoquer ! « Ce qu'en revanche je ne te permettrai pas, poursuivait-il en s'échauffant, c'est qu'après avoir été accueilli comme un fils chez moi, tu me fasses et tu pousses tes amis à me faire la plus déloyale des concurrences, et cela dans une industrie que j'ai créée à mes risques et périls voilà vingt ans, et que j'ai été seul à exercer, bien tranquille, jusqu'au jour maudit de votre arrivée dans la région. » Menaçant ainsi, il montrait le bout de l'oreille ; il avouait le degré de sujétion où il se serait efforcé de réduire mes protégés, si je n'avais pas été là. On juge à quel point, dans ces conditions, il devait maudire ma présence. Quand il stigmatisait ma conduite avec Madge, c'était avec l'espoir un peu naïf que le remords finirait bien quelque jour par me décider à filer. On est surpris de la beauté des sentiments qui animent ces flibustiers, bien entendu lorsqu'il s'agit du voisin. Bien entendu également, je me serais moqué comme d'un prêche des reproches, conseils et autres vitupérations de Samuel Butler, s'il n'y avait eu, hélas ! une chose dont il nous était impossible de ne pas tenir compte. Nous continuions, pour le moment, à ne pas pouvoir nous passer de lui.

« Qu'y a-t-il de nouveau ? » demandai-je.

C'était à Quebrada que s'adressait ma question. Le métis venait de pénétrer dans notre salle à manger, où j'achevais de déjeuner avec Ariane. John, parti le matin à

la recherche d'une horde de chevaux qu'on lui avait signalée la veille, n'était pas encore de retour.

Quebrada demeurait debout, dans l'encadrement, de la porte. Il se taisait. Ariane se leva.

« Vous pouvez rester, lui dis-je. N'est-ce pas, Quebrada ? »

Le métis eut une moue sur son visage jaunâtre.

« Bien sûr, bien sûr, quoiqu'il s'agisse d'affaires, d'affaires qui ne sont guère susceptibles d'intéresser beaucoup une señora. »

Il était visible qu'il désirait demeurer seul avec moi. Ariane avait été la première à le comprendre. Il y avait longtemps qu'elle appréciait à leur valeur les services que le métis nous rendait. Elle savait qu'il ne faisait jamais rien sans raison.

« C'est bien aimable de me prévenir, dit-elle en riant. La señora, puisqu'il en est ainsi, préfère vous laisser à vos confidences. Je vous quitte pour la basse-cour, où il y a toute une jolie nichée de petits dindons qui viennent d'éclore. Venez m'y retrouver, si le cœur vous en dit, quand vous aurez fini votre conversation. »

Cette conversation dura près d'une heure. Ariane, quand je la rejoignis, ne fut pas longue à s'apercevoir de ma mine préoccupée.

« Quelque chose de grave ? » demanda-t-elle.

Je secouai la tête.

« Non… John, bien entendu, n'est pas rentré ? »

J'avais dit cela sur un ton qui ne devait point pécher par excès de bienveillance. Elle me regarda.

« À vous écouter, on pourrait croire qu'il est en partie de plaisir, fit-elle, assez sèchement.

— Oh ! répliquai-je, plus sèchement encore, évitons, si vous voulez bien, toute discussion à ce sujet. Je suis au contraire persuadé qu'il n'y a ici que moi qui m'amuse. C'est même à cause de cela que je tiendrais fort à lui voir partager un peu mes distractions, à ce cher enfant. »

Elle haussa les épaules, et, avec un sourire de douloureuse ironie :

« Allons, dit-elle, allons, est-ce que nous n'en finirons jamais ? Quebrada vous aura-t-il appris quelque chose qui vous inquiète ? Dans ce cas, plutôt qu'à John, ignorez-vous donc que c'est à moi qu'il convient d'abord de parler ? Suivez-moi, tenez ! Cela vaudra mieux. »

J'obéis. Je crois avoir suffisamment raconté comment sa chambre était arrangée, pour me dispenser de revenir là-dessus. Je ne me sens pas à mon aise dans ces descriptions de bibelots, d'étoffes, de coussins. Ce n'est pas mon métier, après tout. À mon aise, il est vrai, je ne l'étais pas davantage lorsque, plus docile qu'un jeune poney, je pénétrai sur ses pas dans cet endroit. C'était, je crois bien, la première fois que je m'y trouvais seul avec elle, comprenez-vous ?

« Comme vous paraissez ému ! » murmura-t-elle.

Je fus sur le point de la détromper, de lui répondre : « Pas, en tout cas, à cause de ce que vous supposez ! » Mais je n'osai point. Elle continua donc à croire, au début tout au moins, que le vrai motif de mon trouble n'était autre que l'entretien que je venais d'avoir avec Quebrada.

« Ce qu'il avait à vous confier, c'était donc si grave ? fit-elle.

— Grave, non, dis-je, ayant fait un rude effort pour revenir à moi, mais important, urgent, surtout. C'est même à cause de cela que j'aurais désiré que John, au lieu de courir la prétentaine… »

Elle eut un geste : « Ne parlons plus de John ! »

« Est-il indiscret de vous prier de m'expliquer de quoi il s'agit ? demanda-t-elle après un silence.

— Pas le moins du monde. C'est Sam Butler qui aurait voulu nous voir, lui et moi, aujourd'hui même, à Isquilar.

— Aujourd'hui ? Pourquoi n'est-il pas venu, s'il est si pressé que cela ?

— Il a trop à faire. Il est sur ses préparatifs de départ.

— Il ne pouvait pas vous prévenir plus tôt ?

— Il n'a pas pu. Il n'a su que ce matin qu'il allait avoir à partir. C'est demain matin qu'il se met en route. Un convoi comme le sien, trois cents chevaux, au bas

mot, pensez-y, ça prend tout de même du temps à organiser.

— C'est pour Fort Patterson, qu'il part ?

— Naturellement, pour Fort Patterson. »

À présent, elle se taisait. Volontairement ou non, elle n'avait pas prêté attention à l'impatience croissante de mes dernières paroles, impatience justifiée, je vous le certifie ; à cette heure-ci, John et moi, nous eussions déjà dû être à cheval sur la route d'Isquilar. C'était l'avenir de notre petite colonie, ni plus ni moins, qui était en train de se jouer. Ariane s'en rendait compte à merveille. Elle se rendait compte aussi que, pour une fois, je n'étais pas trop dans mon tort en manifestant à propos de John quelque agacement.

« Pourquoi n'allez-vous pas seul là-bas ? dit-elle enfin, relevant la tête et ayant réfléchi.

— Merci bien ! répondis-je presque brutalement. Étant donné qu'il y a deux mois que cette affaire est sur le tapis, j'aurais pensé que vous la connaissiez, et ne me serais pas attendu à vous voir poser pareille question. Il va y avoir tout à l'heure une décision définitive à prendre. Je ne crains pas les responsabilités, mais je ne tiens pas, aujourd'hui, à me trouver seul en présence de Butler. Pour qu'ensuite, n'est-ce pas, on vienne me dire… »

Elle eut un regard de reproche.

« Qui cela, on ? Vous êtes injuste. Vous savez bien que, de ce côté, vous n'avez rien à craindre. Pour John

comme pour moi, ce que vous aurez fait sera toujours bien fait.

— C'est possible ! C'est peut-être votre manière de voir. Mais qui vous dit que ce soit également celle de Butler ? Vous ne comprenez donc pas qu'il n'est jamais de bonne foi, qu'il cherche sans cesse des prétextes ? Je ne veux pas lui en fournir un, en venant seul à son rendez-vous. »

Elle continuait à me regarder, mais avec une expression assez différente.

« Quelle heure est-il ? demanda-t-elle, tout à coup.

— Deux heures et quart », dis-je, surpris.

Elle souriait.

« Vous avez bien, j'espère, un quart d'heure à m'accorder ?

— Pour quoi faire ?

— Mais pour que je puisse m'habiller, voyons ! Je vais avec vous. »

Partis avec l'idée d'être à Isquilar vers trois heures et demie, nous ne nous pressâmes guère, durant la première partie du trajet tout au moins. On imagine sans difficulté que si je m'attarde de la sorte à l'évocation de cet après-midi, c'est que son souvenir demeure lié à quelque incident d'importance. Il y en eut deux, effectivement, bien

dissemblables en apparence, mais que les choses qui allaient suivre se préparaient à réunir d'intime façon.

Je le répète, pendant la première moitié du chemin, nous ne nous souciâmes guère d'aller vite. Il fallait bien que nous nous concertions, n'est-ce pas ? Nous connaissions l'adversaire redoutable qui nous attendait là-haut. Nous devions nous mettre d'accord sur ce que nous allions avoir à lui dire, sur ce que j'aurais à lui dire, plutôt, car Ariane était bien résolue à me laisser parler. Elle ne serait là que pour attester l'entente complète des trois colons de Catharona. Deux mois, il y avait deux mois que les pourparlers avec Isquilar étaient engagés à ce propos. Aujourd'hui, le brusque départ de Butler nous obligeait à prendre, quelle qu'elle fût, une décision. Qu'allait-il donc y faire, à Fort Patterson ? Eh ! mon Dieu, présenter aux officiers de la Remonte sa collection de chevaux de l'année, et les nôtres, par la même occasion, si nous acceptions de les lui vendre au prix qu'il comptait nous en offrir. Là était toute la question. Qu'on se rappelle Mr. Adair. C'était la même combinaison qui se reproduisait, avec cette différence, grâce au Ciel, que ni John ni moi n'étant joueurs ou buveurs, notre cher voisin savait qu'il ne pourrait jamais nous avoir à sa merci. Il valait donc mieux nous donner un prix raisonnable de nos canassons, un prix qui tiendrait compte équitablement des risques et des frais de convoi que le vieux Sam aurait à assumer d'Isquilar à Fort Patterson, ce qui, mine de rien, représente tout de même une bonne douzaine de journées de marche. C'était à propos de la fixation de ce prix que, depuis huit semaines, nous nous battions. Remarquez bien que, comme j'en avais le ferme espoir, cette

question, l'année suivante, n'aurait plus à être posée. Nous avions le droit de calculer que nous serions, à ce moment-là, capables de nous passer d'intermédiaire, et de conduire directement nos bêtes aux acheteurs de l'État. Oui, mais voilà, pour l'instant, notre exploitation était d'origine trop récente. Force nous était de faire affaire avec Butler, ou bien alors de nous résigner à ne pas vendre un seul cheval de toute l'année. Nous nous serions d'ailleurs rangés à ce dernier parti, plutôt que de traiter aux prix dérisoires que le grigou nous avait offerts tout d'abord.

Lors de notre dernière entrevue, il n'avait pas voulu dépasser une moyenne de quinze dollars par animal. Nous, nous en avions demandé vingt.

« S'il consent à monter jusqu'à dix-sept dollars, je crois que nous pourrons transiger, dis-je à Ariane. Il est regrettable que John ne soit pas là, tout de même.

— Pourquoi ? répliqua-t-elle. Vous savez bien qu'il sera toujours de notre avis. Il est plus utile là où il se trouve actuellement. »

À son ordinaire, elle avait raison. Il valait mieux que John fût resté à Catharona pour préparer éventuellement la mise en route des soixante et quelques chevaux susceptibles de nous être achetés par Butler. J'avais bien laissé Quebrada au ranch, avec mission de s'en occuper. Mais en raison de la brièveté des délais, le concours de John ne lui serait certainement pas de trop.

Un mille environ nous séparait encore de l'étroit défilé rocheux situé à peu près au milieu de la route, entre Isquilar et Catharona, lorsque Ariane me demanda :

« Qu'avez-vous ?

— Que voulez-vous dire ?

— Il y a plus d'une demi-heure que vous ne m'avez adressé un mot. »

Pour toute réponse, je la regardai. Elle se tut, regrettant aussitôt sa question. Elle venait de s'apercevoir que je n'avais rien. Cette histoire de chevaux une fois réglée, j'étais redevenu le même, voilà tout, muet comme je l'étais à mon habitude, lorsqu'un hasard nous laissait seuls tous les deux, un de ces hasards que nous mettions pourtant à éviter presque autant de soin l'un que l'autre.

Quebrada, sans même m'en avertir, avait donné à six de nos Indiens l'ordre de nous accompagner. Il connaissait ces parages-là, et considérait comme imprudent de s'y engager sans une escorte suffisante. De ces six hommes, deux marchaient au pas derrière nous, réglant leur allure sur la nôtre. Les quatre autres, qui avaient pris les devants, nous attendaient au seuil du défilé, dont on distinguait déjà la gigantesque fente noirâtre. Les murailles rocheuses entre lesquelles elle bâillait se profilaient à une telle altitude, qu'il fallait lever la tête très haut pour apercevoir leur crête en dents de scie. Le disque ardent du soleil se rapprochait de l'une d'elles. Dix minutes encore, tout au plus, et il commencerait à s'y écorner.

Ariane me le montra du doigt.

« Il faudrait peut-être, dit-elle, nous dépêcher un peu plus que nous ne l'avons fait jusqu'ici. »

Et, sans attendre ma réponse, elle mit sa jument au trot.

« Arrêtez ! arrêtez ! » lui criai-je.

Elle n'eut pas le temps de m'obéir ; je l'avais déjà dépassée. Empoignant la bride de la jument, je sautai à terre.

« Qu'y a-t-il ?

— Il y a, répondis-je, qu'il me tarde joliment de féliciter l'abruti qui a sellé votre bête tout à l'heure. Que vous soyez encore dessus, c'est un mystère pour moi. Vous n'avez donc rien senti ? Regardez-moi ça ! »

Je venais, sans difficulté, de passer ma main entre la sangle et le ventre de la jument.

Nos deux Indiens nous avaient rattrapés. Je leur fis signe que je n'avais pas besoin d'eux et qu'ils pouvaient rejoindre leurs camarades.

« Ce n'est pas la peine de descendre, dis-je d'autre part à Ariane, qui s'apprêtait à mettre pied à terre.

— Mais si, mais si ! fit-elle. Vous serez plus à l'aise pour arranger cela. »

Il faut tout de même, en trois ou quatre mots, que j'explique ce qu'était cet endroit maudit. Il a tenu assez de place dans mon existence pour y avoir droit. Le défilé, je le répète, s'ouvrait à trois cents yards environ. Nos cavaliers, je le répète aussi, nous attendaient à son entrée. Nous ne pouvions les voir, à cause d'un tas de roches éboulées et d'arbustes, mais nous entendions leur conversation coupée de rires gutturaux. Au premier appel, ils eussent été là. Absolument rien à craindre, donc. En face de nous, tout près, à cinquante pas tout au plus, il y avait l'énorme cloison perpendiculaire de la montagne, celle dont le soleil était à présent sur le point d'atteindre le sommet. C'était une muraille volcanique d'un violet noir, percée de trous plus noirs encore, des trous pareils à de lugubres fenêtres qui auraient eu pour rideaux un immobile lacis de fougères arborescentes. Il y en avait de toutes les dimensions, à toutes les hauteurs, depuis le rez-de-chaussée jusqu'au faîte, et gardant malgré tout comme une apparence de symétrie, d'alignement. Quelle drôle de maison ça faisait là ! Quelque chose d'affreux et de régulier, tout à la fois.

« Voilà qui est fait ! dis-je à Ariane. Vous pouvez vous remettre en selle. »

Elle murmura :

« Aidez-moi ! »

XV

Juste à ce moment, bien qu'il ne fût pas encore très tard – trois heures tout au plus –, le soleil disparut derrière la montagne. Une ombre sembla passer sur les choses. Un frisson obscur courut.

« Aidez-moi ! » répéta Ariane.

Et elle ne put s'empêcher d'ajouter :

« Dépêchons-nous ! »

Se dépêcher ? C'était curieux : sans comprendre pourquoi, je n'en avais aucune envie. Jamais, je n'avais été aussi long à ressangler une selle. Nous ne pouvions cependant demeurer là indéfiniment.

Retenant de la main gauche sa jument par la bride, je me baissai, et tendis à Ariane ma main droite légèrement creusée. Elle y mit son pied…

J'insiste ici pour qu'on se rappelle comment, au cours de cette journée, les événements s'étaient déroulés. Je n'y ai eu exactement aucune part de responsabilité. Ce n'était pas tout de même moi qui avais imaginé cette promenade à Isquilar. Je n'avais rien fait pour décider Ariane à m'accompagner. Ce n'était pas moi qui avais sellé de travers sa jument, afin d'avoir un prétexte pour m'arrêter seul avec elle, au pied de ce lugubre rocher ; pas moi qui, tandis que je remédiais au mal, l'avais priée

de descendre. Si elle avait consenti au contraire à demeurer à cheval, ainsi que je le lui avais conseillé, peut-être que bien des maux par la suite…

Comme elle venait, afin de se remettre en selle, de passer son bras gauche autour de mon cou, je profitai, sans savoir très bien ce que je faisais, de la seconde où elle ne touchait plus terre. La saisissant et la pressant sur mon cœur, je l'embrassai.

Je l'embrassai. Bien des fois, depuis bien des jours, j'avais certes songé à le faire, mais, on peut m'en croire, jamais moins qu'en cette minute-là. Dieu, qu'elle me parut légère, la bien-aimée, entre mes bras ! Je ne la sentais pas se débattre. J'avais d'ailleurs l'impression qu'elle ne se débattait même pas. Elle avait renversé en arrière sa tête toute pâle, et le paysage, par instants, m'apparaissait, entre deux boucles de ses cheveux bruns.

Tranquillement, à trois pas de nous, la jument s'était mise à brouter.

La tête toujours rejetée en arrière, sans me regarder, Ariane parla.

« Ce n'est pas bien, ce que vous venez de faire, dit-elle, pas bien du tout. »

Elle s'exprimait avec une douceur autrement impressionnante que la colère. Elle ne bougeait pas, n'avait pas un seul mouvement pour se soustraire à mon étreinte. Elle savait que j'étais plus fort qu'elle, n'est-ce pas ?

« Pas bien du tout ! » se borna-t-elle à redire, sur le même ton de reproche calme, comme si c’était dans mon intérêt et de ma conduite qu’elle s’attristait.

« Pas bien ! fis-je, les dents serrées. Oui, je comprends : à cause de lui ?

— À cause de lui, d’abord, dit-elle, bien sûr. Et puis, aussi, à cause de moi.

— À cause de vous ? »

Elle sourit.

« C’est ma faute. J’ai eu tort d’avoir confiance en vous, de vous raconter ce que j’ai été. Vous auriez dû réfléchir, pourtant, vous rendre compte que c’était cela précisément qui vous créait des devoirs envers moi, plus qu’envers votre fiancée, peut-être. Dites-moi, elle, avez-vous osé quelquefois l’embrasser ainsi ?

— Écoutez, fis-je, la pressant davantage contre moi, vous allez me jurer une chose.

— Quoi ?

— C’est qu’un jour, ne me dites pas quand, mais un jour, enfin, quand vous voudrez, vous serez à moi. »

Cette fois, si elle avait pu, je devinai qu’elle m’aurait repoussé. Mais ça ne lui était pas possible. Son corps, alors, je le sentis soudain si mince, tout menu. Il cherchait à glisser le long du mien, à m’échapper, à reprendre contact avec la terre. Je serrai plus fort. Elle gémit.

« Quelle horreur ! N’avez-vous pas honte ?

— Honte de quoi ?

— Et ce pauvre petit, qui est là-bas !

— Jurez-moi… Jure-moi ! répétai-je.

— Jamais, râlait-elle, jamais !

— Jamais ? fis-je, collant ma bouche à sa bouche, jamais, dis-tu ! Même si…

— Même quoi ? »

Brusquement, je m'étais tu. Il y eut un silence, au bout duquel, d'une voix profonde, elle répéta :

« Même si quoi ? »

Je continuai à ne pas lui répondre. Mais il est bon d'ajouter qu'à présent j'avais une excuse pour cela.

« Qu'y a-t-il ? murmura Ariane, d'une voix toute changée, d'une voix soudain pleine d'angoisse. Qu'est-ce que vous avez vu ? »

Profitant de ce que mes bras s'étaient desserrés légèrement elle avait réussi à se retourner. Elle essayait d'apercevoir ce qui avait pu me bouleverser ainsi. Trop tard ! La chose s'était effacée.

Sans lui avoir laissé toucher le sol, rapidement, je la remis en selle.

« Qu'y avait-il ? demanda-t-elle encore, comme nous rejoignions les Indiens, que nous n'avions pas laissés attendre plus de cinq minutes, au total.

— Rien, répondis-je, sur un ton redevenu naturel, si ce n'est que vous avez raison. Il faut nous dépêcher. »

Ce fut tout. Elle ne chercha plus à percer ce qui avait pu motiver une aussi extraordinaire modification d'attitude. Je n'y fis pas allusion, moi non plus. Y revenir, c'eût été, pour elle et pour moi, risquer de revenir également sur la scène qui avait précédé ; Ariane n'y tenait pas, sans doute. Moi, de mon côté, je n'avais qu'un but, éviter toutes les occasions de l'effrayer. Effrayé, pourquoi ne pas l'avouer, je l'avais été moi-même suffisamment. Ce n'est point en effet un spectacle très réconfortant que l'apparition presque simultanée, à trois des sinistres lucarnes rocheuses auxquelles je faisais tout à l'heure allusion, des trois figures de cauchemar les plus macabres, les plus cruelles, les plus hideusement tatouées que, dans ses pires imaginations, jamais enfant du Grand Ouest ait pu s'attendre à voir passer…

Comme tout puritain qui se respecte, je possédais dans ma sacoche une fiole de whisky. Quand nous fûmes à deux milles de là, pas avant, au beau milieu du défilé, j'en bus un bon coup.

« Pour savoir, me dis-je, ce que tout cela signifie, nous prendrons un jour à notre choix, un jour où nous n'aurons pas une dame avec nous. Quoi qu'il en soit, vous ne l'emporterez pas en paradis, mes petits agneaux. »

Et, désormais, jusqu'à Isquilar, nous ne cessâmes plus d'aller au galop.

On dira ce qu'on voudra, des hommes comme Sam Butler, on peut ne pas les porter dans son cœur, d'accord ! Mais la sensation de sécurité qu'on éprouve en leur compagnie, c'est quelque chose de bien agréable, même pour un gaillard comme moi, qui n'est pas ce qu'on appelle un lâche, mais qui sort d'une petite aventure comme celle qui venait de m'arriver. Du plus loin que je l'aperçus, le vieux pirate, le vieux bandit, dans la cour de son ranch, bousculant la cohue de ses gens et de ses bêtes, aussi droit sur son étalon qu'un garçon de vingt ans serait bien fier de se tenir, avec son chapeau cabossé, son foulard crasseux, sa chemise ouverte sur sa poitrine en broussaille, et mon beau revolver Colt lui battant la cuisse, par-dessus le marché, eh bien, eh bien, je vous le jure, autant et plus que pour une jeune et jolie fille, le cœur me bondit, j'eus l'impression que j'allais l'embrasser. Il faut croire, décidément, que j'étais dans un de mes jours d'effusion.

Bien sûr, il nous avait vus, lui aussi. Mais il avait d'abord fait semblant du contraire. Par exemple, il ne réussit pas longtemps à simuler l'indifférence. En reconnaissant Ariane parmi nous, il manqua choir à terre d'étonnement. Il eut une quinte de toux, devint cramoisi, et retira brusquement sa pipe de sa bouche, comme s'il redoutait de s'étrangler.

« Comment, qu'est-ce que c'est ? grogna-t-il. Que signifie cette cavalcade ? »

Pour ce qui était des entrées en matière, il avait toujours le mot courtois et accueillant. Je l'ai déjà noté.

Se rendant compte, cependant, qu'Ariane avait entendu, il essaya, je dois l'avouer, de faire preuve de quelque amabilité.

« Vous ici, ma petite dame, commença-t-il, que me vaut l'honneur… ?

— C'est très simple, répondit-elle avec son aisance ordinaire. Quand l'invitation que vous avez adressée à ces messieurs est arrivée à Catharona, mon mari se trouvait absent. Vu l'urgence, j'ai décidé de venir à sa place, discuter avec vous et conclure, j'espère, cette fameuse affaire de chevaux. Voilà. Je suis à votre disposition à tous deux. Commençons, si vous voulez bien.

— Hé ! là, hé ! là », fit Butler, un peu éberlué.

Bouche bée, tous les deux, nous ne bougions plus. Nous demeurions immobiles, lui et moi, à la contempler, à l'admirer. C'était vraiment une rude femme. Une telle maîtrise de soi, après ce désarroi de tout à l'heure ! Dire qu'à Springfield, à la Nouvelle-Orléans, ça avait mené, dans la plume et la soie, une existence d'enfant gâté, et que, maintenant, parmi les embûches de la nature et des êtres les plus farouches, ça trouvait le moyen d'aller, de venir, de se comporter comme si ça n'avait jamais fait autre chose depuis sa naissance. Je ne sais pourquoi, je regardai mes mains, en cet instant-là, mes grosses mains maladroites qui, une heure plus tôt, s'étaient rivées à ce corps avec tant de force. À défaut de la forme, peut-être avaient-elles, de ce faible corps, de ce corps chéri, conservé au moins un peu du parfum ? Machinalement, je les portai à mes lèvres. À la dérobée, je les embrassai.

Notre hôte, cependant, s’était ressaisi.

« Vous me permettrez bien de vous offrir d’abord un verre de quelque chose », bégaya-t-il, presque courtoisement.

Elle rit.

« Après, tout ce que vous voudrez, dit-elle, mais quand nous aurons paraphé notre accord. Rien avant ! J’ignore si c’est la coutume d’Isquilar. C’est, en tout cas, celle de la Nouvelle-Orléans. »

Quoi, si vite conclu ? Tout était déjà terminé que je me croyais encore à moitié tâche. Cet après-midi avait été tellement fertile en événements que j’en avais fini par perdre de vue le but de notre visite à Isquilar. Par bonheur pour Catharona, Ariane veillait. Mais nous aurait-elle obtenu des conditions aussi favorables, si elle avait eu en face d’elle notre Butler à nous, celui avec lequel John et moi nous avions le triste privilège de nous mesurer ? Sans vouloir en rien diminuer la stupéfiante puissance de persuasion et l’autorité dont elle venait de faire preuve, j’ose dire que ce n’est pas certain. Impressionné comme il l’avait été par elle, il est hors de doute que notre horrible avare tint à se montrer ce jour-là sous un aspect tout différent. Et puis aussi, n’oublions pas, il y avait le temps qui le pressait, la nécessité d’organiser dare dare son convoi. Les quelques heures dont il disposait encore, il ne pouvait plus les user à atermoyer, s’il voulait aboutir avec nous ; or, il le voulait. Enfin, pour une raison ou pour une autre, en dix minutes tout fut ré-

glé. Pour nos soixante-six poulains, il nous donnait, moitié tout de suite, moitié à son retour de Fort Patterson, la somme fabuleuse, inespérée, de onze cent cinquante-cinq dollars, soit, par bête un demi-dollar de plus que nous n'attendions. De quoi rêver !

À présent, il ne nous restait plus qu'une chose à faire, arroser cela, ainsi qu'il avait été convenu.

« Un coup de main, fiston, s'il te plaît ! me dit Butler.

La discussion avait eu lieu devant la porte du réduit enfumé qui lui tenait lieu tout ensemble de chambre, de bar, de bureau de comptabilité. C'était là qu'il nous avait reçus, il allait y avoir un an, le soir, le lugubre premier soir de notre arrivée chez lui. Aujourd'hui, uniquement par égard pour Ariane, vous pouvez m'en croire, ou plutôt à cause de l'espèce de crainte qu'elle lui inspirait, il ne s'était pas risqué une seconde à nous proposer d'y entrer. Je l'avais, un instant plus tôt, aidé à retirer de cet obscur taudis une table, un escabeau, deux chaises boiteuses. À présent, c'était de la verrerie et des spiritueux qu'il s'agissait.

« Vous accepterez bien un whisky, mon bel oiseau bleu. Si c'est trop fort pour vous, j'ai aussi du punch, du vrai punch, parfumé au piment noir et à l'ananas. Et puis aussi du vin d'orange… Mais alors, ça, c'est pour les toutes petites filles, qui n'ont pas encore fait leurs dents. »

Un autre jour que celui-là, je me serais payé une bosse de rire. Il était réellement à croquer, dans son rôle de demoiselle de la maison.

J’eus assez de mal à découvrir la bouteille de vin d’orange, auquel on ne m’aurait pas fait toucher contre ma part de paradis. Mais le whisky était dans un coffre, au pied du lit. Là se trouvaient aussi, en fait de cristaux, les gobelets d’étain, au nombre desquels j’en reconnus un pour l’avoir lancé à la tête du maître de céans, un soir d’explication un peu vive. Il le reconnut également. Il rit.

« Prends-en un autre pour toi, me dit-il. Celui-ci, pas si bête, aujourd’hui je le garde. Tout est prêt ? Oui ? Alors, gentlemen et ladies, à vos rangs pour la contre-danse, s’il vous plaît. »

Nous nous assîmes. Ah ! j’ai oublié de noter que profitant de ces allées et venues, et d’un instant où j’étais seul avec lui dans sa chambre, il m’avait murmuré :

« Il faudra se débrouiller pour que la petite nous laisse une minute. J’ai une commission pour toi. Tu devines de qui ? »

Parbleu, si j’avais deviné ! J’avais même béni Butler pour sa discrétion, sa délicatesse. Décidément, il commençait à se civiliser.

Il ne manquait pas de grandeur, le tableau qui s’offrait à nous de cet endroit. C’était, au déclin d’une belle journée, toute la vie intense du ranch, un ranch comme nous pouvions espérer que, dans dix ans, au prix de beaucoup de peines et de travail, nous finirions par en avoir un. Les animaux rentraient du pâturage, en même temps que le convoi du lendemain s’organisait. Sous un désordre, un tohu-bohu apparent, on sentait que rien n’était laissé au hasard. Les chevaux hennissaient, les

gardiens juraient, mais dans une heure, peut-être avant, chaque homme, chaque bête, on en était sûr, serait à sa place. Assis à califourchon sur sa chaise, coude au dossier, pipe à la bouche, Samuel Butler regardait.

Et nous aussi, Ariane et moi, nous regardions. Il eut un coup d'œil de côté. Il dut comprendre ce qu'il y avait dans notre regard d'envie lointaine, d'admiration. Il envoya à six pas de là un splendide jet de salive, et il sourit.

« Il manque encore bien des petites choses, dit-il.

— Quoi donc ? fit Ariane. Je me demande ce que vous pouvez souhaiter de plus. »

Il tira une bouffée de sa pipe.

« Peuh ! fit-il, mi-railleur, mi-sérieux. La vérité est qu'il y a un an, je ne l'aurais pas même su. L'ennui, c'est qu'on change, voilà ! Tenez, figurez-vous, depuis que je vous ai rendu visite à Catharona, il y a des soirs où, me couchant, il m'arrive de trouver que ma chambre n'est pas jolie, la pauvre… Je la souhaiterais tout de même un peu mieux arrangée. »

Il rit. Ariane aussi. Je les imitai. Je crois bien n'avoir jamais entendu trois rires sonnant aussi faux. Ils s'effritèrent dans un grand silence.

« Et alors, dit Butler, se levant soudain, et venant se planter devant Ariane, oui ou non, voulez-vous les voir, ces pintadeaux ?

— J'attendais que vous me le proposiez, dit-elle. C'est gentil de vous en être souvenu. »

Il s'agissait de pintades d'Arizona, au magnifique plumage mauve. Butler avait dit à Ariane qu'il en possédait. Il lui en avait promis quelques couples.

Il appela un Indien qui passait.

« Vous n'avez qu'à suivre ce particulier. Il va vous conduire à la basse-cour. Vous y choisirez ce que vous voudrez. Nous, en vous attendant, on va reprendre un autre verre, William, pas vrai ? »

Elle venait de nous quitter. Elle n'était pas encore bien loin. Je continuais de l'apercevoir se dirigeant vers la basse-cour de son pas élastique, quand je vis en même temps Butler tirer de son gilet une enveloppe qu'il posa sur la table. Je reconnus l'écriture de Madge.

Un instant, nous nous dévisageâmes sans rien dire. Puis, Butler me fit signe.

« Prends. C'est pour toi. »

Je mis la lettre dans ma poche.

« Tu ne la lis pas ?

— Plus tard. Je sais ce qu'il y a dedans. »

Il sourit.

« Pour ça, moi aussi », fit-il.

Je souris également.

« Je m'en doutais un peu. »

Il eut un regard de dédain.

« Tu n'es qu'un idiot et un impertinent. Tu t'imagines que je l'ai ouverte, ta lettre ? Si j'en avais eu besoin, crois bien que je ne me serais pas gêné. Je n'en ai pas eu besoin, parce que, à moi également, elle m'a écrit, ta Madge.

— Allons, tant mieux ! Et que vous dit-elle ?

— Tout à l'heure, s'il te plaît. Pour le moment il y a une chose dont je me préoccupe davantage : c'est que vous m'avez vendu soixante-six chevaux, que je m'en vais demain matin, et qu'il est cinq heures de l'après-midi. Cette marchandise-là, pour me la livrer à temps, comment allez-vous vous y prendre ?

— Ah ! fis-je, voilà justement la question que je désirais. Elle va me permettre de vous en poser une autre, une autre que je n'ai pas pu vous adresser, tant qu'il y a eu quelqu'un avec nous. »

Du menton, je désignais la chaise d'Ariane.

Il me regarda, n'eut pas de mal à voir que c'était plutôt sérieusement que je parlais.

« Tu vas m'expliquer tout cela, dit-il. Mais, d'abord, whisky ?

— Whisky. »

Nous bûmes. Puis, en très peu de mots, je le mis au courant de ce qui s'était passé l'après-midi, sur la route de Catharona, je parle des trois vilaines têtes entrevues

par moi dans les trous de la montagne, et pas d'autre chose, bien entendu. Il m'écouta avec l'attention que j'avais deviné tout de suite que cela méritait. Il avait l'air plus ennuyé qu'inquiet.

« Je ne vois pas, finit-il par dire, le rapport qu'il y a entre ton histoire et mes chevaux.

— Vous en avez de bonnes ! m'écriai-je. Vos chevaux, je vous le répète, sont prêts à être mis en route. À présent, tant pis pour vous si on les enlève dans le défilé. Nous ne disposons pas d'autant de personnel que vous. Nous ne pouvons vous garantir qu'ils arriveront sains et saufs. »

Il eut un geste d'indifférence.

« Qu'à cela ne tienne. Si, comme tu me l'affirmes, les chevaux sont prêts et rassemblés, ne te préoccupe pas du reste, ni de ta propre sécurité, car c'est un peu aussi à elle que tu penses, n'est-ce pas ? Dix de mes hommes vont s'adjoindre à votre escorte et vous raccompagner à Catharona. Ils me ramèneront mes bêtes. Tout se passera à merveille, tu verras. Je te le redis : rien de grave. Quelques loustics égarés hors de leurs terrains de parcours, à qui il conviendra, je te l'accorde, de donner une leçon. Nous y veillerons, ton ami John et moi, à mon retour de Fort Patterson. Jusque-là, ordonne-lui de ma part de ne pas bouger.

— Un ordre pareil, répliquai-je vexé, il suffit qu'il soit donné en mon nom propre. C'est tout de même moi qui commande à Catharona. »

Butler eut un regard indéfinissable.

« Aujourd'hui, oui. Non, peut-être, quand je reviendrai, si tu n'y es plus.

— Pourquoi n'y serais-je plus ? »

Il haussa les épaules.

« C'est vrai, j'oubliais. Tu n'as pas encore lu ta lettre. Lis. »

C'était une lettre très courte, une lettre que j'ai là-haut, encore, toujours, dans mes papiers. Madge m'apprenait que son père avait eu un accident de cheval et s'était fracassé la cuisse. Incapable d'assumer la direction de la ferme, il me priait de revenir d'urgence pour m'en charger. Il reconnaissait en même temps qu'il avait eu tort de me laisser partir. Madge terminait en me transmettant les baisers de toute la famille. C'était tout. Pas un mot de plus.

Butler, pas une seconde, ne m'avait perdu de vue, tandis que je lisais.

« Alors ? fit-il, quand j'eus terminé.

— Cette lettre, dis-je, date déjà d'un mois et demi.

— Oui, et après ?

— Je sais ce que c'est que l'accident dont il s'agit, continuai-je. J'ai eu le même, très exactement, à la même cuisse ; c'est drôle, n'est-ce pas ? En deux mois de repos,

tout était fini. Jef Curtiss, j'en suis persuadé, sera sur pied avant deux semaines, trois tout au plus. Dans ces conditions, il n'est pas nécessaire…

Butler eut une quinte de toux. Je crois qu'au fond c'était son truc, sa façon de faire quand il avait quelque chose, un sentiment, une expression, qu'il voulait cacher.

« Trois semaines, dis-tu ? fit-il. Avec l'âge, si je compte bien, qu'il doit avoir, ça m'étonnerait. »

XVI

Ce n'était pas que John ne fût pas intelligent. Sur beaucoup de points, il l'était bien plus que moi. Mais il y avait une chose qui lui échappait : le mal. Et comme, dame ! le mal se rencontre plus souvent que le bien dans ce monde, quelqu'un qui n'a pas de grandes aptitudes pour le discerner, risque fort de faire, la plupart du temps, figure de simple d'esprit. C'était ce qui arrivait à John. C'était ce qu'Ariane voulait dire lorsque, à l'époque où elle osait encore devant moi accomplir ce geste, elle lui prenait la tête entre les mains en murmurant : « Que tu es sot, mon Dieu, mon pauvre petit ! »

Sot, non, il ne l'était pas. « Tu es trop bon ! » Voilà ce que signifiait cette phrase. Voilà ce qu'était John : il était bon. « C'est drôle, ce mot, pensera-t-on, à propos de quelqu'un qui a eu des difficultés avec la justice. » Et quel rapport y a-t-il, je vous prie ? J'en ai connu, des révérends, des philanthropes, des pharisiens, des marguilliers, dont les papiers étaient mieux qu'en règle, et qui n'auraient pas été dignes de lui dénouer ses cordons de souliers, à ce pauvre enfant. Mais pourquoi diable ai-je parlé de la bonté ou de la sottise de John ? Attendez, que je me rappelle ! Ah ! oui, j'y suis. C'est très important.

Je n'avais pas pu ne pas le mettre au courant de la désagréable apparition qui avait marqué ma promenade, entre Isquilar et Catharona. Il fallait bien qu'il fût averti, puisque, dès que le vieux Sam serait revenu de Fort Pat-

terson, nous allions avoir certainement à nous mesurer avec ces messieurs. Sous ce rapport, il est vrai, je connaissais John. Je savais que j'aurais plutôt à le retenir qu'à le pousser. En outre, rien ne pressait. Ce ne fut donc pas avec lui que je m'entretins tout d'abord de l'affaire, mais avec Quebrada.

Ce dernier me parut attacher à ma révélation plus d'importance que ne l'avait fait Butler.

« Avez-vous eu le temps de remarquer un détail ? me demanda-t-il. Les plumes de vos Indiens, comment étaient-elles ? Écarlates, probablement ?

— Non, blanches et noires.

— Vous en êtes sûr ?

— Absolument.

— Mrs. Irving, elle, n'a rien vu ?

— Je te répète que non. Et ne va pas t'amuser, n'est-ce pas, à lui en parler ? »

Il était têtu, l'animal. Il tenait à ce que je me fusse trompé.

« Noires et blanches, tu m'entends, répétai-je. J'en suis certain. Ça a l'air de te chiffonner ? Quelle importance cela peut-il avoir ? »

Il paraissait de plus en plus soucieux.

« Écarlates, dit-il : Arapahos ; noires et blanches : Pawnies… Ce sont des Pawnies que vous avez vus.

— Et alors ?

— Si nous devons avoir une petite explication avec eux, j'aurais préféré des Arapahos.

— Pourquoi cela ?

— Une idée à moi. À présent peut-être que le patron n'est pas du même avis.

— Il n'a pas fait, en tout cas, une mine aussi longue que la tienne. Et pourtant, il doit s'y connaître. »

Le métis eut un hochement de tête comme pour dire qu'il s'y connaissait, lui aussi.

« Pawnies ou Arapahos, reprit-il, peu importe, d'ailleurs. Une chose seule est incontestable : puisqu'ils se cachaient ainsi, les gens que vous avez rencontrés ne pouvaient méditer rien de bon. De plus, ils n'avaient rien à faire à l'endroit où vous les avez aperçus. Ce sont nos terrains, et les conventions que nous avons avec eux leur interdisent d'y passer. Il est hors de doute que tout cela mérite une leçon. C'est dommage qu'il nous faille la différer jusqu'au retour du patron, voilà tout.

— Ils ne perdront rien pour attendre, répliquai-je, et ça nous laissera le temps de nous préparer. À ce propos, est-ce que tu peux compter sur tes hommes ? »

Quebrada sourit.

« Évidemment, il y a parmi eux des Pawnies et des Arapahos, dit-il. Mais vous êtes bien, vous, de la même race que les gens de Daphné City. »

À une semaine de la date indiquée par le vieux Sam comme devant être approximativement celle de sa rentrée à Isquilar, je fus bien obligé de prendre John dans un coin et de lui raconter ma petite histoire. Ce fut très curieux, la manière dont il réagit. J'aurais dû m'y attendre d'ailleurs. Il commença par jeter feu et flammes, criant que c'était une honte que je ne l'eusse pas averti plus tôt. Comment avais-je pu le tenir si longtemps en dehors d'une affaire aussi grave ? C'était la preuve que je ne l'avais jamais pris au sérieux, et patati, et patata… Je crus qu'il allait en arriver à des paroles tout à fait désagréables. En un sens, j'en étais déjà presque heureux, parce que, vous comprenez, je me serais trouvé enfin dans mon droit pour réagir de la façon que je désirais depuis si longtemps, et on aurait entendu alors ce que l'on aurait entendu… Mais, inutile de le dire, espoir perdu ! En une seconde, sans que mon attitude y fût pour rien, tout avait changé. Subitement, le phénomène s'était confondu en excuses. C'était tout juste s'il ne m'avait pas baisé les mains.

« Pardonne-moi ! Toi, si bon, qui as tant fait, qui continues à tant faire pour nous !… Te traiter de la sorte, et cela au moment où, je m'en suis bien aperçu, tu ne t'es jamais montré si prévenant, si affectueux, non plus seulement pour elle, mais pour moi !… »

Qu'est-ce que je pouvais bien lui répondre, dans l'état de stupéfaction où il m'avait mis, avec les bras qui m'en tombaient le long du corps ? Mais le plus extraordinaire, je dus en convenir en y réfléchissant, quand eut

pris fin cette scène ridicule, c'était encore qu'il disait vrai. Inconsciemment, depuis le jour où je m'étais conduit avec Ariane de la façon dont on se souvient, avec John aussi j'avais cessé d'être le même. Je ne le traitais plus avec autant de rudesse qu'auparavant. Le malaise que j'éprouvais quand je lui parlais m'empêchait de le rabrouer à tout propos. Cette gêne, d'heure en heure plus insupportable, c'était ce qu'il avait pris pour de la douceur, lui, l'innocent. C'était d'elle qu'il me remerciait maintenant avec un élan dont mon cœur aurait dû être tout remué… Mais, pour cela, il eût fallu qu'il ne fût point devenu, ce cœur, rigoureusement insensible à tout autre sentiment que celui que vous connaissez.

Quoi qu'il en fût, lorsque, ce jour-là, nous nous séparâmes, John n'en emportait pas moins avec lui les meilleures raisons de croire que toute ombre était dissipée entre nous deux : et peut-être même, mon Dieu, qui sait, s'il y avait eu des torts, qu'ils avaient été de son côté.

Il était écrit cependant qu'il s'arrangerait toujours pour gâter, en fin de compte, les bonnes dispositions dans lesquelles j'avais tant de peine à me maintenir envers lui. Il n'en fut pas, cette fois-là, autrement que les autres. Je le croyais déjà parti, quand je le vis qui revenait sur ses pas.

« Dis-moi ! fit-il sur un ton mystérieux.

— Quoi encore ?

— Bien entendu, tu m'autorises à mettre Ariane au courant ?

— Au courant de quoi ?

— Mais de nos projets contre les Pawnies. »

J'avais bondi.

« Ça, c'est trop fort, m'exclamai-je. Comment ! Au prix de précautions de tous les instants, grâce à une chance providentielle, j'ai réussi à la maintenir jusqu'à présent dans l'ignorance de tout cela, et ce serait pour que tu… Pas un mot, tu m'écoutes bien, tu ne souffleras pas un mot. C'est compris ?

— Ça va, ça va, fit-il, un peu surpris de ma violence, un peu vexé également. Je me tairai donc. Tu seras cause, voilà tout, que de nous deux, c'est moi qui le premier aurai manqué à ma promesse.

— Quelle promesse ?

— Celle que nous nous étions faite de tout nous dire, elle et moi, lorsque nous nous sommes mariés. »

— L'imbécile !… Je l'aurais giflé.

Nous aurions pu être heureux, pourtant. Qu'est-ce qu'il aurait fallu pour cela ? Si peu de chose, en vérité. Si nous ne l'étions point, la faute n'en était pas à la nature et aux êtres qui nous entouraient. Eux, ils avaient toujours fait de leur mieux. Elle, elle s'était comme adoucie, tempérée. On aurait dit que nous l'avions désarmée par tant de labeur en offrande. La tombe de Mrs. Adair, régulièrement parée de fleurs, avait bientôt cessé d'être un

endroit qui terrorisait. Le pauvre Monitor avait fini par s'apprivoiser. Il ne hurlait plus à la mort. Il suivait Ariane pas à pas, lorsqu'elle se promenait, le soir, à travers les brumes de la prairie. L'écho lui-même s'était tu, ou, s'il lui arrivait de se rappeler à nous, ce n'était plus forcément d'une façon hagarde et désagréable. La rivière s'était attiédie. Un mince parfum commençait à sortir des anémones multicolores. Il y avait même des oiseaux qui chantaient, pas tous encore, assurément, mais les plus petits, les plus hardis, qui étaient semblables à de singulières topazes ébouriffées. Ils se posaient, le matin, tandis que nous déjeunions, sur le barreau de la fenêtre de notre salle à manger, et ils restaient là, à hocher leur petite tête, à moduler leurs petits airs, à nous regarder.

Ces dernières journées qui précédèrent le retour de Samuel Butler m'ont laissé le souvenir d'un étrange bien-être, d'une torpeur, de quelque chose dans le genre de ce que peut éprouver un malade à qui l'on vient pour la première fois de permettre de s'asseoir au soleil, sur son balcon. Mais, hélas ! en fait de convalescence, ce n'était là qu'une accalmie que nous traversions, et avant quelle tempête, je n'y songe pas sans épouvante, après quinze ans ! Je sais que j'y songerai jusqu'au bout. Ariane, elle, a eu la sombre intuition de tout ce qui allait se produire, je le sais aussi. À combien de reprises, dans ces heures calmes, ne l'ai-je pas vue lever son regard terrifié, suppliant, vers moi ! Suppliant, mon Dieu, je vous le demande, et pourquoi ? Mis à part le remords d'avoir un secret pour elle, John en revanche n'avait jamais été plus insouciant, ni plus joyeux. Ah ! celui-là, il sera allé

jusqu'au terme de sa brève existence, on peut l'affirmer, sans avoir rien prévu du drame qui allait y mettre fin.

D'ailleurs, moi non plus.

Ce fut un samedi, j'ai mes raisons pour m'en souvenir exactement, que nous apprîmes que le vieux Sam était enfin revenu de Fort Patterson. Quatre jours auparavant, le mardi, donc, avait eu lieu un de ces événements qui sont de nature à vous fixer les idées. Trois de nos Indiens qui chassaient sur la route d'Isquilar avaient été attaqués par les Pawnies. Un avait pu fuir. Les deux autres avaient été scalpés selon toutes les règles de l'art. C'était miracle que John n'eût pas été avec eux.

« Il fallait s'y attendre, fis-je. Si nous avions agi plus tôt, cela ne serait pas arrivé. »

Quebrada se taisait, mais il était clair que j'avais son approbation.

Nous nous tûmes un instant tous les trois. Ce fut John qui rompit le silence.

« Une chose m'étonne plus que tout, dit-il d'une voix que la colère faisait trembler, c'est que nous ne soyons pas déjà à cheval. »

Le métis le considéra avec intérêt.

« Pour aller où ? demanda-t-il doucement.

— Comment, pour aller où ? Mais il me semble… »

Quebrada haussa les épaules.

« Avec l’autorisation de Mr. John, dit-il, nous resterons ici. Nous attendrons le retour de Mr. Sam. Tel est son ordre.

— Un ordre, fis-je, élevant la voix à mon tour. Il n’y a que moi, à Catharona, à avoir le droit d’en donner. »

Quebrada avait une qualité. Quand les circonstances l’exigeaient, les formes lui devenaient indifférentes. Il me regarda froidement.

« Votre ordre, Master William, nous devrions déjà l’avoir. Mais je croyais que nous étions du même avis ? »

Bien sûr, bien sûr, nous l’étions… En tout cas, nous avions autre chose à faire qu’à nous chamailler, n’est-ce pas, quand ce n’eût été qu’astiquer nos armes. Et Ariane, comme ça allait être commode de ne pas attirer son attention ! Et ce damné Sam Butler, quand allait-il se décider à être là ?… Je vous certifie qu’ils nous parurent longs, les deux jours au bout desquels nous eûmes enfin le réconfort de voir arriver, à la tête d’une respectable escorte, qui cela ? Zarzuz, parbleu, un grand diable brun, Zarzuz, le surveillant en premier de notre estimable voisin. Pour se priver des services de Zarzuz, même pendant une seule journée, il fallait que le père Sam eût une bien grave nouvelle à nous annoncer. Et de fait Zarzuz nous apprit que son maître venait en rentrant d’être pris d’une belle crise de rage. On lui avait, l’avant-veille, scalpé quatre de ses Indiens, à lui aussi, et qui mieux était, raflé cinquante têtes de bétail.

En écoutant son collègue lui narrer ces détails, Quebrada eut son triste sourire habituel sur sa longue face safran.

« Mais bravo ! me murmura-t-il, en manière d'apitoiement. Si Isquilar n'avait pas écopé, nous aurions pu attendre longtemps l'appui du vieux. Maintenant, c'est une autre affaire. Le voilà remonté à cran. Tout ira comme sur des roulettes. Il vous fait même demander la date qui vous convient. Avouez que c'est gentil. »

Je me mis d'accord avec Zarzuz pour le lundi.

J'ai certes connu des hommes beaucoup plus pieux que moi. Je le suis tout de même ; pas au point cependant de considérer le dimanche comme un jour où il est formellement interdit de rien entreprendre, alors même qu'il pourrait s'agir, comme en l'espèce c'était le cas, d'administrer une raclée à des païens. Non, dans la circonstance que je viens de rapporter, si nous fîmes, Zarzuz et moi, choix du lendemain, ce fut pour une raison toute différente, une raison où la religion n'avait rien à voir, vraiment. Il était indispensable, réfléchissez, qu'un de nous au moins se rencontrât avec Butler pour examiner comment nous allions nous partager la besogne. Ce n'était pas trop d'une journée pour mettre sur pied notre petit plan d'opération.

Ce fut moi qui me rendis à Isquilar, comme bien on pense. Une entreprise pareille, je ne me serais reposé sur personne du soin de la monter. J'en profitai pour jeter un coup d'œil sur le futur théâtre de nos exploits. Cette

route n'avait jamais été très sûre. Elle ne l'était plus du tout maintenant. Évidemment nous ne rencontrâmes personne. Songez donc : ces Pawnies étaient au plus une quarantaine, armés de flèches et de quelques méchants fusils. Que voulez-vous faire contre une troupe comme l'escorte de Zarzuz, forte de quinze hommes seulement, mais bien commandés, bien encadrés, quinze gaillards qui, durant tout le trajet, eurent le doigt sur la gâchette de leur carabine ! Si nous n'apercevions pas un seul de nos ennemis, en revanche nous les devinions partout. Nous savions bien qu'eux, ils nous voyaient. Rien qu'à la façon dont nos chevaux pointaient leurs oreilles, nous comprenions qu'ils n'étaient pas loin. C'était même une sensation fort peu folâtre pour moi tout au moins, qui n'ai jamais cherché à me faire plus courageux que je ne suis.

J'étais de retour à Catharona le dimanche soir, après une journée employée tout entière à discuter avec Butler. Nous nous quittâmes pleinement d'accord. Il n'y a pas à dire, c'était un homme à la hauteur, ce père Sam. Quel dommage que des qualités aussi solides fussent gâtées par de tels défauts ! Il y avait notamment cette satanée avarice. Je fus obligé de lui rappeler les cent soixante-dix-sept dollars qu'il restait à nous devoir par contrat. De lui-même, il se serait bien gardé d'en parler.

« Je vous les apporterai un de ces jours, dit-il. Ça me fera une occasion de venir vous demander à déjeuner.

— Non, non, fis-je. Je ne veux pas que vous vous donniez ce mal. Et puis, vous n'avez pas besoin d'un prétexte pour être toujours notre invité. »

Cet argent, il n'ignorait pas que, tôt ou tard, il aurait à nous le remettre. Mais ça l'ennuyait de le voir partir. D'ailleurs, devait-il se dire, qui peut savoir jamais ?

Pour le retour, mon escorte dépassait trente hommes, au lieu de quinze que j'avais à l'aller. Cela faisait partie des dispositions que je venais d'arrêter avec Butler. Nous en reparlerons, en temps et lieu. Jamais on n'aurait vu tant de monde à Catharona. Comment allais-je m'y prendre, par exemple, pour expliquer à Ariane cette affluence ? Voilà ce que je ne manquai pas, en chemin, de me demander. Mais je fus vite libéré de ce souci. Les allures mystérieuses de ce crétin de John avaient fini par attirer son attention. Elle avait profité de mon absence pour lui tirer les vers du nez.

Dès ma descente de cheval, je tombai sur elle.

« Venez. J'ai à vous parler. »

Elle me conduisit chez elle. John s'y trouvait. Et pas fier, je vous jure. Si vous aviez vu la façon dont il évitait mon regard. Bref, il ne fallait pas être grand clerc pour prévoir une de ces scènes dont personne ne peut se vanter d'être sorti à son avantage.

« Pourquoi vous être cachés de moi ? demanda Ariane.

— À propos de quoi ?

— Je vous en prie, ne me forcez pas à me fatiguer. »

Eh ! mon Dieu, je lui répondis tout ce qu'on devine, qu'il était parfaitement inutile de l'inquiéter, que c'était une histoire qui ne concernait que les hommes, etc. Jamais ses yeux n'avaient été si durs, ni son ton plus sec, lorsque, ayant attendu la fin de mon bafouillage, elle me dit :

« Voilà un genre de prévenances dont je vous dispense désormais. »

Oh ! mais. Oh ! mais… Du moment qu'elle le prenait ainsi ! C'est enrageant de s'entendre traiter de la sorte, quand on a fait pour le mieux, quand on a sa conscience pour soi. Alors, ma foi, je n'y allai pas par quatre chemins, je le reconnais. Je leur vidai le fond de mon sac. De cinq bonnes minutes, ils n'eurent plus, ni lui, ni elle, la possibilité de placer un mot.

« Excusez-moi, fit-elle, étourdie et tremblante, quand j'eus fini par m'apaiser. Je vous prie de me pardonner, si je vous ai blessé. Ce n'était pas, croyez-le, dans mon intention. Je voulais simplement vous demander quelque chose. Mais maintenant, je n'ose plus.

— Quelque chose ? Quoi ? »

Elle avait baissé la tête.

« À aller avec vous.

— Hein ? » fis-je.

Ce n'était pas mal, n'est-ce pas ? Eh bien, ce fut, le croiriez-vous, l'instant que choisit John pour intervenir.

« Si elle y tient tant que cela… » commença-t-il.

Du coup, j'éclatai.

« Toi, hurlai-je, fiche-moi la paix. Quant à vous, vous aurez à me faire le plaisir de rester ici, sous la garde de Quebrada.

— Pourquoi de Quebrada ? » fit-elle.

Je l'interrompis, ne sachant plus, dans mon exaspération, ce que je disais.

« Ça, c'est le bouquet ! Le voilà, tout le secret de l'affaire. « Pourquoi de Quebrada ? » demandez-vous ? J'ai bien compris. Cela signifie : « Pourquoi pas à sa garde, à lui ? »

Ricanant, je désignais John. Il devint tout pâle.

« William, balbutia-t-il, crois-tu que je mérite vraiment ?… »

Mais j'étais déchaîné.

« Je ne sais pas ce que tu mérites, criai-je. Je sais, moi, que j'en ai assez. »

Sur ce, je sortis, en faisant battre la porte, à toute volée.

Je ne revis pas Ariane de la journée du lendemain. À six heures, conformément aux ordres reçus, notre troupe fut prête. La nuit était noire.

Je me disposais à me mettre en selle lorsque, dans l'ombre, une main me saisit la main.

« Pardon, me dit Ariane, à voix basse. Pardon. Et veillez sur lui. »

Elle ajouta, mais ce fut à peine si je l'entendis :

« Je lui ai demandé la même chose, à lui aussi. »

À présent, j'étais à cheval et en tête. Derrière moi, sur le sol mou, résonnait un sourd grondement de sabots. Nous n'avions pas franchi cent yards qu'un lugubre hurlement s'éleva.

« Monitor, grommelai-je. La sale bête ! »

John galopait à côté de moi. Je l'entendis qui murmurait :

« Pauvre animal ! Il n'y a trop rien à dire, il y a longtemps que ça ne lui est arrivé. »

XVII

« Vous pouvez démuseler les chevaux, dit Butler. Qu'ils se donnent un peu de bon temps. Ils l'ont bien mérité, les bijoux. »

Libérés de leurs étroits réseaux de cordelettes, les bêtes se mirent à hennir, à se cabrer. Durant cinq minutes, ce fut un véritable remue-ménage. Dans l'ombre noire et rouge, à la lueur des torches, on distinguait leurs poitrails dressés, ainsi que les bras musculeux qui tiraient à fond sur les rênes.

« Comme c'est étrange ! murmurai-je.

— Qu'est-ce qui est étrange ?

— Je ne sais pas. Comment expliquer ? On se sent tout drôle. On ne peut pas croire que ce soit fini. On se dit que d'un moment à l'autre, ça va recommencer. »

Butler rit.

« Eh ! là ! eh ! là ! Comme tu y vas ! C'est ta première affaire, sans doute ?

— De cette importance, oui.

— Ça se voit. Sans cela, tu ne parlerais pas ainsi, tout de suite, de recommencer. D'ailleurs – touchons du bois –, rien ne prouve que ce soit fini… Zarzuz ?

— Patron ?

— Ici ! »

Zarzuz surgit en face de Butler. Dans la lumière fuligineuse de la résine, qui sculptait leurs visages comme de l'acajou, ils étaient splendides tous les deux, splendides et terribles. Leurs cheveux luisants de sueur s'emmêlaient jusque sur leurs joues. Leurs vêtements étaient tachés de plaques d'un brun suspect et humide. Quand, pour mieux marteler ses mots, Butler frappait le sol du talon, on entendait, à ras de terre, tinter les énormes molettes de ses éperons.

Zarzuz s'inclina devant lui. Il s'inclina même très bas. Butler lui avait, à deux reprises, sauvé la vie, dans des engagements de ce genre. Il pouvait la lui reprendre quand ça lui plairait. Zarzuz la tenait sans cesse à sa disposition.

« Tout cela, n'est-ce pas, n'a pas trop mal marché ? Je crois que MM. les Pawnies en auront pour quelque temps à demeurer chez eux. Combien de morts ?

— Patron, répondit Zarzuz, on est en train de les compter. »

Il nous indiqua deux Indiens qui, à quelques pas de là, se livraient à une singulière besogne. Le premier tirait d'un sac des objets que je ne reconnus pas tout d'abord, en raison de l'obscurité, des espèces de chiffons noirâtres qui venaient un à un s'engouffrer dans un autre sac, maintenu ouvert par le second Indien. Et soudain, je compris… les scalps, parbleu ! J'eus tout de même un petit frisson.

« Quatorze, quinze, seize… seize ! Tu es sûr qu'il n'y en a plus ? Retourne le sac. Très bien ! Seize en tout, patron !

— Ça peut aller ! Et chez nous ?

— Chez nous, quatre, sauf erreur. Deux à Isquilar ; deux à Catharona.

— Il n'y a pas trop à se plaindre. »

Je demandai :

« Et les blessés ? »

Butler eut son gros rire épais.

« Ceux-là, mon fils, on ne les fait pas entrer en ligne de compte. Sois tranquille, on les soignera. En attendant, viens que je te serre la main. Pour un homme de l'Est, tu ne t'es pas mal conduit du tout, tu sais. Eh ! doucement ! Fais attention ! Pas cette main-là. »

Il avait eu un grognement de douleur. Je m'aperçus qu'une des manches de sa veste pendait ballante. Lui aussi, il était blessé.

« Chut ! chut ! rien de grave, fit-il. Ne crie pas si haut ! Il y a des morts, ici. Inutile de les réveiller. Une flèche d'un de ces messieurs, qui m'a légèrement déchiré l'épaule. Zarzuz, ça fera dix-sept, si on ne l'a pas encore compté, celui-là. On s'occupera de ça tout à l'heure. Dis-moi donc, et le petit ? C'est lui surtout, que je voudrais féliciter. Sans lui, nous n'aurions rien pu faire. Où est-il ?

— Toujours à son poste. Je lui avais interdit de bouger, quoi qu'il arrivât.

— Va me le chercher. »

Tout cela avait été, on le voit, réglé comme du papier à musique, et s'était déroulé itou. C'était les Arapahos de Butler qui avaient accompli à peu près toute la besogne. Mais ses Pawnies n'y avaient pas été indifférents non plus. Butler, qui était humain à sa façon, ne les aurait pour rien au monde engagés contre leurs frères. Il les avait chargés de le renseigner sur eux, et finalement de les attirer dans un guet-apens. C'était sa manière de procéder habituelle. La prochaine fois, si l'ennemi changeait, si c'étaient les Arapahos qui, à leur tour, avaient besoin de recevoir une leçon, le vieux Sam changerait lui aussi. Il mettrait au repos ses Arapahos, et il ferait marcher ses Pawnies.

Je ne sais si l'on saisit bien comment les choses s'étaient passées ? Très simplement, je vous assure. Les Pawnies, donc, pour leurs incursions dans la vallée de Catharona, n'avaient pas le choix entre beaucoup de routes. La meilleure et la plus directe consistait en un défilé aussi long que celui qui menait à Isquilar, mais moins étroit. Nous avions appris qu'ils franchiraient ce défilé dans la nuit du lundi au mardi, des conseillers désintéressés ayant fait naître dans l'esprit de ces pauvres diables l'espoir d'une nouvelle, rafle de bétail. Nous savions également par les mêmes amis communs qu'ils seraient au nombre de quarante à cinquante. Le reste n'était plus que

de l'enfantillage pour un homme comme Butler, qui connaissait le terrain à pouvoir s'y promener la nuit avec un bandeau sur les yeux. De la confiance qu'il plaçait en moi, à cette occasion, il me fournit la preuve la plus flatteuse en ne me surchargeant point de consignes : « Sois à l'heure, me dit-il seulement, et veille à ce que tes chevaux ne hennissent pas. »

À l'heure, ce ne serait pas difficile d'y être. Mais j'étais beaucoup moins tranquille quant au silence des chevaux. Je m'en étais tiré en décidant que le combat aurait lieu à pied. Nos bêtes furent donc parquées à un bon mille de l'endroit où la petite explication devait se passer. J'avais tenu cependant à conserver quelques-uns de mes hommes en selle, pas trop loin de là. Une charge de cavaliers me paraissait devoir jouer un rôle assez utile, dès que les premières salves auraient retenti.

Huit heures, imaginez bien, huit heures d'attente, alors que nous avions pu espérer à minuit en avoir fini. Ces animaux-là, en réalité, ne s'amenèrent qu'à trois heures du matin, mais si doucement, avec tant de précautions, marchant si bien comme sur du feutre, que nous ne les vîmes qu'au dernier moment, quand ils furent sur nous. Ce fut mon groupe qui les aperçut. À partir de ce moment-là, évidemment, ça n'avait pas traîné. Mitraillés de flanc par les quarante lascars de Butler, en tête par moi, ils avaient tournoyé une seconde, puis reflué en désordre vers le défilé d'où ils venaient de déboucher. Mais là, alors, le désordre en question s'était transformé en vraie pagaille. Ils étaient tombés sous le feu des vingt hommes de John, nos meilleurs tireurs sélectionnés suc-

cessivement par Zarzuz et par Quebrada. Primitivement, c'était moi qui devais avoir le commandement de ce groupe. Si, à l'insu de Butler, j'en avais chargé John, c'était que je m'étais découvert, on le devine, les meilleures raisons pour cela. À la tête de ce poste, je pouvais avoir la certitude qu'il ne bougerait pas, convaincu qu'il serait que le succès de la manœuvre allait dépendre de son obéissance. En plaine, au contraire, il aurait fait comme Dan. Il se serait jeté à corps perdu dans la bagarre. En moins que rien, on me l'eût massacré… Or, depuis notre départ de Catharona, je ne vivais plus, voilà la vérité. L'idée qu'il pouvait arriver malheur à cet hurluberlu m'avait empêché de songer à rien d'autre. Et dire qu'il n'avait dépendu que de moi de le laisser à la maison, de prendre Quebrada à sa place ! Il aurait hurlé, crié, tempêté… Et puis après ? Il aurait bien fini par se taire, n'est-ce pas ?

Enfin, maintenant, grâce à Dieu, tout cela était terminé.

On trébuchait sur des cadavres dont les ténèbres, heureusement, empêchaient de constater qu'ils étaient scalpés. En dépit de ces embûches macabres, je parvins, sans trop de retard, à retrouver mon John fou d'impatience au fond de son abri. Docilement, il n'avait pas bougé. Mais j'eus vite fait de voir qu'il était d'une humeur exécrable.

« Allons, viens, lui criai-je, la partie est gagnée, et bien gagnée. Le vieil ours t'attend pour t'adresser des compliments.

— Des compliments ? bougonna-t-il. Il n'y a pas de quoi. Pour en mériter, je sais bien ce qu'il aurait fallu : désobéir aux ordres idiots qu'on m'a donnés.

— Qu'est-ce que tu me chantes là ?

— Ris ! Tu peux rire ! Non, vraiment, est-ce que vous vous imaginez comme ça que vous avez détruit toute la bande ? Moi, j'ai fait de mon mieux. Mais, d'abord, il y en a malgré tout une dizaine, de ces cochons-là, qui ont réussi à passer. Ils sont en train de galoper bien tranquillement sur la route de chez eux.

— Bien tranquillement, c'est une façon de parler, fis-je, riant de plus belle. Nous n'aurons pas leur visite de quelques jours, en tout cas.

— Qu'est-ce que tu en sais ? Vous n'êtes réellement pas difficiles à contenter. Et les six autres, dis-moi, qu'en fais-tu ? Quels six autres ? Ceux qui, n'ayant pas réussi à forcer le passage, ont fait volte-face, et que j'ai vus comme je te vois. Où sont-ils, à présent, ceux-là, veux-tu me le dire ? Embusqués quelque part, dans la vallée. Malheur aux isolés de chez nous qui vont avoir la malchance de les rencontrer. Ah ! si j'avais seulement l'autorisation de poursuivre !…

— Eh ! fis-je, tu m'ennuies. On leur réglera leur compte au jour. Il y a temps pour tout. Viens, m'entends-tu ? »

Et, comme il continuait à ronchonner, ma foi ! savez-vous ce que je fis ? Je le saisis à bras-le-corps, et je l'embrassai. Il se tut, du coup, et il me suivit…

Pouvions-nous, par exemple, prévoir le spectacle qui nous attendait tous les deux ? Butler, ce Butler que je venais de quitter ferme comme un roc sur ses jambes, à tel point que je n'avais même pas averti John qu'il était blessé, comment dire le piteux état dans lequel nous le retrouvions maintenant ? Allongé sur l'herbe, la tête appuyée contre une selle, avec Zarzuz un genou à terre à côté de lui ! Dur à la douleur comme il l'était, jugez donc s'il devait souffrir, pour avoir le visage contracté à ce point.

Quand il nous aperçut, il se souleva tout de même. Il tendit une main à John.

« Et alors, petit, te voilà ? Excuse-moi de t'accueillir ainsi. Tu mériterais mieux.

— Qu'est-ce que vous avez, monsieur Butler ?

— Rien ; ou plutôt, je te le dirai tout à l'heure, quand on m'aura moi-même renseigné sur l'ordure dans laquelle le saligaud qui m'a atteint a trempé la pointe de sa flèche. À propos, William, sois aimable : envoie-moi tout de suite Quebrada.

— Quebrada ? fis-je, assez gêné, il n'est pas là.

— Où est-il ?

— À Catharona. Je l'y ai laissé. »

La tête de Butler retomba. Ses lèvres s'entrouvrirent. Un juron en sortit, que j'aime autant ne pas avoir à répéter.

John, cependant, s'était agenouillé, à côté de lui, à la place de Zarzuz qui venait de se lever. J'avais fait signe à ce dernier. Je le pris à part.

« Qu'a-t-il ? demandai-je à voix basse.

— C'est son épaule. Tout à coup elle s'est mise à enfler.

— Pourquoi réclame-t-il Quebrada ?

— Parce que Quebrada a l'habitude des poisons employés par les Indiens ; il connaît les plantes susceptibles de les combattre. »

Butler, cependant, s'appuyant sur John, venait de réussir à se lever.

« Qu'est-ce que vous complotez là tous les deux ? Vous feriez mieux de m'amener mon cheval. Zarzuz, tu m'entends ?

— Votre cheval, pour quoi faire ? commençai-je.

— Es-tu bête ! Pas pour aller manger des gaufres à Daphné City. Pour rentrer à Isquilar, bien sûr. Ne crois-tu pas que je serais beaucoup mieux dans mon lit ? Vous tâcherez de m'envoyer Quebrada le plus tôt possible. »

John et moi, nous avions échangé un regard. Nous nous étions compris.

« Monsieur Butler ?

— Qu'y a-t-il pour ton service, mon garçon ?

— Monsieur Butler, d'ici jusqu'à Isquilar, il y a un peu plus de dix milles.

— C'est la vérité du Bon Dieu. Eh bien ?

— Il n'y a que six milles jusqu'à Catharona. Puisque vous avez la force de monter à cheval, c'est à Catharona que nous vous demandons de venir. On y sera mieux organisé pour vous soigner. D'abord, vous y retrouverez Quebrada. Et puis… Et puis… »

John s'empêtrait, tant qu'il pouvait, sous le petit œil malicieux de Butler. Celui-ci finit par en avoir pitié.

« Suffit, clampin. Tu es bien mignon. Mais il y a une chose que je te défends, c'est de médire de mon mobilier. »

Il s'obstinait néanmoins à vouloir rentrer à Isquilar. Nous eûmes toutes les peines du monde à lui faire changer d'idée.

« Et la petite dame ? finit-il par dire en me regardant. Quelle va être sa tête, quand elle va voir arriver ce vieux colis ? Ça risque de lui gâter son petit déjeuner. »

Je n'eus pas besoin de pousser le coude de John.

« Elle ? s'écria-t-il avec élan. Mais, monsieur Butler, elle sera la première à dire que nous avons bien fait ! »

« Quelle heure peut-il être ? demandai-je.

— Cinq heures », répondit Ornez.

Ornez ! Est-ce qu'on se souvient ? Ornez, le vieil Indien que Butler avait envoyé, avec Pablo, à notre rencontre, il y avait un peu plus d'un an… Un an, déjà !

« À quelle heure va-t-il faire jour ?

— À six heures.

— Nous partirons d'ici un peu avant, dis-je. Eux, ils doivent être arrivés à Catharona depuis un bon moment. Il est vrai qu'ils n'auront pas pu aller très vite, à cause des blessés. Nous irons plus rapidement qu'eux.

— Il ne faut pas penser que nous irons beaucoup plus vite, répliqua Ornez, parce que nous devrons surveiller la route. Et puis, s'ils ont, eux, les blessés, nous avons les morts, nous. »

C'était vers quatre heures, en effet, qu'avait dû commencer la dislocation de nos troupes. D'autorité, je m'étais chargé de cette opération. La moitié des cavaliers, soit trente hommes environ, avait repris le chemin d'Isquilar. J'étais resté seul avec une dizaine d'indiens, après le départ des vingt autres pour Catharona, où ils rentraient avec les blessés, parmi lesquels Samuel Butler qui avait fini par se laisser convaincre. Comme de juste,

j'avais eu encore plus de mal à obtenir de John qu'il se mît à leur tête. Il tenait à demeurer avec moi. Cette ridicule discussion avait duré dix bonnes minutes, au bout desquelles je n'avais eu qu'une ressource, me fâcher une fois de plus.

« En voilà assez. Puisque les prières ne suffisent pas, c'est un ordre que je te donne. As-tu compris ? »

L'animal ! Je crus un instant qu'il allait m'obliger à lui expliquer la raison véritable de mon insistance. Ariane, j'en étais certain, devait l'attendre, aux aguets depuis la veille. Je me représentais son anxiété, puis son angoisse, si elle ne l'apercevait pas aussitôt, parmi les premiers arrivants. Pauvre William ! tu auras vraiment été payé d'une drôle de façon pour de si constantes, de si touchantes prévenances ! Mais ce n'en est pas à elle que j'en veux, que j'en ai jamais voulu. Elle, voyez-vous, elle n'a pas pu faire autrement. Je m'en suis douté, d'abord. Puis, je l'ai su.

« Nous sommes bien d'accord, avais-je dit à John, lorsqu'ils furent prêts à partir. N'allez pas trop vite ; pas trop lentement non plus. Ne vous laissez détourner par aucun incident en chemin. Ça me regarde. Toi, avec tes blessés, tu n'as pas le droit de t'abandonner à ta fantaisie. C'est juré ?

— C'est juré », fit-il, sans autre enthousiasme.

Ils se mirent en marche dans l'ordre suivant : John le premier, naturellement ; puis Butler, installé et rembourré du mieux possible sur son cheval. Zarzuz, avec quatre Indiens, fermait le cortège. C'était sur son sang-froid que

je comptais, pour le cas où la petite troupe aurait maille à partir avec les Pawnies rescapés. Mais il était peu probable que ceux-ci eussent déjà retrouvé le goût de recommencer leurs facéties.

« À tout à l'heure, donc !

— À tout à l'heure. »

C'est égal : sitôt que j'eus cessé d'entendre le dernier des chevaux de Zarzuz, ah ! mes amis, quel soupir de soulagement ! Désormais, ce n'était plus que de moi, de moi seul enfin, que j'avais la responsabilité.

Décidément, on aurait dit que cette aube n'en finirait pas de se lever. Nous nous étions mis en route sans l'attendre, parce que, pour être franc, je n'avais nulle envie de lui voir éclairer ces cadavres épars dans les herbes, avec leurs crânes dépouillés de cheveux pareils à des billes de billard. Peu à peu, elle s'était annoncée quand même, mais avec quelle parcimonieuse lenteur. On avait commencé à distinguer les arbres, le fin lacis de leurs branches emprisonnant le ciel lilas. Puis, insensiblement, les nuages s'étaient séparés des montagnes. Il faisait plus froid…

Avec cela, pas plus de Pawnies que sur ma main, ainsi que je l'avais prévu.

Nous, cependant, comme l'aube elle-même, nous n'en finissions pas d'avancer. Il y avait ces deux morts que nous trimbalions, n'est-ce pas ? Les gens d'Isquilar

avaient emporté les deux leurs. Nous avions les deux nôtres. On ne pouvait pas leur faire faire du galop, décemment.

Lorsque nous ne fûmes plus qu'à deux milles de Catharona, je n'y pus tenir davantage. Je fis signe à Ornez.

« Écoute, lui dis-je, cette allure d'escargot commence à me tourner l'estomac. Il me semble que, pour la distance qui reste, vous pouvez sans inconvénient vous passer de moi. J'ai besoin d'un peu d'air, d'un peu de vitesse, tu comprends ? Rentrez donc, sans vous faire de bile. Moi, je vais annoncer votre arrivée. »

Il voulait me donner deux hommes d'escorte. Je lui ris au nez.

« Merci bien ! D'ailleurs, rien ne me prouve que leurs bêtes seraient en état de suivre Black Boy. »

Ce dont j'avais surtout besoin, c'était de revoir Ariane, de la revoir et d'entendre tout ensemble ses excuses et ses remerciements. Je l'aperçus et n'aperçus qu'elle quand j'eus pénétré, à bride abattue, dans la cour du ranch tout en liesse. Elle vint à moi et, je dois le dire, elle se jeta dans mes bras.

« Merci, merci, murmura-t-elle. Je sais tout ce que vous avez fait.

— Où sont-ils ? » demandai-je.

Elle me prit la main et me dit :

« Venez ! »

Dans la chambre de John, sur son lit, je trouvai Butler installé. Quebrada achevait de le panser. Une cuvette d'eau rougie voisinait sur une petite table. Je me penchai vers le vieux Sam. Il me sourit.

« Comment allez-vous ?

— Comment veux-tu que j'aille ? Pour ne pas aller bien, ici, il faudrait être un rude goujat. Or, je me sens de plus en plus devenir un homme du monde. Ne trouves-tu pas ? »

Je souris à mon tour. En même temps, je chancelai un peu.

« Qu'avez-vous ? s'écria Ariane.

— Rien. Peut-être que je suis fatigué. Je crois que j'ai envie de dormir, et auparavant de manger.

— Suivez-moi ! ordonna-t-elle avec empressement.

— Eh ! minute, fis-je. Dites donc, il y a lui, aussi, à qui je ne serais pas fâché de serrer la main. Où est-il ? »

Elle me regarda.

« Qui ?

— Qui ? Mais lui, John, parbleu !

— John, fit-elle, où est-il ? Mais, précisément, c'était ce que j'allais vous demander.

— À moi ?

— À vous, oui. »

Butler, au prix de quel effort, venait de s'accouder sur sa couche.

« Qu'est-ce que tu dis ?

— J'ai dit que je voulais voir John. Qu'y a-t-il là de si extraordinaire ?

— John ? gronda-t-il. Mais il est avec toi !

— Avec moi ? Comment ? Qu'est-ce que vous me racontez là ?

— Oui, avec toi ! Il est reparti, à peine arrivé, dès qu'il a vu qu'il ne me fallait plus rien, que j'étais couché dans son lit. Elle, elle voulait le faire boire, se reposer. Lui, il n'a rien voulu savoir.

Il est reparti à ta rencontre. Il a dit que c'était toi qui le lui avais ordonné.

— Moi ?

— Oui, dit Ariane, pâle comme une morte. C'est ce qu'il a dit. »

Je répétai :

« Moi ? »

Il y eut un instant de silence tragique. Puis Butler hurla :

« Tonnerre de tonnerre ! Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Où peut-il être ? Ça fait plus d'une heure qu'il nous a quittés, tu m'entends ? »

Mais déjà j'étais hors de la chambre.

« Où allez-vous ? » fit Ariane, dans un cri déchirant.

Elle m'avait suivi dans la cour.

« Mon cheval ! étais-je en train de hurler à tue-tête. Mon cheval ! Bande d'abrutis, où l'avez-vous mis ?… »

Subitement, je sentis la main d'Ariane saisir la mienne. Par la porte de la cour demeurée toute grande ouverte, elle me montrait quelque chose de l'autre main.

« Regarde, disait-elle, en même temps, à demi-voix. Maintenant, ce n'est plus la peine… »

Regarde ! La première fois qu'elle m'a tutoyé, la dernière aussi…

À cent pas de là, dans la prairie, un cheval paissait tranquillement, parmi les rayons du jeune soleil qui s'escrimait sur les boucles d'acier de sa selle.

C'était le cheval de John, bien entendu, sans son cavalier.

XVIII

« La pauvre ! » fis-je.

C'était d'Ariane que je parlais.

Et j'ajoutai :

« Pauvre petit ! »

Butler m'avait entendu. Il passa son bras valide sous le mien.

« Oui, me dit-il tout bas, je la plains, bien sûr, et puis lui aussi. Mais veux-tu, William, que je t'avoue une chose ?

— Laquelle ?

— Eh bien, vois-tu, c'est peut-être encore toi que je plains le plus. »

Je le regardai, essayant de comprendre. Peine perdue ! Il parlait comme ça, quelquefois. On croyait qu'il allait se confier. Mais cette impression s'en allait presque aussitôt qu'elle était venue.

La cérémonie finissait. La cérémonie ? Enfin !… Vous voyez à peu près ce que ça pouvait être, une cérémonie pareille à Catharona ! Ariane aurait voulu qu'il fût enterré le soir même. Butler et moi, nous avions insisté pour

qu'on attendît au moins jusqu'au lendemain matin. Cela nous paraissait plus normal, plus conforme aux traditions des familles. Oh ! elle n'avait pas persévéré longtemps dans son idée. J'ai vu beaucoup de catégories de douleurs. Ce qu'il y avait de surprenant et de terrible dans la sienne, c'était qu'on ne l'apercevait pas, qu'elle ne se manifestait pas. Elle était enfouie au plus profond d'elle-même. En voilà une avec laquelle l'écho en était pour ses frais ! Un exemple : sans songer à me mettre positivement en deuil, puisque je n'avais aucun lien de parenté avec John, j'avais fait tout de même en sorte qu'il y eût un détail, un rien si vous voulez, mais quelque chose dans ma toilette qui vînt rappeler qu'il s'agissait d'un enterrement. Butler lui-même était de mon avis là-dessus. Il s'était efforcé d'atteindre un résultat identique. Il y avait eu d'autant plus de mérite, qu'il lui avait fallu se débrouiller avec ce que j'avais pu mettre à sa disposition, une écharpe de satin noir nouée en cravate, en tout et pour tout. Elle, pas un instant, elle n'avait été en proie à une préoccupation de cet ordre. Les yeux secs et fixés sur la fosse béante, tandis qu'on y faisait glisser le cercueil, savez-vous comment elle était habillée ? Elle avait sa jupe à volants avec son châle jaune et rose, oui, c'est cela, parfaitement, ce même châle qu'elle portait le jour où elle avait vu John pour la première fois. À présent, vous me direz que c'était une preuve, et la meilleure, de la manière dont elle entendait penser à lui désormais. J'avoue que c'est une opinion.

« Je plains l'isolé de chez nous qui aura la malchance de tomber sur eux », avait dit John, à la fin de la tragique nuit de la veille, à propos des Peaux-Rouges fugitifs dont

il avait tellement regretté de n'avoir pas eu raison. Il n'avait pas eu à aller bien loin pour les rencontrer, le cher garçon, après avoir commis la folie de quitter le ranch pour s'en venir au-devant de moi. Presque tout de suite, à un mille à peine de Catharona, il s'était heurté à son destin. C'était sur la route qu'il avait été assailli. Puis, ses meurtriers l'avaient tiré en dehors, à vingt pas environ de l'endroit où, une demi-heure plus tard, j'étais moi-même passé. On voyait la trace laissée par son corps à travers les hautes herbes foulées. Deux vautours blancs, dans le matin gris perle, planaient déjà au-dessus. Jusqu'à la dernière minute, c'était vivant que nous avions espéré le retrouver. Si nous avions prévu le contraire, nous aurions empêché Ariane de venir avec nous. Mais y aurions-nous réussi ?

C'était d'une balle au cœur qu'il avait été tué. Une balle tirée à bout portant, car on voyait, sur la veste de cuir, le rond noirâtre de la poudre. Il fallait que je fusse encore assez loin de lui, pour n'avoir pas entendu le coup. Mais il est vrai que les détonations des armes des Indiens sont souvent faibles, car ils n'utilisent que peu de poudre, par économie.

Il fallait réellement que ce Butler fût un homme pas comme les autres pour avoir, dans l'état où il était, trouvé le moyen de se tirer de son lit et de remonter à cheval. C'était lui qui, d'un geste muet, nous avait désigné les vautours ; lui également qui, entrouvrant veste et chemise, nous avait montré le petit trou sanglant par lequel la vie de John s'en était allée.

Puis, il avait appelé Zarzuz. Celui-ci s'était approché. J'avais entendu son maître lui parler à l'oreille.

« Emmène avec toi autant d'hommes qu'il te sera nécessaire. Je ne veux te revoir que lorsque tu auras nettoyé de cette vermine toute la vallée. »

Le soir même, l'ordre du vieux Sam était exécuté.

« Crois-tu que ça lui fera plaisir ? me demanda-t-il, le doigt tendu vers la chambre d'Ariane. Faut-il lui en parler ? »

En même temps, il me montrait, pendu à la selle de Zarzuz, le sac, le hideux petit sac où devaient, je le crains bien, être enfermés les six scalps supplémentaires.

Je hochai la tête.

« Pour le moment, je crois que non. Plus tard, peut-être. Enfin, on verra. »

Il ne se trouvait vraiment pas mal, le père Sam, à Catharona. On sentait qu'il en appréciait de plus en plus le confort. En temps ordinaire, je suis persuadé qu'il n'aurait pas demandé mieux que d'y prolonger son séjour. Mais le moment, à l'heure actuelle, n'eût vraiment pas été bien choisi. Il y avait en outre cette silencieuse douleur d'Ariane qui le glaçait. Et puis, n'oublions pas son voyage à Fort Patterson, ses trois semaines d'absence… Ses affaires, maintenant, le rappelaient à Isquilar.

Durant le déjeuner qui suivit l'enterrement – Ariane, comme c'était naturel, n'y avait pas assisté –, il m'annonça son départ pour l'après-midi.

« N'est-ce pas prématuré ? Votre bras va-t-il assez bien ?

— Heu ! heu ! fit-il, pas au point de te rendre un coup comme celui dont tu m'as gratifié il y a un an, souviens-toi, mauvais sujet ! Mais assez tout de même pour… Rends-toi compte, plutôt. »

Là-dessus, il m'avait allongé dans les côtes une bourrade susceptible de démolir un jeune veau.

« J'espère aussi que je ne la dérangerai pas, que je pourrai lui dire un petit bonjour avant de m'en aller. »

Il avait dit tout cela avec timidité, rougissant presque. Imaginez-vous ! Samuel Butler ! Ma parole, on me l'avait transformé.

Je n'étais tout de même pas plus rassuré que cela sur le succès de ma démarche, quand il fut question pour moi d'obtenir d'Ariane qu'elle quittât sa chambre pour recevoir ses remerciements. J'y réussis avec moins de peine que je n'avais craint.

Lorsqu'il la vit devant lui, toute droite, toute pâle, le peu qui lui restait d'assurance s'évanouit. Il se mit à bafouiller de façon lamentable. Le plus curieux était que cela le rendait verbeux. Il n'en finissait pas. Je l'écoutais avec stupéfaction. « À mon tour de mettre ma maison à votre disposition, disait-il. Isquilar, sans doute, n'est pas

un endroit très bien installé. Néanmoins, si le cœur vous en dit… Vous pouvez éprouver un jour le besoin de vous changer le cours des idées. C'est ce qui est arrivé à mon ami Adair, Théo Adair, dans une circonstance analogue. Oui, sa chère femme, qu'il adorait… Lui, Adair, ce n'était qu'un homme, un camarade. Je l'avais reçu à la fortune du pot, comme vous pensez. Vous, au contraire, si vous veniez… »

Elle le regardait, sans un mot, peut-être même aussi sans l'entendre. Elle le remercia, cependant, quand il eut fini. Et brusquement, avec une espèce de chaleur fiévreuse, elle dit :

« N'est-ce pas, monsieur Butler, vous qui vous y connaissez en hommes, n'est-ce pas que c'était un brave enfant ? »

Crevant littéralement d'émotion, il n'avait même pas été capable de lui répondre. Il lui avait embrassé la main, précipitamment. Et il était parti.

« Eh bien, eh bien, aurais-je dit à Ariane en toute autre occasion, je ne suis plus maintenant en peine pour vous. Vous pouvez, en toute sécurité, aller vous promener seule dans les Rocheuses. Je ne m'étonnerai pas de vous voir revenir ramenant en laisse un grizzli. Ce ne sera pas un miracle plus extraordinaire que celui que vous venez d'accomplir… »

Mais le temps n'était plus, hélas ! à la plaisanterie.

J'aimais John. Je l'aimais beaucoup. Si j'avais pu le ressusciter, je n'y aurais pas manqué, et j'y aurais eu quelque mérite, puisque j'avais cru et croyais encore que c'était son existence qui était l'unique obstacle à mon bonheur. On a vu la peine que j'avais prise pour le ramener sain et sauf. Je n'avais vraiment songé qu'à lui tout le long de cette nuit terrible. J'avais tout mis en œuvre pour essayer de prévenir les effets de sa témérité. Dan, autrefois, on s'en souvient, m'avait donné un peu le même genre de mal. Madge au moins ne l'avait pas oublié ; elle m'en avait été reconnaissante. Elle aimait à m'en reparler. D'Ariane, au contraire, plus un mot, presque tout de suite. Pourquoi cette différence entre elles deux ? Dire que je suis resté je ne sais combien de jours, trois semaines à peu près, à ne pas comprendre, à me reposer sans cesse cette question !…

Il n'y a guère de gens, déplorant la mort d'un être aimé, qui ne songent pas en même temps aux modifications matérielles, heureuses ou malheureuses, qu'entraîne pour eux cette disparition. Pourquoi le nier ? C'est ce qui s'est passé pour moi au moment de la mort de John. Je n'aurais pas été un homme si je n'avais pas envisagé très vite cette mort du point de vue de mon intérêt. Très vite, pas immédiatement, pourtant ? Allons, allons, soyons franc ! Lorsque nous avons découvert son corps perforé, avec sa pauvre figure exsangue, pleine de terre, il n'y a pas eu place dans mon cœur pour autre chose que l'horreur de ce spectacle. Mais, la minute d'après, quand Butler, se penchant sur ce corps, a constaté que ce n'était plus qu'un cadavre, que me suis-je dit,

moi, durant cet instant ? Qu'Ariane était libre, n'est-ce pas ? C'est à cela que j'ai pensé ; seulement à cela.

« Elle sera à toi, me répétais-je. Elle ne peut plus ne pas être à toi. C'est Dieu, après tout, qui en a décidé ainsi. » Oh ! sans doute, nanti d'une certitude pareille, ai-je néanmoins senti la nécessité d'être prudent, de ne pas compromettre mon futur bonheur par une hâte maladroite, de la laisser, tant qu'elle voudrait, se repaître de sa douleur comme d'une nourriture trop forte, jusqu'à ce qu'elle en soit rassasiée. Le soir de l'enterrement de John, après le départ de Butler, elle ne parut point au dîner. Le lendemain, je ne la vis pas de toute la journée non plus. Je ne la relançai pas dans sa chambre. Je me contentai de faire prendre de ses nouvelles. On me dit de sa part qu'elle allait bien, mais qu'elle préférait demeurer seule encore quelque temps. Je n'insistai pas. Il faut comprendre d'ailleurs que j'avais autre chose à faire. La vie du ranch, elle, ne s'était pas arrêtée pour cela. Il n'y avait plus que moi à m'en occuper. Tant mieux, morbleu ! Ça, au moins, ça me connaissait. Il faut voir avec quelle ardeur je m'étais remis à la tâche. Jamais, je crois, je ne me suis autant prodigué. Je savais que j'étais seul à travailler pour Ariane, et que c'était pour elle seule, désormais, que je travaillais.

Ce fut un soir, dans la salle à manger que j'ai décrite, absolument à l'improviste pour moi, que cette scène abominable se produisit. Y eut-il de mon côté, sinon un tort, du moins une imprudence, une faute quelconque ? Je laisse à autrui le soin d'en juger.

Il y avait une semaine, tout au plus, qu'Ariane avait recommencé à prendre ses repas avec moi. La première fois, j'avais eu toutes les peines du monde à cacher ma joie, une joie bien prématurée, certes, car ces heures étaient devenues presque aussitôt le plus pénible des supplices, probablement pour elle, certainement en tout cas pour moi. Elle ne disait rien. Elle ne répondait que par monosyllabes aux humbles questions que je lui posais. Je m'étais tu, à la fin, moi aussi. Les hommes et les choses nous avaient imités. La campagne, hier si gaie, semblait endormie et déserte. Intimidés par tout ce silence, les oiseaux avaient cessé de nous visiter.

Je me rappelle, au commencement, je ne quittais pas Ariane des yeux. Je la suppliais sans lui parler. Puis, petit à petit, je n'osais même plus la regarder. C'était alors qu'elle s'était mise à le faire, avec des yeux que je ne lui avais jamais connus auparavant. J'aurais pu être occupé à n'importe quelle besogne, à n'importe quoi, je me serais arrêté instantanément, rien qu'à la sensation de ce regard posé sur moi.

Le soir dont il s'agit avait été un soir comme les autres. Nous achevions notre repas. Elle épluchait un fruit. Soudain, j'entendis un faible gémissement. Son couteau avait dû glisser. Elle avait un doigt tout en sang.

Je me précipitai. Mais déjà elle était debout.

« N'approchez pas !

— Vous vous êtes fait mal ! » m'écriai-je, sans avoir même pris garde à son exclamation.

Et je voulus lui retirer le couteau de la main.

Elle me repoussa.

« Laissez-moi ! Laissez-moi ! »

Et elle ajouta, d'une voix basse et sourde, qui m'épouvanta :

« N'y aurait-il qu'un être qui n'aurait pas le droit de me toucher, ce serait vous, vous le savez bien. »

En même temps, elle s'était ruée vers la porte. Je l'y avais devancée.

« Arrêtez ! criai-je, hors de moi. Qu'y a-t-il ? Mais qu'y a-t-il ? Vous n'allez pas me quitter ainsi ! Il n'y a rien à faire, vous m'entendez ! Je vous jure que je vous empêcherai de sortir tant que je ne saurai pas, tant que vous ne m'aurez pas dit… »

Je l'avais saisie au poignet, mais elle eut, pour se dégager, un tel sursaut d'effroi et de haine, que je reculai.

« Tant que je ne vous aurais pas dit que vous me faites horreur, n'est-ce pas ? Eh bien, soyez content. Voilà qui est fait ! »

Je crois que dans les heures qui suivirent, je demeurai plus abasourdi qu'atterré. La vérité était que je ne comprenais rien. Il a peut-être mieux valu que d'abord il en ait été ainsi. Si la situation m'était apparue avec tout ce qu'elle comportait d'iniquité, d'abomination, j'ignore, Ariane se trouvant toujours à Catharona, à quels excès, à

quelles folies je ne me serais pas sur-le-champ laissé entraîner. Mais, au lieu de ce furieux, de ce dément, il n'y avait, pour quelques heures encore, qu'un pauvre diable qui se prenait la tête entre les mains, et qui s'efforçait de raisonner, de se rendre compte de ce qui lui arrivait là. Me parler ainsi ! M'avoir traité exactement comme un criminel ! Tout cela sans doute parce qu'un mois avant la mort de son mari, une mort que je ne pouvais tout de même pas prévoir, j'avais eu l'audace de la prendre dans mes bras, de lui confesser mon espoir de la voir m'appartenir un jour ! J'avais eu tort, si l'on veut. Mais elle, n'était-elle pas cent fois plus dans son tort, à présent ? Comment qualifier une intransigeance poussée à ce point, une pareille exagération dans le scrupule ? Y avait-il eu une femme plus adulée qu'elle, et j'ajoute plus respectée ? Allons, voyons, elle savait bien que non. Et John aussi ! Du ciel où il était, maintenant, au courant de toutes nos misères, s'il avait pu se faire entendre de nous, ç'aurait été, j'en suis certain, avec d'autres paroles qu'Ariane. « Vous me faites horreur ! » m'avait-elle crié. De la folie, tout simplement ! Il n'y avait pas autre chose à dire. Dès qu'elle serait un peu calmée, je me réservais de lui parler, sans trop insister, pour ne pas la chagriner, assez cependant pour qu'elle puisse se rendre compte. La connaissant comme je la connaissais, avec sa phobie de l'injustice, sa crainte perpétuelle de faire de la peine aux gens, elle ne tarderait pas à me demander pardon à propos de ce qui venait de se passer, à me dire qu'elle-même, sans doute, elle n'y avait rien compris…

Hélas ! ces belles espérances ne se réalisèrent ni ce jour-là, ni celui qui suivit.

Le lendemain, je fus toute la matinée à la chasse. À l'heure du déjeuner, on m'apprit qu'Ariane était sortie à cheval. Je l'attendis longtemps en vain. Après les incidents de la veille, j'avais le droit d'être assez inquiet.

« Envoie-moi Quebrada ! » ordonnai-je à Pablo.

Le métis également était introuvable. Mais au lieu de m'alarmer davantage, son absence me rassura quelque peu. Elle devait avoir un lien avec celle d'Ariane. Comme j'étais en train de raisonner ainsi, il y eut du bruit dans la cour. C'était Quebrada qui rentrait.

« Où est-elle ? »

Il cligna de l'œil : pour me répondre, il préférait que Pablo fût sorti.

« À Isquilar, dit-il alors.

— À Isquilar ! Comment le sais-tu ?

— Je l'ai suivie, à son insu. Je pense que j'ai eu raison ? »

Je ne lui répondis pas. J'en aurais été bien incapable. Je me bornais à le regarder.

« À Isquilar ! répétai-je enfin. Pourquoi ? Dans quel but ? »

Il haussa les épaules.

« Elle avait sur sa selle un gros paquet, qui m'a bien eu l'air de contenir son linge et ses robes, dit-il.

— Et alors ?

— Et alors, puisqu'elle emmène ses robes à Isquilar, c'est peut-être qu'elle a l'intention d'y rester. »

Ai-je besoin de le dire ? Moins d'une heure après, moi aussi, j'y étais, à Isquilar. Black Boy avait beau aimer à aller vite, c'est égal, il n'a jamais bien compris ce qui lui était arrivé ce jour-là.

Je n'avais pas préparé de discours en route. Je m'en étais remis complètement à mes qualités d'improvisation. Butler et votre serviteur, nous avions un langage spécial, à nous deux. Il ne nous était pas nécessaire de parler beaucoup.

Je ne devais pas avoir cependant mon aspect ordinaire, car, lorsque nous fûmes en face l'un de l'autre, pour une fois, il voulut finasser.

Il avait commencé par me tendre la main. Bien entendu, je l'avais repoussée.

« Et alors, quel bon vent t'amène, Will ? »

Will ! Quand il m'appelait Will, je pouvais être tranquille : il ne l'était pas, lui.

« Écoutez, lui dis-je. Je n'ai pas de temps à perdre, ni vous non plus. Dites-moi tout de suite où elle est, cela vaudra mieux. Ici, n'est-ce pas ?

— De qui veux-tu parler ? »

Tout ceci se passait dans la cour, devant la porte de sa chambre. En sortant pour venir me retrouver, il l'avait refermée derrière lui.

Je lui posai la main sur l'épaule, et le poussai, peut-être un peu rudement. Il dut craindre de ne pas être le plus fort.

« Mon bras malade ! grogna-t-il. Espèce de jeune brute, tu pourrais au moins faire attention. »

Et baissant la voix :

« Eh bien, oui, elle est là. Qu'est-ce que tu lui veux ? »

Je le regardais sans trouver un mot. Redoutant quelque éclat, il se dépêcha d'ajouter :

« D'ailleurs, tu ne pourrais pas la voir. Elle dort.

— À cette heure-ci ?

— Il n'y a pas d'heure pour quelqu'un qui n'a pas fermé l'œil depuis trois semaines, ce qui est son cas, à ce qu'elle m'a dit.

— Pas fermé l'œil ? À cause de quoi ?

— À cause de lui, je pense, fit-il. Et, je pense aussi, à cause de toi.

— À cause de moi ? »

J'éclatai de rire. C'est une supposition toute gratuite, car je n'en ai jamais entendu, mais je m'imagine un peu que les somnambules doivent rire de cette façon-là.

Butler cependant me regardait d'un air de reproche.

« Mais oui ! mais oui ! à cause de toi. C'est compréhensible. Elle t'aimait bien, tu sais. Pense à la peine qu'elle a pu avoir. Ça a dû être pour elle un grand coup.

— Un grand coup ? fis-je, stupidement. Un grand coup de quoi ? »

C'était lui, à présent, qui paraissait le plus stupéfait de nous deux.

« Comment ? Mais alors, tu ne te doutes donc de rien ? Tu ignores ce dont elle te soupçonne ?

— Elle me soupçonne de quelque chose, moi ? »

Quelle histoire, Bon Dieu, quelle histoire ! Vous pensez si je m'en souviens ! Dire que pendant que ceci se passait, entre lui et moi, les surveillants, les boys, les gardiens, les palefreniers, tout le petit monde du ranch allait et venait dans notre dos, comme si rien n'était, jurant, riant, s'interpellant, fumant la pipe…

« Elle me soupçonne de quelque chose ? De quoi ? »

Tout doucement, très simplement, il répondit :

« Mais de l'avoir assassiné, tiens ! »

Je dus tout de même chanceler quelque peu.

« Assassiné qui ? Lui ? John ?

— John, bien sûr. »

Le vieux Sam avait reculé. Vous comprenez, je venais de le saisir par le bras. Mais il me laissa faire, quand il vit que c'était seulement pour m'appuyer sur lui.

« Ah ! bien, très bien ! Voilà que j'ai assassiné John, à présent. Allons, tant mieux ! Et, dites-moi, qu'est-ce que vous pensez de tout cela, vous ? »

Il eut l'air gêné.

« Que veux-tu que j'en pense ? dit-il. Je n'aime pas beaucoup, tu sais, me mêler des affaires des autres.

— Ah ! vraiment, fis-je. Eh bien, si c'est tout ce que vous avez trouvé pour me défendre, quand elle m'a accusé devant vous, permettez-moi de vous dire que vous êtes un joli saligaud. »

Il y eut un silence ; et puis, soudain, je murmurai dans un sanglot :

« Monsieur Butler !

— Mon petit, bégaya-t-il, remué tout de même, si je peux quelque chose pour toi…

— Je veux la voir.

— Tu sais bien que c'est impossible. Elle ne veut pas.

— Je veux la voir. Je ne veux pas qu'elle continue à croire une horreur semblable. Elle sait bien que ce n'est pas vrai ; et vous aussi, vous le savez. Pourquoi alors ne le lui avez-vous pas dit ? »

Il poussa un soupir :

« Si tu te figures que c'est commode ! Donne-toi la peine d'y réfléchir un peu, maintenant. Rappelle-toi les circonstances de cette mort. Tu étais seul, tu venais de

quitter tes hommes quand, sur ton ordre, il est venu au-devant de toi. C'est cet ordre maudit qui a tout fait !

— Mais cet ordre, m'exclamai-je, jamais, jamais je ne le lui ai donné !

— C'est possible, fit-il, sur le ton qu'on a vis-à-vis d'un enfant que l'on ne veut pas contrarier. En tout cas, il a affirmé que tu lui avais ordonné de venir à ta rencontre. Et de cela impossible de prétendre le contraire. J'y étais.

— Monsieur Butler, monsieur Butler, répétais-je, tout en tendant les mains vers lui, comme un mendiant, qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ? Au nom du Tout-Puissant, vous, au moins, j'espère que vous me croyez ? Jurez-le-moi !

— Oui, mon petit, au nom du Tout-Puissant, je te le jure : moi, je te crois. »

Il me tapotait le dos, à petits coups. Jamais il n'avait dû être aussi ému.

« Mais la revoir, à quoi cela te servirait-il, pour le moment, puisqu'elle ne te croirait pas ? Cela, je peux te le jurer aussi. Alors, quand cela sera redevenu possible, je te ferai signe. Je ne suis pas un méchant homme, tu le sais bien. »

Et il m'embrassa.

XIX

Vraiment, Catharona était un de ces lieux dont la prospérité est subordonnée à la présence d'une femme. Quand cette femme, pour une raison ou une autre, disparaît, il se trouve que cette prospérité elle aussi fiche le camp. C'était ce qui s'était passé après la mort de Mrs. Adair. C'était ce qui se reproduisait maintenant, depuis la fuite d'Ariane et son installation chez Samuel Butler.

Peut-être aurais-je pu, par le travail, conjurer cette espèce de mauvais sort. Mais le travail, désormais, à quoi bon ? Je suis de ceux qui n'ont jamais bien travaillé qu'en songeant aux autres. J'avais été malade, d'ailleurs, très malade même, malade des fièvres, de ces fièvres que j'avais jusqu'alors ignorées, mais auxquelles mon organisme débilité venait subitement de cesser d'opposer sa résistance ordinaire. Le soir même de mon retour d'Isquilar, je m'étais couché. J'étais resté plus de huit jours ainsi, à délirer, à sangloter, à maudire le sort. Ah ! mon Dieu, Pablo me l'a dit, plus tard, beaucoup plus tard, lorsqu'il a commencé à oser me parler d'elle : ils n'auraient pas cru, lui et Quebrada, qu'elle pût être cruelle à ce point. Chose que pendant longtemps je n'ai pas sue, ils avaient, sans se concerter, eu l'audace d'aller lui parler. Ils lui avaient répété sûr tous les tons que j'étais en bien triste état, bien malheureux, bien mal en point, et cela sans réussir le moins du monde à fléchir sa

décision de m'ignorer dorénavant. En tremblant, je leur avais demandé s'ils s'étaient doutés tant soit peu de la nature des griefs qu'elle pouvait avoir contre moi. Ils ne m'avaient pas répondu.

On imagine l'atmosphère de désolation dans laquelle nous vivions maintenant. Qui donc aurait pu prendre un goût quelconque à la besogne, du moment que j'étais le premier à donner l'exemple de l'indifférence et de l'apathie. Il m'arrivait de ne plus répondre lorsqu'on venait solliciter mes ordres. Les gens répétaient une fois, deux fois leur question, puis, l'air navré, ils baissaient la tête et tournaient les talons. Les Indiens, Quebrada lui-même, finissaient par ne plus m'adresser la parole. Ils évitaient de converser entre eux, lorsque j'étais là. Un brouillard, une sorte de brouillard taciturne et glauque semblait chaque jour noyer un peu plus Catharona.

Encore une action de ma vie dont je ne retire pas une fierté particulière ! Monitor, vous savez, le pauvre chien qu'Ariane était parvenue à apprivoiser ? Bien entendu, je l'avais tué. Je l'avais abattu un de ces soirs où il n'avait, pas une minute, cessé de crier. On ne savait, avec ses hurlements, qui il s'efforçait de rappeler, de Mrs. Adair ou d'Ariane, de la morte ou de la disparue. En tout cas, il n'y avait aucune raison pour que cette plaisanterie prît fin. Je l'avais donc tué, d'une balle de mon revolver Colt derrière l'oreille, un soir qu'humblement, comme pour s'excuser, il était venu me lécher la main. À la suite de quoi, pendant quelque temps, l'écho nous avait tout de même laissé un peu la paix.

Seule de tout le ranch, la pièce qui servait d'appartement à Ariane, n'avait pas bronché, n'avait pas changé. Telle elle était le matin de son départ, telle elle l'aurait retrouvée, si elle y était revenue à l'improviste. On avait fait pour cela tout ce qui avait été nécessaire. Son entretien, au cours de cette exécrable période, avait été le seul objet de mes soins. Quant aux autres constructions, c'était pitié de voir ce qu'elles étaient devenues. Il est inouï de constater avec quelle rapidité les intempéries viennent à bout des bâtiments les plus solides, lorsque ceux qui les habitent commencent à en négliger la conservation. La pluie ruisselait à travers les toitures crevées. Elle arrosait l'herbe qui faisait éclater chaque jour davantage la croûte de terre battue des hangars. Pour peu que cela eût continué, les chevaux n'auraient plus eu besoin d'être conduits au pâturage. Il y avait d'ailleurs un jour sur deux où l'on négligeait de les y mener. Au début, ils avaient protesté véhémentement. À présent, ils étaient gagnés eux aussi par la morne résignation générale. Une horde de leurs frères sauvages serait passée à proximité qu'ils n'auraient même pas eu la tentation de se joindre à eux. Auparavant, quand un cavalier venait nous faire visite, un véritable concert de hennissements le saluait du fond des écuries. À présent, c'était le silence. Le jour où Butler arriva d'Isquilar, pour l'affaire dont je vais avoir à dire deux mots, il n'entendit pas d'autre bruit que le choc des sabots de son cheval résonnant dans la cour du ranch. Je me rappelle la surprise qu'il en marqua, et le haussement d'épaules lassé par lequel je lui répondis.

« Vous avez bien fait de venir.

— Et pourquoi, je te prie ?

— Parce que je m'apprêtais à aller chez vous. »

Quel motif avais-je pu avoir de lui dire cela ? Ce n'était pas vrai. Il me jeta un coup d'œil méfiant.

« Ah !… Et pourquoi, encore une fois ?

— Écoutez, fis-je, il s'agit pourtant de réfléchir un peu. Ayez l'obligeance de vous souvenir des conditions, des circonstances dans lesquelles je me suis installé ici.

— Je m'en souviens.

— On ne le dirait pas. Je crois en conséquence que j'aurais intérêt à vous rafraîchir la mémoire, n'est-ce pas ? »

Au fur et à mesure que je parlais, je me sentais devenir la proie d'un sentiment d'hostilité singulière. J'avais haï Samuel Butler, mais jamais encore à ce point. Et le plus curieux, c'était que tout en ignorant le vrai motif de cette haine, je comprenais qu'elle allait croître, s'amplifier, se dépasser elle-même dans des proportions dont je me faisais par avance une joie.

« Jadis, commençai-je, vous avez jeté les hauts cris en apprenant que j'allais m'installer ici, au lieu de demeurer à Isquilar, à travailler gratis pour vous. J'avais mes raisons. Vous les connaissiez. Aujourd'hui, elles n'existent plus. John est mort. Sa femme est partie. Je reste seul dans un endroit où je n'étais venu qu'afin de

leur rendre service. Je ne vois pas, en conséquence, pourquoi je ne m'en irais pas, moi aussi.

— Ah ! fit-il. Et où aurais-tu l'intention d'aller ? »

Très simplement, je lui répondis :

« Mais chez vous. »

Et j'ajoutai :

« Je pensais que vous l'auriez deviné. »

Il ne sourcilla pas. Il ne devait pas être très sûr que mes propos fussent sérieux.

« Chez moi ? Tu sais bien que ce n'est plus possible.

— Et pourquoi cela, s'il vous plaît ?

— Je vais te le dire, puisque tu y tiens. Il se trouve d'ailleurs que c'est un peu l'objet de ma visite. Si je suis venu à Catharona, tu penses que ce n'est pas pour rien. »

Il se passa alors un phénomène extraordinaire. Depuis le début de la conversation, j'étais gêné par un détail que je ne parvenais pas à analyser. Et voilà que, subitement, je me rendais compte : j'avais devant moi un Samuel Butler transfiguré. Oui, comme j'ai l'honneur de vous le dire ! Il était devenu poli, correct, presque avenant. Il s'était rasé, coupé les cheveux, habillé sinon de neuf, du moins proprement. Comment ne m'en étais-je pas aperçu tout de suite ? Le contraste était si frappant entre le personnage qu'il était devenu et la brute puant le cuir et le tabac qu'il était encore il y a quelques semaines ! J'en demeurais vraiment sans un mot. Lui-

même, il ne disait rien. Il souriait d'un air bêbête. Il avait quelque chose d'important à me dire, et il ne savait par où commencer.

Finalement, il fut bien contraint de se décider.

« J'ai une nouvelle à t'apprendre. »

Moi, je continuais à le regarder, et ce regard ne devait guère contribuer à diminuer sa gêne. Il eut son habituelle quinte de toux.

« Hum ! hum ! oui, une nouvelle qui… »

Je l'avais arrêté d'un geste.

« Inutile ! Je sais ce que c'est. Vous allez vous marier. »

Il eut un curieux mouvement de tête, de bas en haut, comme s'il avait reçu un coup au menton.

« Comment as-tu pu ?… »

Je haussai les épaules.

« Oh ! fis-je, ce n'est pas si compliqué ! Je me suis dit, tout bonnement : « Après toutes les prévenances que le Bon Dieu a eues pour moi depuis quelque temps, qu'est-ce qui pourrait bien encore m'arriver ? » Je n'ai pas eu beaucoup à réfléchir, ainsi que vous voyez.

— C'est égal, maugréa-t-il, c'est égal… »

Il n'en dit pas davantage. Il paraissait vexé.

« Donnez-vous donc la peine de vous asseoir, fis-je, lui ayant avancé une chaise. Et excusez-moi de ne pas vous l'avoir offerte plus tôt. On n'est plus très mondain, ici, maintenant. »

Il obéit. Il avait l'air si décontenancé que j'éclatai de rire, un rire qui s'acheva de façon imprévue, en une espèce de sanglot.

« Qu'as-tu ? »

J'avais joint les mains.

« Mon Dieu ! Alors, comme cela, elle a accepté, elle a pu… »

Ce n'était pas très chaud, ainsi qu'on voit, en tant que félicitations. Butler était devenu cramoisi. Les veines de son cou se gonflèrent.

« Dis donc ! put-il seulement murmurer. Dis donc ! Tu vas me faire le plaisir… »

De nouveau, je l'avais arrêté.

« Le plaisir de quoi ? D'assister à votre noce, sans doute. La date alors, si vous voulez bien ?

— Nous ne sommes pas pressés à ce point », grogna-t-il.

Il avait repris son assurance, sa dureté aussi.

« Écoute, je te prie, et tâche de ne pas faire le malin. Ça ne prend pas avec le vieux Sam, tu le sais. Tu viens de me dire que tu as l'intention de t'installer à Isquilar. C'est

une plaisanterie de ta part, mais une plaisanterie qui a l'avantage de m'apprendre que tu es disposé à t'en aller d'ici. Sur ce point, je ne peux que t'approuver. Remarque bien que, personnellement, ta présence ne me gêne pas. Mais ce n'est pas de moi qu'il s'agit. C'est d'elle. »

Avec lenteur, il répéta :

« Il s'agit d'elle. As-tu compris ?

— Peut-être pas encore tout à fait, répliquai-je. Alors, ce serait elle qui exigerait mon départ ? Je ne l'ai pourtant pas beaucoup gênée, tous ces temps-ci. »

Il eut un hochement de tête approbatif.

« D'accord, et je n'ai pas manqué de le lui faire remarquer. Oui, mais, enfin, elle sait que tu es là. Vous pouvez être amenés à vous rencontrer d'un moment à l'autre. Elle ne peut pas rester constamment enfermée dans sa chambre, n'est-ce pas ? Or, rien qu'à l'idée de t'apercevoir !… Mon petit Will, tu es bien gentil, épargne-moi le chagrin de revenir sur ce qui s'est passé. Tu l'as aimée, après tout, hein, toi aussi. Tu ne peux pas souhaiter pour elle la continuation de ce cauchemar. Quand tu auras quitté le pays, elle t'oubliera. Vous vous oublierez. Ce sera tout bénéfice pour vous deux. À propos, j'ai reçu des nouvelles de Madge. Elle ne parle plus de toi. Elle se borne à m'apprendre que son père, probablement, restera estropié toute sa vie. »

Tout en discourant, tout en me racontant ces petites histoires qui étaient en train de mettre sens dessus dessous ma misérable vie, à moi, il avait de drôles de coups

d’œil à droite et à gauche. Il cherchait quelque chose. Devinez quoi ? L’endroit du whisky, parbleu ! Finalement, il se leva, alla sans plus de manière vers une armoire où il venait de se souvenir qu’il m’avait vu un jour le serrer.

Nous choquâmes nos verres.

« À ta santé, petit !

— À votre santé ! »

Il fit claquer sa langue.

« Alors, dit-il, avec une fausse désinvolture, est-ce que c’est entendu ?

— C’est entendu.

— Je n’en avais jamais douté. Tu es un bon enfant. Donne-moi la main. »

Je le repoussai.

« Eh ! là, eh ! là, dis-je, un peu de tenue. Je m’en vais, cela doit vous suffire. Vous n’avez tout de même pas la prétention de m’embrasser, pour le même prix. Et cependant, vous y auriez droit, car vous venez de me rendre un sacré service, vous savez.

— Qu’est-ce que tu me racontes ? grommela-t-il. En voilà des façons ! »

Son verre en main, par en dessous, il m’observait.

Il hésitait sur la contenance qu’il devait prendre.

J’éclatai d’un rire bien franc.

« À votre tour, écoutez, et comprenez-moi, si vous pouvez. J'ai fait allusion à un service que vous venez de me rendre. Je ne m'en dédis pas. Il y a une chose que vous ignorez, sans doute : j'avais pris une décision, celle de me tuer. Maintenant, c'est, fini. Avec votre démarche prématurée, prématurée pour vous, s'entend, vous venez de me sauver l'existence. Prévenez-en votre aimable fiancée. Dites-lui que le dégoût vient de me redonner la force de vivre. Avez-vous saisi ? N'avez-vous pas besoin d'un supplément d'explication ? »

La conclusion était, je l'avoue, un peu brutale. Mais il avait ce qu'il voulait, après tout. Il n'avait pas le droit de se montrer trop exigeant quant aux formes. Nous nous quittâmes – pour toujours, cette fois, grâce à Dieu –, assez bons amis.

N'empêche que, le surlendemain, pendant la nuit, lorsque je passai avec mon chariot à un quart de mille tout au plus d'Isquilar, je crachai par terre.

« Tiens, tu vois, dis-je, c'est exactement tout ce que ça mérite, Pablo. »

Pablo, comme j'aurais été heureux de l'emmener avec moi ! Mais c'était par pure bonté d'âme qu'il avait consenti à me faire un bout de conduite. Les territoires de l'Est ne lui disaient rien. Il m'accompagna tout de même plus loin qu'en partant il n'aurait pensé. Je sentais en lui une sorte de pitié douloureuse. Au confluent de la Santa Cruz et de la Rivière Républicaine, il fallut bien nous décider à nous séparer.

« Ne me chargez-vous d'aucune commission pour là-haut ? demanda-t-il timidement, quand nous prîmes congé l'un de l'autre.

— De quelle commission veux-tu que je te charge ? » murmurai-je.

À peine venais-je de répondre ainsi, que je me ravisai.

« Oui, tu as raison tout de même. Merci. Écoute-moi ; tu attendras le temps qu'il faudra. Un jour arrivera bien où tu auras une occasion d'être seul avec elle. Alors voilà ce que de ma part tu lui diras… Elle va avoir, elle a déjà beaucoup d'argent. Mais, au-dessus de cet argent, et de nous-mêmes, il y a le Ciel, auquel elle croit. C'est là qu'est John, John qui nous voit, et qui est, lui, au courant de ce qui s'est passé. »

J'aurais donné bien cher, la journée d'après, pour ne pas rencontrer les colons, les colons, vous vous rappelez, nos camarades du convoi, ceux qui s'étaient installés au bord de la Rivière Républicaine, et auxquels Ariane avait acheté sa jument. J'avais réglé mon itinéraire pour traverser leur territoire la nuit. Mais une avarie de mon chariot m'avait mis en retard. Aperçu et reconnu presque en même temps, je ne pus me soustraire à leurs effusions, ni décliner leur hospitalité. Ils avaient prospéré. La meilleure entente paraissait régner parmi eux. Je me souvins du regard d'envie qu'Ariane avait à un moment laissé traîner sur ce paysage. Il semblait avoir conservé un peu de cette mélancolie.

Et, naturellement, pendant le repas, ce qui ne pouvait manquer de se produire se produisit.

« Et la jolie dame, peut-on avoir de ses nouvelles ? » demanda une des jeunes femmes, celle dont le petit garçon était mort durant le trajet.

Tous et toutes s'empressèrent de renchérir, bien entendu.

« Que devient-elle ? Nous espérons qu'elle est toujours en bonne santé ? »

Les braves gens ! En face de Butler, quand il avait été question d'Ariane, à la rigueur j'avais pu crâner. Devant eux, je me rendis compte que c'était une tâche au-dessus de mes forces. Brusquement, ma voix chavira, mes yeux s'emplirent de larmes…

Quelqu'un murmura :

« Il ne lui est rien arrivé, au moins ?

— Non, pas à elle, balbutiai-je, mais à lui. Oui, c'est à lui que c'est arrivé. Il est vrai qu'en ce qui me concerne c'est tout comme… Plus grave, même, si l'on peut dire… Ce serait long à vous expliquer… Je ne sais pas si je réussirais à bien vous faire comprendre… Ah ! et puis, laissez-moi, tenez ! »

XX

La vie d'Andrew Jackson est vraiment une chose passionnante. Certes, les États-Unis peuvent s'enorgueillir de bon nombre de présidents dignes de cette haute fonction. On a, selon ses goûts personnels, le droit d'admirer Lincoln, Jefferson, Monroe, Cleveland, sans oublier le grand Washington, bien entendu. D'accord ! Mais moi, qu'est-ce que vous voulez, c'est Andrew Jackson que je préfère. Il est peuple, vous comprenez, voilà ce qui me plaît. Nous autres, gens de l'Ouest, nous saluons en lui un de nos frères cent pour cent ; nous lui sommes reconnaissants de la façon dont il nous a toujours défendus : contre ces vermines de Peaux-Rouges, d'abord ; puis contre les Anglais, qui ne valent guère plus ; et enfin contre ces damnés bavards du Congrès. Oui, oui, je sais : on l'a appelé un chef de bande. Et puis après ? J'aime mieux, en ce qui me concerne, commander à des bandes qu'à rien du tout. Si écrire n'avait pas été pour moi une vocation un peu trop tardive, composer une vie d'Andrew Jackson m'aurait assez plu. Ce doit être plus commode de raconter l'histoire d'un autre que la sienne propre. On n'a pas tout le temps à vaincre la tentation de présenter son héros sous un jour trop avantageux.

Ce jour-là, j'étais justement en train de relire pour la centième fois l'ouvrage consacré par l'honorable W.-J. Frikett à l'expédition de Jackson contre les Indiens Sé-

minoles. Ce beau livre, enrichi de portraits, était la propriété de Kate. Elle l'avait obtenu, en même temps que plusieurs autres, l'année précédente, à la distribution des prix du Collège méthodiste de Council Bluffs. Bien qu'elle fût, la chérie, fort jalouse et soigneuse des volumes qui constituaient sa petite bibliothèque privée, on pense que je ne me gênais pas pour les lui emprunter quand j'en avais envie, ainsi que cela venait de m'arriver en cette fin d'après-midi. Il avait fait une journée exécrable. Pas moyen, avec ce verglas, de laisser les chevaux sortir un instant des écuries. C'était de la guigne, parce qu'il y avait eu précisément ce matin-là une grande foire exposition où j'aurais eu les meilleures chances de remporter la grande médaille d'or pour les produits de six mois à un an. Mais nous aurions été bien avancés, n'est-ce pas, moi et l'animal primé, s'il s'était cassé une patte au retour. Bref, les uns et les autres, nous n'avions pas bougé.

Le jour commençait à baisser, et je m'apprêtais à faire de la lumière, lorsque j'entendis une voiture qui s'arrêtait devant la ferme, puis repartait. Je reconnus le grincement des roues de notre break.

Presque aussitôt, Flossie entra.

« Brr ! qu'il fait froid ! s'écria-t-elle.

— Viens te chauffer », ordonnai-je, lui ayant fait signe de venir me retrouver au coin du feu et la prenant sur mes genoux.

Elle ne se fit pas prier.

« Ta mère n’est donc pas avec toi ? dis-je, tout en lui retirant sa casaque de grèbe et sa petite capeline de satin rose à choux argentés.

— Maman est allée me chercher au temple. Là, elle a appris que Mrs. Pinkerton, la belle-mère du révérend, avait la jaunisse. Elle a décidé d’aller jusqu’à Council Bluffs prendre de ses nouvelles et lui tenir un peu compagnie. Il ne faut pas, elle m’a chargée de vous le dire, l’attendre pour le thé.

— Entendu ! »

Je me levai. Le bras de Flossie passé autour de mon cou me retint.

« Père, maman vous fait demander aussi autre chose. Quand elle rentrera, elle n’aura pas le temps de me faire réciter ma leçon d’instruction religieuse, parce que ce sera l’heure de s’occuper du dîner.

— Bien, dis-je en me rasseyant. Donne-moi ta Bible, à l’endroit qu’il faut. Et pas trop fort, pour ne pas réveiller grand-maman. »

La vieille Barbara sommeillait, en effet, à sa place habituelle. Physiquement non plus, elle n’avait pas changé. Pourquoi d’ailleurs ne serait-elle pas restée la même ? À partir d’un certain moment, le temps semble ne plus faire attention à nous. Et tout cela n’était pas si éloigné, après tout. Seize ans, oui, seize ans tout juste au début de l’automne ! Nous ne pouvions pas arriver, Madge et moi, à nous en persuader. Nous nous le demandions bien souvent en riant : comment des journées qui paraissent si

longues finissent-elles, en s'additionnant, par devenir des années qui passent si vite ? Mais, il n'y a rien à dire, les faits sont là ! Ça faisait tout de même à Barbara quelque chose comme quatre-vingts ans. Il y en avait quinze que le père Curtiss était mort. Il ne s'était jamais remis de son accident. Quand j'étais revenu, j'avais pu, au premier coup d'œil, constater que ce n'était pas une blague qu'on m'avait contée. Il avait eu, au moins, avant de partir, la satisfaction de nous voir mariés et de savoir qu'il pouvait s'en aller tranquille, sa ferme étant en bonnes mains. Kate était venue au monde quelques semaines plus tard, ce qui faisait qu'elle marchait présentement sur ses quinze ans. Flossie, elle, allait en avoir dix. Entre les deux, il y avait eu Dan, le petit Dan, que le Bon Dieu nous avait enlevé. C'était lui, je crois, qui m'aurait le plus ressemblé. Kate promettait d'être tout le portrait de sa mère. Quant à Flossie, par beaucoup de points, elle rappelait Dan, pas son frère, son oncle. La loi du sang a de ces singularités.

Le triste soleil, surgissant, avant de disparaître, au travers des nuages de neige, rejoignait les tisons du foyer pour faire régner dans cette pièce un morne éclairage incarnat. On commençait à ne plus y voir. Mon front de plus en plus était obligé de se courber vers la Bible. Flossie, imperturbable, continuait à réciter sa leçon.

« Le roi Salomon aima beaucoup de femmes étrangères, outre la fille du Pharaon : des Moabites, des Ammonites, des Iduméennes, des Hétiennes… »

De temps en temps, elle s'interrompait :

« Papa, est-ce bien cela ?

— Oui, fillette, c'est cela, sauf qu'entre les Iduméennes et les Hétiennes, tu as oublié les Sidoniennes. »

Docilement, elle reprenait :

« … Des Sidoniennes et des Hétiennes. Elles appartenaient à ces peuples dont l'Éternel avait dit aux enfants d'Israël : « Vous n'irez point chez eux et ils ne viendront point chez vous, car ils inclineraient sûrement votre cœur à suivre leurs dieux. » Salomon s'attacha à ces peuples-là, entraîné qu'il était par l'amour. Il eut pour femmes sept cents princesses et trois cents concubines et ses femmes égarèrent son cœur… » Papa, papa, je sens que tu ne fais pas attention à ce que je te récite. Est-ce cela ?

— Oui, ma mignonne, c'est cela. Il me semble pourtant qu'au lieu de trois cents princesses et de sept cents concubines… Tu vois, c'était moi qui allais te faire tromper. Continue ! « Et ses femmes égarèrent son cœur… »

Devant la ferme, de nouveau, une voiture venait de s'arrêter…

« Maman, c'est maman ! » cria Flossie, glissant de mes genoux et se précipitant vers la porte.

Celle-ci s'ouvrit. Mais au lieu de Madge, ce fut Lenore, notre servante, qui apparut.

« Il y a une dame qui vous demande, monsieur William.

— Une dame ? Comment s'appelle-t-elle ?

— Elle m'a dit que vous la connaissiez.

— Bon ! faites-la entrer. »

J'étais allé au-devant de la visiteuse. Quand je la vis, je m'inclinai, et je dis à Flossie, d'une voix, ma foi ! à peu près naturelle :

« Va t'amuser ! »

Tout de suite, vous le pensez bien, je l'avais reconnue. On ne peut pas dire que je m'attendais à la voir, pourtant. Songez donc que, la dernière fois, cela remontait à plus de quinze ans, à l'occasion de cette scène atroce, dans la salle à manger de Catharona. Si j'avais pu me douter, ce jour-là, de l'endroit où nous nous reverrions ! En tout cas, je n'arrivais pas à comprendre comment ma voix avait pu être aussi ferme, lorsque j'avais donné à Flossie l'ordre de nous laisser.

Pour le moment, on se retrouvait là, tous les deux, l'un en face de l'autre. On se souriait.

« Alors, ça va toujours bien ?

— Oui, ça va bien. »

Nous nous parlions avec un trouble, une émotion que je me refuse à essayer d'exprimer, et qu'augmentait probablement l'insignifiance de nos paroles.

« Vous êtes ici ?

— Comme vous voyez.

— Depuis longtemps ?

— Non, pas trop. Depuis une heure. Depuis que le train de Denver est arrivé. »

Tout en parlant nous continuions à nous sourire, à nous regarder. Nous ne nous perdions pas de vue une seconde. On eût dit que chacun de nous cherchait à voir celui de nous deux qui avait le plus changé. Elle, elle était devenue une femme vraiment différente, au premier aspect tout au moins, et en tout cas pas de la façon dont j'aurais pu le redouter. Grave, toute vêtue de noir, elle avait presque l'air d'une diaconesse du Nord. Puis, subitement, sans qu'on s'en méfiât, en un seul geste, c'était cette langueur, cette chaleur, cette mollesse des pays du Sud, de ces pays auxquels elle savait bien que, bon gré, mal gré, elle continuerait à appartenir toujours.

Il y avait quelqu'un, en tout cas, dont nous n'avions pas encore parlé. Mais on m'aurait tué plutôt que de m'obliger à prononcer son nom le premier. Ce fut elle qui s'y décida.

« Il est mort, dit-elle simplement.

— Qui ?

— Lui, voyons ! »

Et comme pour me punir d'avoir fait semblant de ne pas comprendre, elle ajouta :

« Mon mari. »

Son mari ! Deux fois, ça faisait deux fois que j'entendais cette femme, à qui j'aurais rêvé de donner mon nom, appliquer ce mot-là à d'autres !…

« Ah ! fis-je, sans me rendre bien compte de ce que je disais. Et comment est-il mort ?

— Peu importe ! Il est mort… comme l'on meurt. C'est tout. »

Elle avait répondu brutalement, avec un geste d'impatience. On eût dit qu'elle m'en voulait d'une telle question, que ce n'était pas celle qu'elle attendait de moi.

Elle n'était pas au bout de ses surprises.

« Vous avez raison, fis-je. Peu importe comment il est mort. L'essentiel, c'est qu'il vous ait laissé un nombre suffisant de dollars, n'est-ce pas ? »

Elle eut une petite moue, une moue de mépris.

« Pour me parler de la sorte, dit-elle, il ne vous souvient donc plus de la manière dont nous nous sommes quittés. »

Ça, par exemple, c'était trop fort. Si elle avait voulu ressusciter mon ancienne violence, elle ne s'y serait pas prise autrement.

« Écoutez-moi donc, fis-je, marchant vers elle, passe encore de vous voir ici. Mais pour évoquer un pareil souvenir !… À Council Bluffs, c'est ce que nous appelons de l'aplomb. À présent, ça a un autre nom, peut-être, chez les grues de la Nouvelle-Orléans… »

Elle n'avait pas reculé.

« Vous n'êtes qu'un pauvre homme, dit-elle, haussant les épaules. Je m'en étais toujours douté. Voulez-vous vous donner pourtant la peine de m'entendre. Si je suis ici, vous auriez pu deviner peut-être que c'est parce qu'il y a quelque chose de changé ? Ah ! pour Dieu, écoutez-moi ! Tâchez de comprendre.

— Comprendre quoi ?

— Il est mort. Samuel Butler est mort.

— Bon ! bon ! Vous l'avez déjà dit. Qu'est-ce que ça a changé ?

— Avant de mourir, il a parlé.

— Il a parlé ? Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Ah ! fit-elle, ça commence tout de même à vous intéresser ! »

Alors, d'une voix basse, si basse que je fus obligé de me rapprocher d'elle pour entendre :

« La première chose que j'ai à faire, dit-elle, c'est de vous demander pardon. L'assassin de John, c'était lui, Samuel Butler, vous comprenez ? Il me l'a dit. »

Il faisait maintenant tout à fait nuit. Dans cette pièce éclairée seulement par la lueur de la cheminée, nous ne nous apercevions plus qu'à peine. Cela valait mieux pour les deux.

Que Dieu, si ça lui convient, étende à Samuel Butler sa miséricorde. Je ne le suivrai pas dans cette voie-là. C'est une affaire pour laquelle il aura à se passer de mon approbation. Plus tard, on verra, peut-être au dernier tournant, quand je serai moi-même sur le point d'affronter son verdict. Pour l'instant je persévère dans la conviction que l'existence d'un brave homme, gâchée tout entière, doit bien continuer à valoir quelques bonnes heures d'enfer à la canaille qui s'imagine, par-dessus le marché, que tout s'arrange avec un repentir *in extremis*.

L'enfer, parbleu, c'était parce qu'il avait passé toute sa vie à en avoir la sainte frousse, qu'au dernier moment Butler avait parlé, avait supplié Ariane de lui obtenir mon pardon. Quant au sien, je ne sais pas si elle le lui avait accordé avec beaucoup plus d'enthousiasme. J'ai eu en effet l'impression qu'elle le haïssait avec encore plus de force que je n'étais capable de le faire, moi. Elle ne lui gardait certainement aucune gratitude ni pour la fortune qu'il lui laissait, ni pour l'amour qu'il lui avait voué, car, sous ce rapport, il faut être juste, il l'avait aimée, jusqu'au crime, inclusivement. Et avec quel affreux génie la brute avait mis en œuvre cet assassinat ! Si ce n'était pas lui qui avait frappé, tout, au cours de ces sinistres heures nocturnes, avait été réglé, machiné par ses soins. Blessé, couché au su et au vu de tous, dans le propre lit de John, il ne pouvait, pendant ce temps, être suspecté. Qui donc se serait douté que c'était lui qui avait donné de ma part à John l'ordre de revenir à ma rencontre ! Au lieu de moi, c'était Zarzuz que le pauvre enfant avait rencontré, un Zarzuz l'épiant, le suivant dans la nuit… Zarzuz, une balle de revolver tirée à bout portant, par quelqu'un

dont on ne se méfie pas, une balle de revolver Colt, c'est-à-dire d'un modèle qui, à cette époque, au Colorado, ne devait pas courir les routes… Et puis, voilà !

Je ne l'avais pas interrompue une seule fois, pendant que, très doucement, à petites phrases hachées, elle m'avait raconté tout cela. Quand elle eut fini, ce fut le silence. Puis, quelque chose comme un gémissement sortit de l'angle de la cheminée. C'était la vieille Barbara qui devait rêver.

Ariane jusqu'alors n'avait pas remarqué sa présence. Du menton, elle me la désigna, en une muette interrogation.

« La mère de ma femme, expliquai-je.

— Ah ! » fit-elle, comme pour dire : « Oui, je sais. J'étais au courant. »

Ce fut tout. Il n'y eut rien d'autre, sauf un soupir, qui nous échappa, et que nous étouffâmes, elle et moi, juste en même temps.

Comme je la raccompagnais jusqu'à sa voiture, elle me dit :

« William, je voudrais savoir une chose. Êtes-vous heureux, au moins ?

— Oui ! » fis-je, en fondant en larmes.

L'instant d'après, j'avais repris ma place, au coin du foyer, en face de la vieille femme somnolente. Sur mes épaules soudain courbées j'étais en train de sentir

comme un poids très lourd, probablement celui des années.

Flossie entra en courant.

« Papa, j'en suis sûre, cette fois. C'est elle !

— Qui ?

— Maman. »

Elle avait raison. Après le roulement de la voiture qui venait de s'éloigner, il y en avait maintenant une autre, qui se rapprochait. Elles n'avaient pas dû se croiser bien loin.

« Maman ! maman ! » continuait à crier Flossie, battant des mains.

Je l'attirai à moi, pour l'embrasser. En riant, elle se dégagea.

« La visite que vous avez reçue tout à l'heure, demanda-t-elle, c'était quelqu'un qui voulait quoi ?

— Rien ! Quelqu'un qui voulait me voir, comme ça !

— Et qui était-ce ?

— Une dame, dis-je, tu as bien vu. Une dame de l'Ouest.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Septembre 2018.

—

— Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : BrussLimat, YvetteT, PatriceC, JacquelineS, ChristineN, FrançoiseS, Coolmicro.